
3 1761 01309300 0

COLLECTION LINGUISTIQUE PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE A. MEILLET

N° II

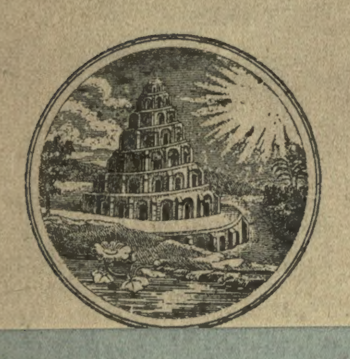
A. MEILLET

Professeur au Collège de France,
Directeur d'études adjoint à l'École des Hautes Études.

GRAMMAIRE

DU

VIEUX PERSE



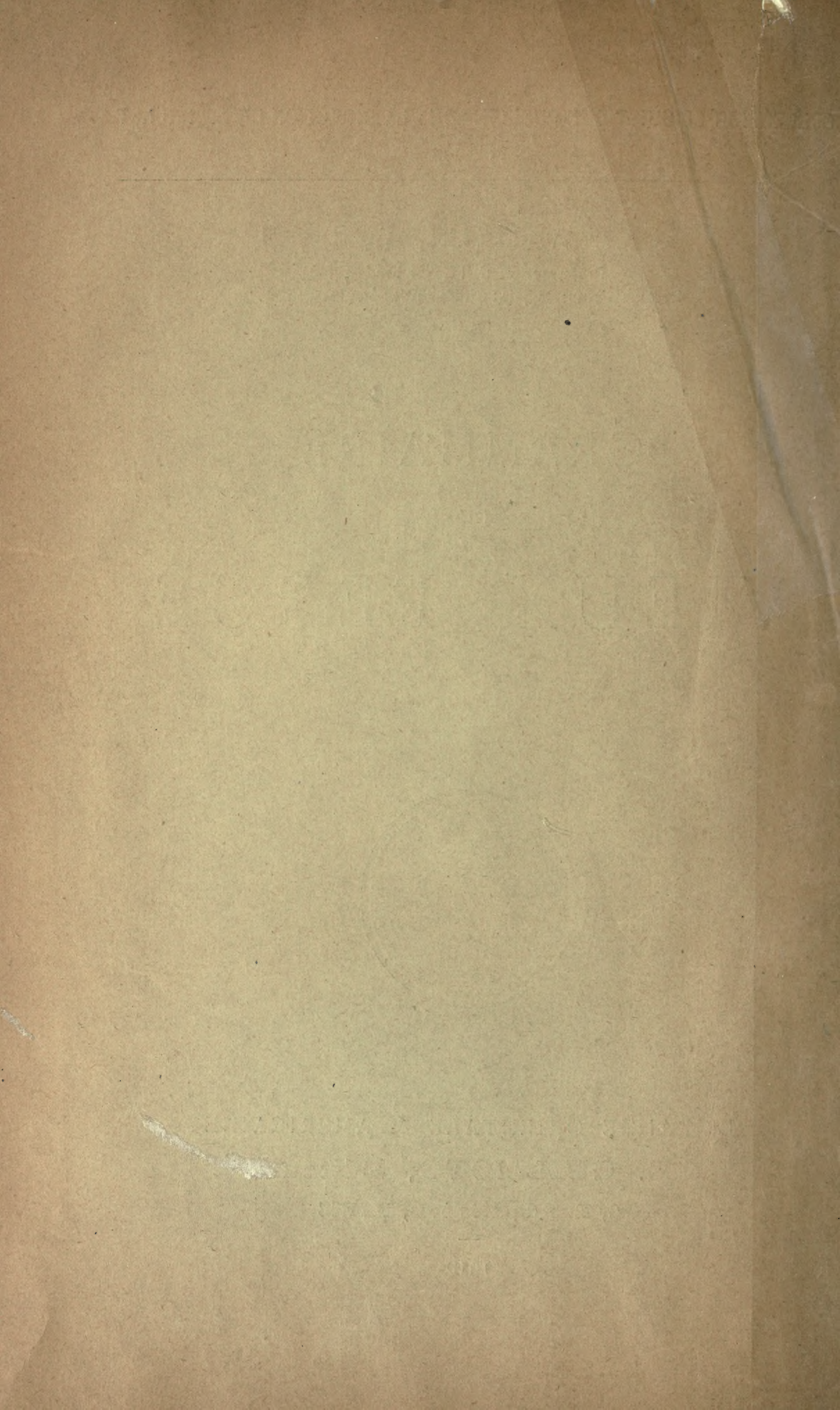
PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

MAISONNEUVE FRÈRES, ÉDITEURS

3, RUE DU SABOT

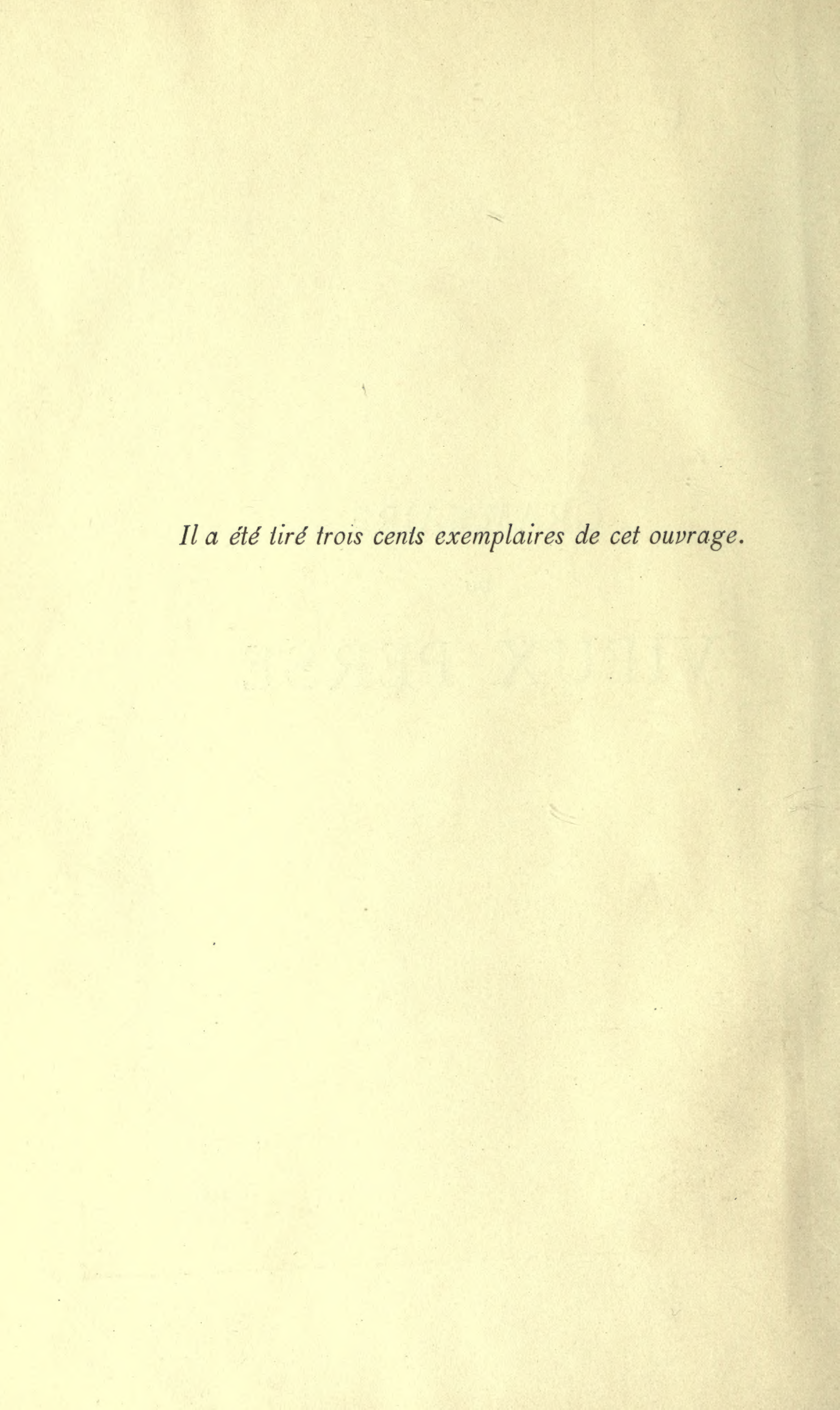
1915



GRAMMAIRE

DU

VIEUX PERSE



Il a été tiré trois cents exemplaires de cet ouvrage.

COLLECTION LINGUISTIQUE PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE A. MEILLET

N° II

A. MEILLET

Professeur au Collège de France,
Directeur d'études adjoint à l'École des Hautes Études.

GRAMMAIRE
DU
VIEUX PERSE



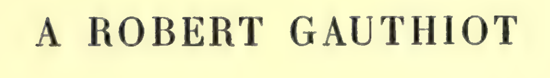
PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

MAISONNEUVE FRÈRES, ÉDITEURS

3, RUE DU SABOT

1915


A ROBERT GAUTHIOT

AVANT-PROPOS

La fondation de l'empire achéménide, qui a absorbé les anciens empires d'Assyrie, d'Égypte, de Médie et qui a relié ainsi le monde méditerranéen à l'Inde et à l'Asie centrale, est le premier des grands événements historiques qu'on observe clairement chez les peuples de langue indo-européenne, et ç'a été assurément l'un des plus importants. Du créateur de cet empire, Cyrus, qui se nomme lui-même roi d'Anšan (en Susiane), on n'a qu'une inscription de caractère historique ; c'est un cylindre, où est relatée la conquête de Babylone, en langue babylonienne. Mais les souverains proprement perses qui ont définitivement organisé l'empire, Darius et Xerxès, ont eu conscience de la grande œuvre qu'ils accomplissaient eux et leur nation, la nation perse. Ils l'ont commémorée en une série de monuments et d'inscriptions dont plusieurs ont subsisté jusqu'à présent.

La plupart de ces inscriptions sont trilingues. La première des langues dans lesquelles elles sont rédigées est régulièrement le perse : Darius et les conjurés qui l'ont aidé à s'emparer de la royauté appartenaient en effet à la nation perse, qui, avec eux, a pris la primauté.

Depuis que l'alphabet perse a été déchiffré et des textes interprétés, surtout par Grotefend et par Lassen, et que la plus grande des inscriptions, celle du rocher de Behistun, a été relevée et publiée par Rawlinson, l'importance de ces documents,

uniques en leur genre, est apparue à tous ceux qui les ont examinés, et ils ont été souvent étudiés par les linguistes aussi bien que par les historiens.

Actuellement la graphie en est exactement déterminée. L'interprétation est achevée ; sauf quelques mots, en très petit nombre, dont ni des rapprochements avec des termes connus d'ailleurs, ni la comparaison des versions élamite et babylonienne n'ont permis de fixer la valeur, le sens de tous les mots perses des inscriptions est reconnu avec précision. La confrontation des trois textes, perse, élamite et babylonien, et des menus fragments d'une traduction araméenne récemment découverte a mis la traduction du texte perse au-dessus du doute presque dans tous les détails. La lecture des textes a été revisée par des collations faites sur les monuments eux-mêmes, et, dans la mesure où les inscriptions sont encore lisibles, elles peuvent passer pour correctement lues. Les progrès faits par la grammaire comparée des parlers iraniens, grâce à l'apport de données nouvelles sur les dialectes anciens et modernes de l'Iran, ont donné le moyen de situer d'une manière précise le perse parmi les autres dialectes et d'en marquer les traits caractéristiques.

Les exposés d'ensemble qu'on a de la langue perse des inscriptions achéménides ne répondent plus à l'état actuel des connaissances ; d'autre part, il ne semble pas que, à moins qu'on ne vienne à découvrir des documents nouveaux — et aucun n'a été trouvé depuis longtemps —, il soit désormais possible de faire faire un très grand progrès à la connaissance du vieux perse; à quelques détails près, on a tiré des données connues presque tout ce que l'on peut espérer d'en obtenir. Le moment est donc venu de résumer les résultats acquis.

Ces résultats sont importants. Le dialecte perse est depuis Darius la seule langue impériale de l'Iran ; après une longue éclipse due à la conquête macédonienne et à la domination parthe (arsacide) qui a usé d'un autre groupe dialectal, il repa-

raît sous l'aspect du pehlvi sassanide et du persan qui ne sont que des formes postérieures — extrêmement évoluées — du même dialecte, comme J. Darmesteter l'a montré avec sa lucidité coutumière. Le perse fournit l'exemple, unique parmi les langues indo-européennes, d'un dialecte rigoureusement défini dont on peut suivre l'histoire depuis le vi^e siècle av. J.-C. jusqu'à l'époque moderne. Ni le grec ni le sanskrit n'offrent rien de pareil : dans l'Inde, le védique est déjà une langue littéraire composite, et l'on ne peut démontrer d'aucune langue de l'Inde moderne qu'elle en soit la continuation exacte ; quant à la Grèce, l'attique a fourni le fond de la κοινή, mais il s'y est fondu si bien qu'il n'est plus possible de poursuivre l'histoire propre de la langue d'Athènes après les premiers siècles de l'ère chrétienne. Le seul cas exactement comparable à celui du perse est celui du latin de Rome, qui subsiste jusqu'à présent dans les langues romanes, mais dont l'histoire commence plus tard que celle du perse.

Le simple rapprochement du vieux perse et du persan moderne montre comment on a passé d'une langue du vieux type indo-européen à une langue de type tout moderne. Mais, en même temps, on aperçoit déjà dans le perse de l'époque de Darius les amorces de presque tous les développements ultérieurs, dont on obtient ainsi l'explication historique.

Pour tirer des inscriptions perses le parti qui convient, il faut y chercher tout ce qu'elles renferment de témoignages sur l'état du parler perse à l'époque où elles ont été composées. L'objet de la présente grammaire est de décrire, avec toute la précision que comportent les données trop maigres fournies par les inscriptions, le parler perse au plus ancien moment connu de son développement. Si peu nombreuses et si incomplètes qu'elles soient, ces données permettent de déterminer les traits principaux du système phonétique et du système morphologique de la langue. Quant au vocabulaire, dont on ne s'occupera pas ici, les textes sont évidemment insuffisants pour en donner une idée

même approximative. Mais les autres dialectes iraniens, et surtout celui de l'Avesta, suppléent à ce point de vue à l'insuffisance des inscriptions, au moins en quelque mesure. Rien au contraire ne pourrait tenir la place des documents vieux perses pour l'histoire de la prononciation et de la grammaire dans la région proprement perse.

Outre le mérite d'être contemporains et de n'avoir été troublés par aucun intermédiaire, on verra que ces documents sont — avec quelques vieilles inscriptions grecques — les plus sincères, les moins littéraires et les moins traditionnels qu'on ait d'aucune langue indo-européenne à date ancienne, et qu'ils donnent, autant que le peut faire un texte écrit, une idée juste de ce qu'était le perse, c'est-à-dire la langue de la Persis proprement dite, à l'époque de Darius et de Xerxès. Si les gāthās de l'Avesta offrent une langue plus savante, plus riche et plus variée, les inscriptions perses sont plus sûrement et plus immédiatement attestées ; la langue en est singulièrement plus proche de l'usage courant : à ces deux points de vue, aucun texte indo-iranien ne souffre, de bien loin, la comparaison avec les vieux documents perses. Les faits fournis par les inscriptions ont révélé un parler iranien ayant une physionomie toute particulière et dont beaucoup de traits ne se retrouvent nulle part ailleurs.

On a, autant qu'on l'a pu, évité ici de tirer parti de mots et de passages demeurés obscurs, et l'on s'est efforcé de ne consigner dans le présent exposé que des résultats qui peuvent passer pour certains. Le lecteur ne devra donc pas s'étonner de retrouver sans cesse les mêmes mots et les mêmes phrases : on a cherché à tirer des parties claires des textes tout ce qu'elles contiennent d'enseignements, non à éclaircir des passages désespérés ou mutilés.

L'impression de cet ouvrage a commencé à la fin de 1913,

et, bien que le manuscrit ait été entièrement prêt dès l'automne de 1913, elle s'est poursuivie lentement. Elle n'était pas achevée quand la guerre a été déclarée à notre pays, causant de nouveaux retards.

M. Gauthiot a lu les épreuves jusqu'à son départ pour le Pamir, à la fin de mai 1914, et il n'est rentré du Pamir en octobre 1914 que pour prendre le jour même de son arrivée ses fonctions d'officier et pour aller aussitôt sur le front. Durant la composition du manuscrit, je m'étais souvent entretenu avec lui des problèmes que pose la linguistique iranienne, de sorte qu'en réalité la seconde partie de l'ouvrage que M. Gauthiot n'a pas vue en épreuves a profité de ses observations. Au moment où les nécessités de la défense du pays l'obligent à interrompre l'étude des dialectes iraniens qu'il poursuit avec tant de science, d'ingéniosité, de courage, de zèle — et de succès —, je le prie d'agréer la dédicace d'un ouvrage où je me suis efforcé de continuer pour ma très modeste part l'œuvre des deux grands promoteurs de la philologie iranienne, Burnouf et James Darmesteter.

A. M.

Mars 1915.

BIBLIOGRAPHIE

Les inscriptions de Behistun ont été éditées pour la première fois par Rawlinson, en 1847. Elles ont depuis été réexaminées sur place par M. Jackson (v. son volume, *Persia* [1906], p. 177 et suiv.), et enfin elles ont été entièrement collationnées par une mission anglaise ; l'édition qui donne cette collation et qui renferme une reproduction complète du texte dans les trois langues, en caractères cunéiformes et en transcription, a été faite par MM. King et Thomson, sous le titre : *The Sculptures and Inscriptions of Darius the Great on the Rock of Behistūn in Persia,* Londres, 1907. Le compte rendu de cette édition par M. Weissbach, dans la *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft,* LXI, est précieux. Cette édition a été utilisée dans une édition en transcription avec traduction et commentaire par M. A. Hoffmann-Kutschke, *Die altpersischen Keilinschriften des Grosskönigs Dārajawausch am Berge Bagistān,* Stuttgart, 1908.

Après les inscriptions du rocher de Behistun, les plus importantes sont celles du tombeau de Darius, à Naxš-i-Rustam ; elles ont été rééditées d'après des photographies et étudiées par M. Weissbach : *Die Keilinschriften am Grab des Darius Hystaspis,* Leipzig, 1911 (*Abhandlungen der philologisch-historischen Klasse der sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften,* XXIX, 1).

Les éditions d'ensemble des inscriptions perses sont :

Fr. Spiegel. *Die altpersischen Keilinschriften* 2te Auflage.

Leipzig, 1881 (édition en transcription, avec commentaire, grammaire et vocabulaire).

Weissbach und Bang. *Die altpersischen Keilinschriften,* Leipzig, 1903 (avec un petit errata paru en 1908).

Ces deux éditions, antérieures à la revision des textes, sont maintenant vieillies. Les éditions utilisables sont :

Tolman. *Ancient Persian Lexicon and Texts.* New York et Leipzig. 1908 (texte en transcription, traduction annotée et glossaire détaillé).

Tolman. *Cuneiform supplement.* — Johnson. *Index verborum.* New York et Leipzig. 1910 (texte cunéiforme, et index complet des mots avec renvoi à tous les passages).

Weissbach. *Die Keilinschriften der Achämeniden.* Leipzig, 1911 (texte en transcription des inscriptions cunéiformes achéménides dans les trois langues ; introduction, traduction et bref commentaire ; dernière édition publiée, tout à fait à jour, et très maniable) ; v. le compte rendu de M. W. Bang, *Berliner philologische Wochenschrift,* 1911, col. 1253 et suiv. ; et la brochure du même auteur : *Zur altpersischen Schrift und Aussprache* (Louvain, chez l'auteur [1912]). Les textes seront cités ici d'après l'édition de M. Weissbach, mais avec une transcription différente, et conforme à l'usage des linguistes.

Ces trois éditions se complètent mutuellement et sont indispensables toutes les trois : l'*Ancient Persian Lexicon* est le seul lexique qui fournisse une discussion complète du sens des mots perses avec renvoi aux publications antérieures ; l'index de M. Johnson a seul la liste complète des mots perses des inscriptions dans tous leurs emplois et sous toutes leurs formes. L'édition de M. Weissbach fournit seule les trois textes, perse, élamite et babylonien ; elle est la plus commode parce que, pour la traduction et dans le commentaire, il y a été tenu compte de ces trois textes dans toute la mesure possible.

L'*Altiranisches Wörterbuch* de M. Bartholomae (Strasbourg,

1904) est malheureusement antérieur aux dernières revisions des textes ; mais il demeure précieux pour la discussion du sens des mots, de leur forme et de leur étymologie et pour les renvois bibliographiques. Il est, du reste, très instructif de trouver les formes avestiques près des formes perses. — Des observations analogues s'appliquent à l'étude du vieux perse, dans la partie consacrée à l'ancien iranien, par M. Bartholomae, du *Grundriss der iranischen Philologie,* de Kuhn et Geiger, I (en 1895).

On trouvera l'historique du déchiffrement et la bibliographie jusqu'en 1895 dans l'article de M. Weissbach, *Grundriss der iranischen Philologie,* II, p. 54 et suiv. (1896).

Les principales publications récentes sur la langue des inscriptions perses achéménides sont :

W. Foy, *Beiträge zur Erklärung der altpersischen Achaemenideninschriften,* dans la *Zeitschrift* de Kuhn (abrégée: K. Z.), XXXV, p. 1 et suiv., et XXXVII, p. 486 et suiv.

G. Hüsing, *Die iranischen Eigennamen in den Achämenideninschriften,* Königsberg, 1897, et *Altiranische Mundarten,* I, dans la *Zeitschrift* de Kuhn, XXXVI, p. 556 et suiv.

Bartholomae, *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlands,* XXII, 68 et suiv.

A. Meillet, une série de notes dans les *Mémoires de la Société de linguistique,* vol. XVII-XVIII-XIX.

W. Schulze, *Der Tod des Kambyses* (*Sitzungsberichte der preussischen Akademie,* 1912).

Il importe de compléter l'étude du vieux perse par celle du développement ultérieur du dialecte. On en trouvera les éléments dans les lumineuses *Études iraniennes,* I, de James Darmesteter ; dans le *Grundriss der neupersischen Etymologie* de Horn (Strasbourg, 1893) ; dans les *Persische Studien* de Hübschmann (Strasbourg, 1895) ; dans l'étude de M. Salemann sur le pehlvi, au 1er volume du *Grundriss der iranischen Philologie,* 1re partie, en y ajoutant les *Manichaeische Studien,* I (*Mémoires de l'Aca-*

démie de Pétrograd, cl. historico-philologique, VIII, 10), et dans l'étude de Horn sur le persan, aussi dans ce volume I du *Grundriss der iranischen Philologie,* 2e partie.

La comparaison avec les faits avestiques n'est pas moins importante ; outre l'exposé de M. Bartholomae, dans le *Grundriss der iranischen Philologie,* I, 1, et dans l'*Altiranisches Wörterbuch,* on a deux grammaires : Jackson, *An Avesta Grammar* (sans syntaxe), Boston, 1892 ; et, plus récemment, Reichelt, *Awestisches Elementarbuch* (avec syntaxe), Heidelberg, 1909.

ABRÉVIATIONS

On désignera ci-dessous le vieux perse par l'abréviation v. p., et le persan par l'abréviation p.

Él. signifiera élamite, à savoir l'élamite récent des inscriptions achéménides, et bab. le babylonien, aussi des inscriptions achéménides.

Skr. signifiera sanskrit ; zd (zend) désignera la langue de l'Avesta.

Les inscriptions perses sont désignées par des abréviations qui s'interprètent d'une manière immédiate : B. désigne Behistun, Pers. Persépolis, NR. Naxš-i-Rustam, Sz. Suez, Elv. Elvend, etc. Dar. signifiera Darius, et Xerx. Xerxès.

INTRODUCTION

§ 1. Tout ce que l'on sait sur le vieux perse provient des inscriptions cunéiformes de Darius et de Xerxès.

§ 2. Ces inscriptions sont pour la plupart rédigées en trois langues. La première est toujours le vieux perse, la langue du peuple conquérant qui a constitué l'empire achéménide ; la seconde est l'élamite, langue du royaume de Cyrus, fondateur de l'empire ; la troisième est le babylonien, la grande langue de civilisation de la région où a été fondé l'empire, et la langue de l'une des provinces conquises. Dans les énumérations des provinces, les trois premières nommées sont la Perse, puis l'Elam et ensuite la Babylonie.

§ 3. On n'est malheureusement pas encore parvenu à décider si la graphie cunéiforme du perse date du règne de Cyrus ou du règne de Darius. Une inscription porte ces mots : *adam Kuruš* « je suis Cyrus » ; mais il est contesté que le Cyrus en question soit Cyrus le Grand ; on ne discutera pas ici cette question difficile, que des données épigraphiques nouvelles permettront sans doute de trancher un jour (voir les observations de M. Weissbach, *Die Keilinschriften der Achämeniden,* p. LX et suiv.). Il est certain que Cyrus, fondateur de l'empire achéménide, était d'abord un souverain d'Elam, et non de Perse ; certain aussi que les deux seules inscriptions dont on soit sûr qu'elles émanent de lui sont rédigées en babylonien. D'autre

part, Darius insiste peu sur Cyrus dans ses inscriptions, et Xerxès dit expressément que « tout ce que l'on voit de beau vient de son père et de lui-même » (Pers. a, 15 et suiv.). Au point de vue linguistique, on aurait grand intérêt à savoir si le perse a été fixé par écrit pour la première fois à l'époque de Cyrus ou à celle de Darius. Mais, sauf les deux mots cités ci-dessus et sur lesquels on discute, tous les textes à l'aide desquels on peut étudier le vieux perse sont de l'époque de Darius ou de son successeur immédiat Xerxès. On n'en possède aucun qui soit plus ancien ; quant aux inscriptions postérieures à l'époque de Xerxès, elles sont peu nombreuses, rédigées dans un langage corrompu, et il est permis de se demander en quelle mesure leurs auteurs connaissaient la langue qu'ils prétendaient écrire (v. ci-dessous, § 45-46). La présente description est fondée uniquement sur les inscriptions de l'époque de Darius et de Xerxès.

§ 4. Comme J. Darmesteter l'a lumineusement montré dans ses *Études iraniennes,* I, la langue de ces inscriptions repose sur le même type dialectal que le pehlvi officiel de l'époque sassanide et que le persan littéraire et officiel ; elle en présente une forme plus ancienne (v. § 140). Si l'on fait abstraction des emprunts que le perse a faits à d'autres dialectes iraniens, emprunts qui étaient commencés dès l'époque achéménide (cf. § 8 et suiv.) et qui se sont multipliés ensuite, il n'y a entre le vieux perse, le pehlvi et le persan d'autres différences que celles qui ont résulté du développement de la langue. Les divergences qu'on a cru constater entre le vieux perse et le pehlvi ou le persan ne sont pas réelles. Certaines sont purement graphiques : celle portant sur *r̥* à l'initiale des mots (v. Hübschmann, *K. Z.,* XXXVI, 168 et suiv., et cf. ci-dessous § 93), celle portant sur *x* qui n'est pas écrit devant *u* (cf. § 75 et 130-134). Dans ses *Persische Studien,* p. 210, Hübschmann a contesté que persan *s* ait pu sortir de v. p. θ à l'initiale des mots ; mais l'*h* inté-

rieur, qui ne peut s'expliquer que par un ancien θ (car v. p. *s* subsiste en persan), montre bien que le traitement persan *s* à l'initiale repose sur θ, ce qui n'offre du reste aucune difficulté (cf. § 102).

On connaît le pehlvi sassanide par des inscriptions, par des textes mazdéens conservés chez les Zoroastriens de la Perse et de l'Inde et enfin par des textes manichéens récemment découverts en Asie Centrale ; sauf des détails de graphie, et sauf les différences dues à ce qu'ils ont été écrits à des dates diverses et dans des conditions diverses, ces trois séries de textes représentent une seule et même langue. Quant au persan, il a un type bien fixé. Vieux perse, pehlvi sassanide et persan offrent trois états successifs d'un même dialecte, le perse du Sud-Ouest, de la *Persis* proprement dite. Il est impossible d'essayer de localiser le vieux perse d'une manière plus précise.

§ 5. Le perse ainsi défini fait partie du grand groupe des langues iraniennes dont il forme l'extrémité au Sud-Ouest. Ce groupe occupe une aire géographique très étendue et présente des dialectes divers. Sous une forme archaïque, on ne connaît, outre le vieux perse, que la langue du texte sacré des Zoroastriens, l'Avesta, qu'on ne sait pas localiser exactement, mais qui appartient à un type dialectal peu éloigné du perse. Les parlers du plateau iranien et le kurde sont aussi assez proches du perse ; les inscriptions en « chaldéo-pehlvi » et quelques textes manichéens découverts en Asie centrale donnent une idée de ce qu'a été un parler du Nord-Ouest, qui a sans doute été la langue des Arsacides, et qui fait partie de ce groupe. L'afghan est beaucoup plus différent. Les parlers les plus éloignés du perse sont les parlers du Pamir et ceux du groupe scythique, représentés par le sogdien à date ancienne et le yagnobi à l'époque moderne, et par l'ossète au Caucase. Enfin des textes en écriture brâhmî trouvés en Asie centrale fournissent un dialecte iranien qui a été parlé à l'extrémité orientale du domaine, dans

la partie méridionale du Turkestan chinois. A la date des inscriptions les dialectes iraniens étaient déjà différenciés, mais leur unité demeurait évidente et les divers Iraniens ne devaient pas avoir besoin d'un grand effort pour se comprendre entre eux.

§ 6. On a souvent qualifié le vieux perse des inscriptions de « langue de chancellerie ». Si l'on veut dire par là que la plupart des inscriptions qu'on possède sont officielles, on constate simplement un fait. Mais il n'en faut pas conclure qu'on soit en présence d'une langue fixée par des bureaux et séparée de l'usage courant. Que la graphie du vieux perse date de Cyrus le Grand ou qu'elle remonte seulement à Darius, elle a été en tout cas constituée à une époque de peu antérieure à celle où ont été écrits les textes conservés. On n'a aucune raison de croire qu'il y ait eu en Perse une langue officielle régulièrement employée par une administration avant l'époque de Darius. — D'ailleurs il y a lieu de croire que la langue des « bureaux » achéménides était l'araméen, non le perse ; le perse était sans doute la langue de la noblesse qui entourait le roi, la langue de la cour ; on ne l'a écrit dans sa pureté qu'à l'époque de Darius et de son successeur immédiat, c'est-à-dire au temps où le roi de Perse était le représentant de cette noblesse proprement perse dont l'avénement de Darius marque le triomphe.

§ 7. A examiner les textes vieux perses directement, on a l'impression que les auteurs ne subissent l'influence d'aucune tradition littéraire proprement perse. La langue est si peu fixée que, dans une même phrase, des inscriptions diverses présentent trois formes différentes : *abara, abara(n)tā, abaraha* (v. § 223).

§ 8. En revanche, le vocabulaire religieux et officiel des inscriptions offre des traces nombreuses de faits étrangers au dialecte perse ; et, hors de la Perse, il existait déjà sans doute une littérature, écrite ou non écrite, à laquelle les Perses ont emprunté certaines formes quand ils ont eu à rédiger les inscriptions conservées.

§ 9. Devant voyelle, le perse répond par les dentales θ et *d* à *s* et *z* des autres dialectes, là où *s* et *z* répondent à *ç* et à *j* ou *h* du sanskrit. Pour tous les termes de la langue courante, θ et *d* sont en effet de règle dans les inscriptions (§ 102 et 129). Mais, pour la titulature ou dans les composés qui, par nature, appartiennent à des langues spéciales et techniques, notamment à la langue religieuse, on trouve plusieurs fois *z* au lieu du *d* attendu ; ceci répond à l'usage réel, car ces mots se retrouvent en persan sous la même forme. Voici les exemples :

vazrka dans la titulature : *xšāyaθiya vazrka* (B. I, 1, etc.), ou *xšāyaθiya ahyāyā bumiyā vazrkāyā* « roi de cette terre puissante » (X. Pers. a, etc.). Le persan a *buzurg*.

zura, dans *zura akunavam* « j'ai fait du tort » (B. IV, 65) et dans le composé *zurakara* « qui fait du tort » (B. IV, 64) ; terme de la langue du droit, de la religion. Le persan a *zūr*.

-zana-, au second terme des composés *paruzana-* « qui contient de nombreuses tribus » et *vispazana-* « qui contient toutes sortes de tribus ». Le perse a emprunté aux autres dialectes iraniens la forme *zan-* de cette racine, ce qui a permis de la différencier de la racine signifiant « connaître », par exemple dans v. p. *adānā* « il connaissait », p. *dānistan*. Mais il n'est pas établi que l'emprunt était déjà fait à l'époque des inscriptions achéménides, et là où, d'après le pehlvi et le persan, on attendrait *āzāta-* « noble », on a en fait *ămāta-* (B. I, 7 = B. a 11), dont l'origine n'est pas claire, mais qui indiquerait, semble-t-il, l'inexistence de *āzāta-*.

§ 10. A *çv* du sanskrit, la plupart des dialectes iraniens, et notamment celui que représente l'Avesta, répondent par *sp,* mais le perse par *s* (v. § 113). Or, dans deux composés — les composés appartiennent souvent à des langues savantes —, figure *sp* :

A skr. *áçva-* « cheval », le perse répond par *asa-* dans l'accusatif isolé *asam* (Bh. I, 87) et dans le composé *asabāra-* « cava-

lier ». Le persan a emprunté *asp* aux autres dialectes iraniens parce que **as* aurait eu trop peu de corps ; mais il garde *suvār* « cavalier ». Or, dans un composé de type tout védique, on a *asba-* : (*h*)*uvaspā* (Dar. Pers. d 8) à côté de (*h*)*umartiyā*; cf. véd. *s*(*u*)*v-áçva-* et *su-vīra-*.

A skr. *víçva-*, le perse répond par *visa-* qu'on trouve plusieurs fois, isolé, ou dans le composé *visadahyu-* des inscriptions de Xerxès ; or, on a le composé *vispazana* « qui a toutes sortes de tribus » NR. a 10-11 ; ce composé est d'autant plus remarquable qu'il renferme, on le voit, à la fois deux traits non perses : *sp* et *z*. Le vieux perse *visa-* n'a pas subsisté: le persan a emprunté *vispa-* pour renforcer le mot *haruva-* devenu *har*, d'où p. *harvisp*.

§ 11. L'élément *-farnah-* qui figure au second terme du nom propre composé *Vi*(*n*)*dafarnā* « Ἰνταφέρνης » de l'un des nobles perses conjurés qui ont organisé le meurtre du faux Smerdis, ne peut être qu'un emprunt à un dialecte non perse, comme on l'a montré, M. S. L., XVII, 107 et suiv.

§ 12. Les emprunts de la langue savante à un dialecte non perse s'étendent jusqu'à la flexion : tous les mots de la langue courante ont *-ā* au nominatif pluriel des thèmes en *-a-* (v. § 302). Seul, le nom des « dieux » fait exception : *bagāha*, avec le nominatif pluriel en *-āha* qui répond à *-åṅhō* des gāthās de l'Avesta et à *-āsaḥ* du védique, fait exception (B. IV, 61 et 63). Et c'est le seul nominatif pluriel attesté pour *baga*. Du reste, même dans l'Avesta, le nominatif pluriel en *-åṅhō* semble être une forme traditionnelle de la langue religieuse ; on a ainsi gāth. *ahuråṅhō*, zd *yazatåṅhō* (à côté de *yazata*) ; le nom. plur. *aspåṅhō*, au lieu de *aspa*, Yt XVII, 12, est destiné à fournir les trois syllabes requises par le vers. Le perse et l'avestique ont puisé tous les deux à une même tradition pour ces formes religieuses. Dans les deux passages cités, *bagāha* a entraîné une forme pareille pour l'adjectif *aniya-* qui l'accompagne, soit

aniyāha (conservé seulement B. IV, 62-63). Le mot *aniya,* dont la flexion est exactement celle des démonstratifs (abl. *aniyanā,* nom. acc. sg. n. *aniyaš-čiy* ; v. § 334), ne pouvait avoir au nominatif pluriel masculin que la forme, non attestée par hasard, **aniyaiy* ; *aniyāha* qu'on lit ici est une forme particulière due à l'influence de *bagāha* qu'elle accompagne ; pareil fait ne s'est pas produit dans l'Avesta, où on lit *anye yazatåṅhō, vīspe yazatåṅhō.*

§ 13. Le démonstratif *ava-,* qui indiquait anciennement l'objet éloigné, ne conserve un sens précis que dans une formule religieuse plusieurs fois répétée, par exemple NRa 1 : *hya imām bumim adā, hya avam asmānam adā* « qui a créé la terre ici-bas, qui a créé le ciel là-bas ». Il y a là un vieil usage dont on retrouve l'équivalent dans l'Avesta, par exemple Yt XIII, 153 : *imąmča ząm yazamaide aomča asmānəm yazamaide* « nous sacrifions à la terre ici-bas et nous sacrifions au ciel là-bas » (cf. pour d'autres exemples le dictionnaire de M. Bartholomae sous *asan-*) ; la formule avestique ne diffère de la formule perse que par un détail de vocabulaire : la « terre » y est nommée *zam-,* et non *būmī-* ; c'est que le mot *zam-* n'est pas perse, et on le voit bien à ceci qu'il a ensuite pénétré en perse avec le *z* qui contredit la phonétique perse : p. *zamī.* A ceci près, il s'agit de la même formule, qui est archaïque et dans les inscriptions perses et dans l'Avesta. Le rôle de *ava-* désignant l'objet éloigné est mieux conservé dans l'Avesta qu'en vieux perse où, à part cette formule, *ava-* est déjà devenu un simple anaphorique (v. § 329).

§ 14. On peut citer encore un trait qui semble indiquer une influence savante. Dans toutes les phrases perses des diverses inscriptions, le verbe suit le sujet ou le sujet et le complément ; il n'est pas en principe le premier mot de la phrase. Il n'y a qu'une exception, et c'est la formule *θātiy Dārayava(h)uš xšāyaθiya.* On est ici en présence d'une formule fixée, qu'il

est raisonnable d'attribuer à l'influence du même dialecte, possédant une tradition savante, qui a fourni des formes comme *vispazana-* ou *bagāha*.

§ 15. Plus tard, dans des conditions nouvelles, a été introduit en perse le nom d'un dieu qui ne figure pas sur les inscriptions de Darius ou de Xerxès non plus que dans les gāthās de l'Avesta. A *Miθra-* de l'Avesta devrait répondre en vieux perse **Miça-* (v. § 105); or, cette forme n'existe pas, et l'on a dans des inscriptions d'Artaxerxès I et d'Artaxerxès II *Miθra-* à Persépolis et à Suse, *Mitra-* à Hamadan, avec des groupes *θr* et *tr,* inconnus par ailleurs à la graphie du perse. La forme persane est *Mihr,* qui n'est pas du type dialectal perse. Mais cet emprunt n'appartient pas, on le voit, à la même série que *vispazana-,* que le pluriel *bagāha,* etc.

§ 16. Il n'y a pas de raison de croire que ce commencement de tradition littéraire dont on entrevoit un reflet dans les inscriptions perses, mais qui n'était pas perse, coïncide avec la tradition avestique. Le nom qui désigne la notion de « dieu », en perse *baga-,* est inconnu aux gāthās, rare dans l'Avesta récent; le mot *maguš,* que les inscriptions emploient comme un terme courant, n'existe à peu près jamais dans l'Avesta. Aucun des éléments essentiels du zoroastrisme ne se retrouve dans les inscriptions; par exemple les inscriptions parlent de « dieux » au pluriel, mais non de *Aməša spənta.* Les inscriptions et l'Avesta ont en commun le grand dieu Ahuramazdāh-; mais on n'a aucune raison de croire que ce dieu ait été institué par le zoroastrisme. Le mot *zurah-* cité ci-dessus ne tient presque aucune place dans l'Avesta; il ne figure pas dans les gāthās; et l'on a seulement dans l'Avesta récent *zūrōjata-* deux fois et *zūrōbərəta-* une fois; c'est dire que le mot *zūrō-* peut avoir été pris à la langue courante par quelque rédacteur plus ou moins tardif et n'appartient pas nécessairement à l'ancienne tradition avestique. L'adjectif *vazrka* « fort », qui est emprunté et qui

est fréquent dans les formules, n'est pas avestique. Rien, dans les faits cités ici, ne donne lieu de supposer une action de la tradition proprement zoroastrienne sur la langue écrite en Perse. L'affirmation, souvent répétée, que Darius aurait été zoroastrien ne repose sur aucun fait certain ; et il demeure frappant que Darius ait établi sa souveraineté en tuant un mage. L'Avesta d'une part et les inscriptions perses de l'autre laissent entrevoir la tradition d'une langue iranienne littéraire et religieuse, parallèle à la langue des Védas ; cette langue n'était pas le perse ; tout au plus pourrait-on, sans raison précise, songer au mède.

§ 17. Situés à l'extrémité Sud-Ouest du domaine iranien, lors de leur apparition dans l'histoire, les Perses étaient sans doute un petit groupe de conquérants actifs et audacieux qui ont fait une fortune extraordinaire et qui, avec Cyrus et surtout avec Darius, ont constitué le premier grand empire connu de langue indo-européenne. Il n'y a pas d'apparence que, avant cette période de grands succès, ils aient possédé aucune littérature.

§ 18. L'expression de certaines notions essentielles n'est pas fixée. Ainsi, près de l'énumération des provinces de l'Empire, certaines idées sont exprimées, B. I, 18-26, NR. a. 15-22, et, plus brièvement, Dar. Pers. e ; ce sont exactement les mêmes dans les trois morceaux ; or, ni le vocabulaire ni les tours de phrase employés ni même les formes grammaticales ne sont les mêmes. Pour exprimer les mêmes notions officielles, les rédacteurs, évidemment différents, des trois inscriptions n'avaient pas de tradition. Pour rendre l'idée de « faire roi », Dar. Pers. d recourt à *dā-* et les autres inscriptions à *kar-* (cf. § 237), montrant bien ainsi qu'il n'y avait pas d'usage établi même pour une idée aussi capitale (cf. ci-dessous, § 27, sur les formes grammaticales). Quand on compare les inscriptions de Darius entre elles, on voit qu'elles ont un fonds commun de notions officielles à énoncer ; mais le formulaire varie sensi-

blement d'une inscription à l'autre ; les inscriptions de Xerxès ont un formulaire plus fixe, et la plupart reprennent la formule initiale de NR. a. On lit *xšāyaθiya dahyunām vispazanānām* Dar. NR. a et Sz. c, *paruzanānām* Dar. Elv. ; mais toutes les inscriptions de Xerxès n'ont que *paruzanānām* : Pers. a, b, c, d ; Elv. ; Van, soit six fois.

§ 19. Lorsqu'on a eu à rédiger le texte perse des inscriptions achéménides, on a dû éprouver l'embarras que ressentent toujours ceux qui pour la première fois tentent d'écrire une langue jusque-là non écrite. Par malheur il est malaisé de juger du style quand il s'agit d'un idiome connu seulement par des textes épigraphiques peu nombreux et dont la rédaction est assez monotone. Les points de comparaison manquent.

§ 20. Pour autant qu'il est possible de se former une opinion, la structure des phrases des textes vieux perses est gauche ; il y a partout les redondances, les raccourcis et les répétitions d'une langue parlée brusquement fixée. Rien n'a moins une forme littéraire que les inscriptions perses. Les gāthās de l'Avesta sont, elles aussi, d'une forme raide et gauche ; mais il y apparaît partout de l'artifice, partout des procédés littéraires, et l'abstraction y domine. Les inscriptions perses disent au contraire tout simplement ce qu'elles veulent dire ; elles donnent l'impression d'un parler courant dont on essaie péniblement de se rendre maître et qu'on écrit pour la première fois.

§ 21. L'un des traits qui mettent le mieux en évidence ce caractère de langue parlée qui vient d'être fixée par écrit est le fait qu'il suffit d'une petite phrase relative ou même d'une brève apposition pour déterminer la reprise d'un mot par un démonstratif. Voici quelques exemples pour illustrer cet usage ; on n'a qu'à parcourir la grande inscription de Behistun pour en trouver un nombre illimité :

B. I, 44 *aita xšaçam tya Gaumāta hya maguš adinā Ka(n)bujiyam aita xšaçam hačā paruviyata amāxam tau(x)māyā āha* « ce

royaume que Gaumāta le mage avait enlevé à Cambyse, ce royaume appartenait à notre famille dès le début ».

B. II, 84 *kāram hamiçiyam hya manā naiy gaubātaiy avam jatā* « l'armée rebelle qui dit n'être pas mienne, battez-la ».

B. I, 77 *I martiya bābairuviya Nadi(n)tabira nāma Ain[ira]hyā puça hauv udapatatā* « un homme babylonien, nommé Nadintabira, fils d'Ainira, il s'est soulevé ».

B. II, 93 *V^{i}štāspa manā pitā hauv [Parθavaiy] āha* « Vištāspa mon père, il était en Parthie ».

§ 22. Un autre procédé, qui est tout à fait un procédé de langue parlée, consiste à introduire dans la phrase des sortes d'incises pour désigner un homme ou une localité, puis à reprendre l'indication au moyen d'un démonstratif. Ce procédé revient constamment ; en voici des exemples :

B. II, 27 *hauv [kā]ra hya manā — Ka(n)pada nāmā dahyāuš Mādaiy — avadā mām amāniya* (lire *amānaya*) « mon armée — il y a au Midi une province du nom de Kanpada — là elle m'a attendu » (le sujet n'est pas repris par un démonstratif contrairement à ce qui arrive dans les cas précédents).

B. III, 11 *Marguš nāmā dahyāuš — hauvmaiy hamiçiyā abava. I martiya Frāda nāma Mārgava — avam maθištam akunava(n)tā. Pasāva adam f^{a}rāišayam — Dādršiš nāma Pārsa manā ba(n)daka Bāxtriyā xšaçapāvā — abiy avam* « [il y a] une province du nom de Margiane — elle est devenue rebelle. Il y a un homme margien du nom de Frāda — ils en ont fait leur chef. Ensuite j'ai envoyé — il y a un Perse du nom de Dādrši, mon serviteur, satrape en Bactriane — vers celui-ci ». — On trouvera B. III, 54 et suiv. une autre phrase toute pareille et qui montre que cette construction n'est pas accidentelle.

§ 23. Dès qu'il faut faire une phrase un peu longue et exposer plusieurs choses, les rédacteurs ne savent manifestement pas comment se tirer d'affaire. La phrase suivante est un prodige d'embarras et de gaucherie :

B. I, 64 *kārahyā abičariš gaiθāmčā māniyamčā vⁱθbiščā tyādiš Gaumāta h[ya] maguš adinā adam kāram gāθavā avāstāyam* « le et la propriété et la maison et le du peuple que Gaumāta le mage leur avait enlevés, j'ai restitué le peuple en sa place[1] ». Il est visible que *-diš* se rapporte à *kārahyā* ; mais *kāram* est repris dans la phrase principale, et les quatre compléments directs groupés ensemble restent en l'air.

§ 24. A côté d'une pareille phrase, des répétitions, comme celles qu'on lit dans les phrases suivantes, paraissent tolérables ; mais l'emploi des démonstratifs y appartient tout à la langue parlée :

B. II, 1 *Pasāva Nadi(n)tabira hadā kamnaibiš asabāraibiš am[uθa, Bā]bairum ašiyava. Pasāva adam Bābairum ašiyavam [vašnā A(h)uramazd]āha, utā Bābairum agrbāyam utā avam Nadi(n)tab[iram agrbāya]m. Pasāva adam Nadi(n)tab[iram adam Bābairauv avāja(nam)*[2]. « Ensuite Nadintabira est parti avec peu de cavaliers, il est allé à Babylone. Ensuite je suis allé à Babylone par la volonté d'Ahuramazdāh, et j'ai pris Babylone, et j'ai pris ce Nadintabira. Ensuite j'ai tué ce Nadintabira à Babylone ».

B. III, 47 *utā avam Vahyazdātam agrbāya utā martiyā tyaišaiy f^aratamā anušiyā āha(n)tā agrbāya* « et il a pris ce Vahyazdāta, et il a pris les hommes qui étaient ses principaux adhérents ».

§ 25. Ce qui est plus probant encore que ces gaucheries, dont on retrouve l'équivalent à chaque page, c'est l'absence de tout procédé littéraire. En dehors des formules officielles, sans doute calquées sur des formules antérieures d'un autre dialecte ou sur des formules étrangères, les rédacteurs ne disposent que d'un petit nombre de tours de phrases qui reviennent sans cesse, et qui sont très simples.

1. Les mots dont le sens est incertain sont laissés en blanc dans la traduction.

2. Les restitutions mises entre crochets sont évidentes par elles-mêmes et confirmées par les textes élamite et babylonien.

§ 26. On admettra donc que l'on se trouve en présence d'un texte aussi sincère au point de vue linguistique que peut l'être un texte écrit. La langue des inscriptions perses doit représenter à peu près exactement le parler courant des Perses de l'entourage de Darius et de Xerxès. Et c'est bien en effet ce qu'indique l'aspect du texte si on l'examine au point de vue linguistique.

§ 27. Là où la langue présentait un flottement, ce flottement se traduit dans la graphie. Le perse a toujours hésité entre le maintien de *št* et une altération de ce *št* en *st* : la grande inscription de Behistun a à la fois *(h)ufraštam* et *(h)ufrastam* (v. § 125). La 3e personne du pluriel *abara* prêtait à confusion avec la 3e personne du singulier (v. § 168) : une même phrase présente cette 3e personne sous les formes *abara, abaraha* et *abara(n)tā* suivant les inscriptions (v. § 223) ; et un autre verbe offre un autre aspect de cette même 3e personne : *adurujiyaša* « ils trompaient ». L'inscription de Behistun ne connaît que *a(h)uramazdāha* au génitif ; toutes les autres inscriptions de Darius ont *a(h)uramazdāhā*. L'inscription de Behistun a *pasāvašim* (II, 76) comme *adamšim,* tandis que l'inscription de Naxš i Rustam oppose *pasāvadim,* 33 à *adamšim,* 36 (v. § 345). On lit *utāmaiy* chez Xerxès, Pers. b, comme à Behistun, mais *utamaiy* chez Xerxès, Pers. a et d (v. § 151). On n'est pas en présence d'un type grammatical fixé pas plus que d'un style littéraire établi. Les rédacteurs se conforment à l'usage de leur pays et de leur temps, et là où cet usage est flottant, il y a flottement d'une inscription à l'autre, et parfois à l'intérieur d'une même inscription.

§ 28. Au moment où les inscriptions en vieux perse ont été rédigées, la langue avait un aspect archaïque dans l'ensemble ; c'était encore un vieux dialecte indo-iranien, avec des finales conservées, avec des restes de vieilles flexions. Mais on était tout à la fin de la période ancienne ; les finales commençaient à

s'altérer, la flexion à se simplifier, et si le perse avait été fixé par écrit quelques dizaines d'années plus tard qu'il ne l'a été, on ne pourrait presque plus parler de véritable vieux perse, connu à un stade de développement comparable à celui que présentent les textes avestiques; on aurait déjà du moyen iranien, ce que l'on appelle, assez improprement, du pehlvi.

§ 29. A beaucoup d'égards, le vieux perse est une langue dont l'évolution est avancée, et les commencements d'un état moderne de la langue y apparaissent.

§ 30. Au point de vue phonétique, l'évolution apparaît, il est vrai, assez peu. Le fait le plus important est la chute des consonnes occlusives et de *-h* représentant *-s* à la fin des mots (v. § 165 et suiv.). A ceci près, la prononciation du vieux perse conserve un aspect archaïque, et les innovations de détail qu'on y observe ne lui ôtent pas son caractère de vieille langue indo-européenne.

§ 31. La morphologie est, au contraire, pleine d'innovations graves.

La déclinaison tend à se simplifier : le datif n'existe plus à l'état de cas autonome, et la forme de l'ancien génitif en a pris tous les emplois (v. § 363).

Les cas à valeur concrète ne se suffisent plus à eux-mêmes. Le locatif est régulièrement suivi de la postposition *-ā,* sauf dans les noms propres (v. § 301, 318, 400), et l'ablatif est régulièrement précédé de *hačā* (v. § 365). L'emploi des prépositions et postpositions a pris une importance considérable dans l'ensemble (v. § 355, 359, 368).

Tandis que le védique et l'avestique n'ont encore presque pas d'infinitifs proprement dits et commencent seulement à fixer quelques formes de certains substantifs exprimant l'action, le vieux perse a déjà un type unique d'infinitif (v. § 212 et 447), sans trace de flexion, et servant pour n'importe quel verbe.

§ 32. Les préverbes ne sont plus autonomes; ils sont constamment placés devant les verbes qu'ils déterminent et n'ad-

mettent jamais d'en être séparés, suivant l'usage védique, avestique ou homérique. On n'observe même pas de traces de l'ancienne autonomie des préverbes comparables à celles que l'on trouve dans le gotique de Wulfila ou dans le lituanien d'aujourd'hui (v. § 245 et suiv.).

§ 33. Les effets de la loi de Bartholomae sont éliminés, au moins à en juger par les adjectifs verbaux en *-ta-* : à skr. *baddha-, drugdha-* le vieux perse répond par *basta-* « lié », *duruxta-* « trompé, menti » (v. § 213). Les gāthās de l'Avesta conservent au contraire de nombreux restes de la loi de Bartholomae, dont les effets y subsistent à peu près intégralement : ainsi *aogədā* « il a dit », dont il a été fait *aoxta* dans l'Avesta récent. L'Avesta récent a du reste régulièrement *basta-, -druxta-,* comme le vieux perse.

§ 34. Outre l'élimination générale de la forme du datif, la déclinaison se montre très évoluée dans le détail. Ainsi, dans les démonstratifs, la forme en *-aiy* du nominatif pluriel ancien des démonstratifs sert aussi régulièrement pour l'accusatif : *avaiy, imaiy, tyaiy* en offrent des exemples (v. § 325, 326, 331). Aussi dans les démonstratifs, la forme en *-anā* de l'instrumental masculin sert pour l'ablatif (v. § 331, 334). Le gén. dat. loc. sg. fém. *ahyāyā* et le gén. pl. *imaišām* sont des formes toutes nouvelles (§ 326). Le vieux génitif en **-r̥š* des thèmes indo-iraniens en *-r-,* attesté par skr. *pitúḥ* « du père », gāth. *nərəš* « de l'homme », n'est pas conservé en vieux perse ; on y a une forme nouvelle *piça* « du père » (§ 311) ; l'Avesta récent a de même formé *brāθrō* « du frère ».

§ 35. Le nominatif du pronom personnel a une valeur significative déjà très faible et, en certains cas, ne sert guère qu'à souligner la forme personnelle du verbe, ainsi Dar. Pers. d 20 *aita adam yānam jadiyāmiy* « c'est la faveur que je demande » ; on ne voit pas que *adam* ait ici une force particulière.

§ 36. Le système verbal ancien a gardé tous ses organes

essentiels ; mais le système qui était appelé à le remplacer est déjà prêt. Il y a encore en vieux perse un parfait, attesté à l'optatif *čaxriyā* ; mais toutes les fois qu'on a vraiment à exprimer le résultat d'une action accomplie, c'est à l'adjectif verbal en *-ta-* qu'on recourt ; « voici ce que j'ai accompli » se dit *ima tya manā krtam*. Le principe de la formation du nouveau prétérit iranien est donc déjà entièrement posé (v. § 214). Ce n'est plus d'un causatif caractérisé par le suffixe *-aya-* et un vocalisme spécial qu'on se sert pour indiquer qu'on fait faire quelque chose ; c'est de verbes spéciaux, ainsi Xerxès à Van : *dipim naiy nipištām akunauš* « il n'a pas fait écrire l'inscription », le présent *kunau-* étant traité comme un véritable auxiliaire (cf. § 94), ou *adam niyaštāyam imām dipim nipaištanaiy* « j'ai fait écrire cette inscription ». On est loin des moyens d'expression de l'ancien indo-iranien.

§ 37. Dans le détail, il ne manque pas d'innovations qui attestent qu'on n'avait plus le sens du système ancien ; ainsi on a fait sur le thème du présent *kunau-*, et non plus sur la racine, un passif *akunavayatā* « il était fait », B. I, 20 et 24 (v. § 196). La vieille forme se lit B. III, 92 *akariya(n)tā* « ils ont été faits ». — Le subjonctif athématique a déjà subi l'influence du type thématique, et l'on a à la 2e personne du singulier *kunavāhy* B. IV, 75 et 79, tandis que *ahatiy*, plusieurs fois attesté, garde le type ancien (§ 228-230).

§ 38. Le vocabulaire donne lieu à des remarques analogues. Le mot *aiva* « un », écrit au moyen du chiffre I, sert presque d'article indéfini ; on dit *I martiya*, pour isoler un homme que l'on considère, par exemple B. I, 74 *pasāva I martiya Açina nāma Upadarmahyā puça hauv udapata*[*tā*] « ensuite un homme du nom d'Açina, fils d'Upadarma, il s'est soulevé », et ainsi dans un grand nombre de cas. On oppose *kašciy* « quelqu'un » B. I, 49 et 53 à *čiščiy* « quelque chose » B. I, 53, alors que, encore dans l'Avesta, *čiš* sert pour les personnes.

Le relatif indo-iranien *ya-*, qui est d'usage courant dans l'Avesta, n'existe plus en vieux perse; seules, des conjonctions, *yātā* « depuis que », *yaθā* « comme, quand », *yadiy* « si », *yāvā* « aussi longtemps que », en rappellent l'existence antérieure. Le relatif du vieux perse est emprunté au démonstratif; c'est *hya, tya-*; ce relatif ne représente d'ailleurs dans l'évolution du perse qu'un stade de transition; la langue a recouru ensuite au thème de l'interrogatif-indéfini, *ka-*, comme presque toutes les autres langues indo-européennes ont fini par le faire. Le même démonstratif *hya, tya-* sert aussi à relier une détermination à un substantif : B. I, 49 *avam Gaumātam tyam magum* « ce Gaumāta le mage », et ceci encore est une forte innovation de type assez moderne.

Le *š* de *šaiy, šim, šiš*, justifié phonétiquement après *i, u, r* (et *k*), a été généralisé, tandis que l'Avesta récent offre encore des traces assez nombreuses de la répartition ancienne des formes à *h* et à *š*.

§ 39. Les deux termes du nom du dieu *Ahura- Mazdāh-*, qui sont séparés de parti pris dans les gāthās de l'Avesta et qui demeurent régulièrement fléchis tous les deux dans tout l'Avesta, sont soudés en vieux perse, et le mot n'a plus qu'une flexion : accusatif *A(h)uramazdām*, génitif *A(h)uramazdāha* ou *A(h)uramazdāhā*; la marque de séparation des mots ne figure donc pas entre *A(h)ura* et *Mazdā*. Le mot *A(h)urā* figure pourtant une fois isolé, sans *Mazdā*, Dar. Pers. e 24; mais la flexion des deux termes *A(h)urahya Mazdāha* Xerx. Pers. c (dans les deux exemplaires de l'inscription) est chose unique; et cette même inscription a deux fois le nominatif *A(h)uramazdā* sans marque de séparation de mots entre les deux termes.

§ 40. Le mot indo-iranien qui signifie « et », l'enclitique *ča*, se rencontre encore, mais un tout petit nombre de fois seulement; et la forme ordinaire, celle qui figure partout où le sens est un peu marqué, est *utā*.

§ 41. Il ne serait pas malaisé d'allonger la liste de ces faits qui établissent le caractère déjà très évolué du perse au moment où les inscriptions de Darius et de Xerxès ont été rédigées. L'élimination de l'aoriste (§ 205 et 238) est un fait caractéristique entre beaucoup d'autres.

§ 42. Cette rapidité de l'évolution du perse ne saurait surprendre : conquérants lancés très loin de leur pays d'origine et parvenus à une extrémité du domaine iranien, les Perses étaient précisément dans les conditions où l'évolution linguistique est en général le plus rapide. Avec cela, leur langue, qui était celle d'un petit groupe, est devenue l'idiome dominant d'un grand empire; et ceci encore est l'une des conditions qui déterminent une évolution linguistique rapide ; le mouvement n'était du reste arrêté par rien : il n'y avait pas de littérature perse (v. § 17 et suiv.); on n'écrivait pas usuellement le perse (v. § 46). Il n'y a donc pas eu ici, comme à Rome par exemple ou chez les Arabes, conservation d'une langue écrite rigoureusement fixée à côté de l'évolution rapide d'une langue parlée.

§ 43. Les innovations que l'on observe en perse sont en partie les mêmes que celles de l'Avesta récent. Par exemple la confusion du nominatif et de l'accusatif masculin pluriel des démonstratifs se retrouve exactement dans l'Avesta récent ; ainsi, en regard de l'ancien accusatif plur. *anyəng* des gāthās, l'Avesta récent a *anye,* comme au nominatif. On a vu ci-dessus des exemples d'innovations parallèles du perse et de l'Avesta récent (§ 33 et 34). Mais, d'une manière générale, l'Avesta, fixé par une tradition littéraire, a conservé un aspect plus archaïque que le perse, et l'ignorance des rédacteurs postérieurs qui connaissaient mal la tradition avestique y est en partie responsable des innovations.

§ 44. Il semble même que le perse n'ait pas été la langue des « bureaux » de l'empire achéménide. Les Perses ont fourni à l'empire des chefs, des satrapes et des généraux ; mais ils

n'avaient sans doute pas les ressources en hommes sachant écrire nécessaires pour administrer un vaste empire. On a dû recourir de bonne heure aux services d'une administration araméenne dont les éléments se trouvaient à leur disposition en Babylonie.

Il est curieux qu'il ait été fait de l'inscription de Behistun une traduction araméenne dont des fragments ont été retrouvés en Égypte, à Éléphantine ; ces fragments ont été édités par M. Sachau, dans son grand volume *Aramäische Papyrus und Ostraka* (1911), et commodément réédités par M. Ungnad, *Aramäische Papyrus aus Elephantine* (1912). Sur l'enseignement à retirer de cette traduction, v. W. Bang, *Zur altpersischen Schrift und Aussprache* (Louvain, sans date), Tolman, *Proceed. of the Am. Philological Association,* XLII (1912), p. 1 et suiv., et L. H. Gray, *Journ. of the Am. Or. Soc.,* XXXIII, 3 (1913), p. 281 et suiv.

§ 45. Les inscriptions de Darius et de Xerxès sont rédigées dans une langue cohérente et manifestement correcte. Celles d'Artaxerxès II sont au contraire très incorrectes, et quant à celle d'Artaxerxès III, elle est simplement barbare.

Les particularités des inscriptions de rois du nom d'Artaxerxès peuvent en partie s'interpréter par l'évolution naturelle de la langue ; mais certaines supposent déjà l'embarras de rédacteurs non perses devant une langue qu'ils savaient mal. Ainsi l'inscription de vase, que M. Weissbach attribue à Artaxerxès I Longuemain, porte *Ardaxšašča* ; le *d* provient évidemment de ce que le groupe *rt* avait déjà passé à *rd,* sinon partout, du moins chez les Iraniens dont cette graphie indique la prononciation, et en effet le texte élamite a aussi *-rd-* ; mais la graphie *-šč-* du groupe qui était *-θr-* dans le centre de l'Iran et qui est représenté en vieux perse normal par le signe transcrit ici *ç,* est le fait d'un homme embarrassé par un phonème qu'il ne sait pas rendre, sans doute précisément par le *ç*

perse. Deux autres vases ont le *rt* archaïque (aussi conservé dans le texte élamite) et le *ç* correct, soit *Artaxšaçā,* qui est la graphie des inscriptions officielles d'Artaxerxès II et d'Artaxerxès III. La graphie *Xšayārčahyā* pour le nom de Xerxès à Suse, dans une inscription d'Artaxerxès II, donne aussi l'impression qu'on est en face de perse écrit par un rédacteur non perse. — On a vu § 15 que le nom du dieu *Miθra-,* qui n'est pas perse, n'a pas été persisé et figure, dans des inscriptions postérieures à Xerxès, sous les formes dialectales *Miθra-* et *Mitra-.* L'*-ā* final du nominatif *Artaxšaçā* est surprenant; comme il est constant, il répond évidemment à un usage, qui ne s'expliquait pas dans le parler perse proprement dit; le génitif est du reste *Artaxšaçāhyā* aussi à Suse, à côté de *Artaxšaçahyā*; l'adjectif *vazrka,* dont la forme était fixée par la tradition, n'offre rien de pareil.

Dès lors on hésite à attribuer à l'évolution de la langue les faits assez singuliers qui se trouvent sur les inscriptions d'Artaxerxès II. Les rédacteurs ne savaient plus se servir de neutres : ils écrivent *imam apadāna* plusieurs fois, aussi bien à Hamadan qu'à Suse; *imam tya akunā* « ce que j'ai fait »; et [*i*]*mām hadiš* à côté de *imām* [*usta*]*čanām.* Le démonstratif de liaison n'est plus fléchi : *tya ăθa*(*n*)*gainām.* Le nom de la déesse *Anahita* est écrit sans *ā* final. L'imparfait de *kunautiy* est conjugué : *akunā* « j'ai fait », *akunaš* « il a fait ». Le génitif de *Dārayava*(*h*)*uš* n'est plus le génitif d'un thème en *-u-*; il est refait sur le nominatif *Dārayava*(*h*)*uš*; de là la forme étrange *Dārayava*(*h*)*ušahyā,* constante dans les inscriptions d'Artaxerxès II à Suse et à Hamadan. Mais tout cela vient-il de Perses? ou est-ce l'œuvre de fonctionnaires étrangers qui écorchaient le perse? qu'est-ce qui dans tout cela revient au développement de la langue et qu'est-ce qui résulte de l'ignorance des rédacteurs?

§ 46. L'hypothèse qu'il s'agit d'un texte écrit par un étranger ignorant la langue est la seule possible devant l'inscription d'Artaxerxès III.

La distinction des thèmes en *-ā-* et en *-i-* ou en *-ī-* s'est maintenue longtemps après la période achéménide, et il n'est pas croyable qu'un Perse du IVe siècle ait pu écrire *bumām* au lieu de *bumim, šāyatām* au lieu de *šiyātim*.

La distinction d'un cas sujet et d'un cas régime a persisté assez longtemps pour qu'un Perse du IVe siècle n'ait pas pu remplacer un génitif par un nominatif et écrire systématiquement *Artaxšaçā xšāyaϑiya puça* « fils du roi Artaxerxès », *Dārayava(h)uš xšāyaϑiya puça* « fils du roi Darius », ni mettre le génitif *Vištāspahyā* sur le même plan qu'une série de nominatifs. On a toujours dit en Perse : *manā krtam* « il a été fait par moi », et une faute *tya mām krtā* s'expliquerait mal chez un Perse.

Toute cette inscription donne l'impression d'avoir été rédigée par un fonctionnaire qui ne savait pas le perse, qui le comprenait à demi sans en connaître la grammaire et qui calquait gauchement des modèles d'inscriptions qu'il avait sous les yeux. Certaines des graphies donnent peut-être une idée des changements qui se produisaient dans la langue ; par exemple le commencement de *šāyatām* indique que *šiyā-* en était déjà venu à se prononcer *šā-*. Mais dans l'ensemble on ne peut presque pas tirer parti d'un texte écrit dans des conditions aussi suspectes.

Pareille barbarie n'aurait pas été possible si la graphie cunéiforme du perse avait été d'usage courant ; mais il est probable que personne ne lisait les inscriptions perses cunéiformes ; actuellement il faut, on le sait, des échafaudages pour lire l'inscription de Behistun, de beaucoup la plus grande de toutes ; ce beau texte était un « monument », mais il n'était pas destiné à être lu par les passants, et il est permis de se demander s'il y a jamais eu beaucoup d'hommes sachant lire le cunéiforme perse. On n'a rien qui prouve que l'écriture perse ait été d'usage courant et qu'elle ait servi, comme l'écriture babylo-

nienne, à des fins pratiques. Il n'y avait là qu'une tradition officielle, fondée sans doute par Darius ; Xerxès a encore fait graver quelques inscriptions dont la langue concorde exactement avec celle des inscriptions de son père ; ses successeurs en ont fait graver moins que lui, et l'usage du cunéiforme perse n'a sans doute jamais été important ; à l'époque d'Artaxerxès III, ce n'était guère plus qu'un souvenir, et personne peut-être ne s'est aperçu que les bureaux — où il y avait probablement peu de Perses sachant lire — avaient fait graver un invraisemblable charabia.

Les inscriptions perses se trouvent disséminées dans des parties très diverses de l'empire ; la plus grande de toutes, celle de Behistun, est en Médie. Nulle part il n'y a trace d'adaptation au parler local ; en faisant graver leurs inscriptions, pour la plupart trilingues, les souverains achéménides manifestaient l'unité de l'empire et le caractère impérial de la langue perse ; mais ils savaient que leurs textes ne seraient guère lus, et leurs proclamations ne sont pas destinées à agir effectivement sur leurs sujets, comme celles du grand souverain hindou Açoka par exemple. Si dans la région de Suez les caractères hiéroglyphiques ont été associés aux cunéiformes, c'est que l'on a tenu à mettre au service de l'empire les hiéroglyphes et la langue égyptienne comme on l'avait fait ailleurs pour le babylonien.

§ 47. Dans cette grammaire, on ne tiendra compte que des inscriptions de Darius et de Xerxès dont la langue est identique et visiblement correcte. On n'utilisera pas l'inscription d'Artaxerxès III qui ne fournit de données utiles ni pour la grammaire ni pour le vocabulaire. Et l'on n'empruntera que quelques mots, sûrement authentiques et anciens, comme *apanyāka* « grand père », aux inscriptions d'Artaxerxès II. Il suffit du reste de les parcourir pour s'apercevoir du fait que, à part leurs fautes et à part un ou deux mots attestés ailleurs, elles n'enseignent sur le vieux perse rien qui ne se trouve dans les inscriptions de

Darius et de Xerxès. Déjà les inscriptions de Xerxès n'ajoutent que peu à ce que l'on sait par celles de Darius.

§ 48. On peut tirer parti des noms propres pour l'étude de la flexion. Car les noms propres sont, autant qu'on peut le voir, fléchis exactement comme les noms communs, suivant le vieil usage indo-iranien, et, on peut l'ajouter, indo-européen. Les particularités, comme l'emploi du locatif singulier sans postposition *-ā*, s'expliquent aisément ; et il n'y en a guère ; celle-ci est de beaucoup la principale, peut-être la seule.

§ 49. Quant à ces noms eux-mêmes, il serait imprudent de les utiliser. Il ne s'agit pas ici de faire une grammaire de l'ancien iranien, mais du vieux perse en particulier.

Des noms de lieux ou de personnes non iraniens qui sont très nombreux, il n'y a rien à tirer ici ; si l'on connaissait exactement la prononciation du babylonien ou de l'élamite à la date de la rédaction des textes, la façon dont les mots sont rendus en perse serait instructive. Mais les relations entre les Iraniens et les Élamites ou les Babyloniens sont bien antérieures à la fondation de l'empire achéménide ; il a dû se constituer chez les Iraniens une manière de rendre les noms élamites et babyloniens : il n'y a pas de raison de croire que cet usage se soit fixé chez les Perses. Pour étudier les équivalents perses des noms élamites ou babyloniens, il faudrait un savant connaissant autant qu'on peut le faire l'histoire de ces langues ; il y a là un travail infiniment délicat, dont les résultats sont très aléatoires, et qu'il est en tout cas impossible à un linguistique non assyriologue d'aborder ici.

§ 50. A plus forte raison ne peut-on utiliser les notations grecques des noms propres. Certains procédés de transposition des noms iraniens en grec sont de beaucoup antérieurs à l'empire achéménide et aux relations des Grecs avec les Perses. L'*ā* des plus anciens emprunts est rendu par η ionien dans le nom *Māda* des Mèdes, qui est Μῆδος en ionien ; la forme *Πήρσης,

qu'a dû fournir *Pārsa,* a même passé à Πέρσης (gén. Πέρσου) ; dans les emprunts faits à l'époque achéménide, perse *ā* est au contraire rendu en général par gr. ᾱ, et jamais par η parce que l'ionien et l'attique avaient à cette date réacquis la voyelle ᾱ.

Les noms de personnes à thèmes perses en *-a-* ou en *-ah-* sont représentés par des noms du type ionien en -ης, génitif -εος ou -εω, ainsi Ὑστάσπης en regard de *Vištāspa* et Ἰνταφέρνης en regard de *Vi(n)dafarnā* ; pour les thèmes en *-ā-* au moins, ceci ne saurait s'expliquer par le perse, où la voyelle finale du nominatif singulier est un *-a* régulièrement bref ; peut-être les originaux de ces traitements grecs font-ils partie d'une forme dialectale où le nominatif était en *-ā,* comme celle dont le nominatif *Artaxšaçā* cité ci-dessus § 45 fait entrevoir l'existence. Les Grecs étaient plutôt en rapport avec des Iraniens du Nord qu'avec des Perses parlant purement leur dialecte ; dans les mots comprenant θ*r,* les Grecs ne reproduisent pas le *ç* perse (v. § 105), mais rendent θ*r* (ou même *tr* qui existait dialectalement) par θρ, τρ : Hérodote a Μιτραδάτης et Ἁρμαμίθρης (v. W. Schulze, K. Z., XXXIII, p. 214 et suiv.) ; mais il n'a rien qui rende le phonème simple *ç* du perse.

L'étude de la forme prise par les noms iraniens chez les Grecs ne peut être faite que dans son ensemble, et elle aboutirait à des conclusions plus ou moins précises sur la dialectologie iranienne, non sur le vieux perse en particulier. D'ailleurs les Grecs n'ont jamais eu souci de rendre bien correctement les noms étrangers ; il y a loin par exemple de Δᾱρεῖος à la forme perse *Dārayavauš* (qui, à en juger par le génitif *Dārayavahauš,* est à lire *Dārayavahuš*) ; et l'on a peine à retrouver le *Bardiya* ou *Brdiya* des inscriptions dans le Σμέρδις d'Hérodote. L'auraient-ils voulu énergiquement, les Grecs auraient été très embarrassés pour rendre exactement les noms perses ; car leur phonétique ne s'y prêtait pas : ils n'avaient ni les spirantes *f,* θ, *x,* ni les chuintantes *š* et *ž,* ni la mi-occlusive *č*. Les Ioniens, par qui se

sont faits les emprunts, n'avaient pas d'*h* ; et c'est pour cela que le nom de l'Inde, *hi(n)duš,* est en grec 'Ινδία, sans esprit rude initial.

§ 51. Quant aux noms iraniens, on ne peut jamais affirmer qu'il s'agisse proprement de noms perses, même là où les hommes désignés sont expressément qualifiés de Perses. Car les noms propres s'empruntent souvent de dialecte à dialecte, surtout en ce qui concerne les familles de l'aristocratie, les seules dont on possède quelques noms. Le second élément du nom du Perse *Vi(n)dafarnā* est un mot qui, en perse, est un emprunt gauchement adapté (cf. § 11). Si, comme il semble, le nom du père de Darius, d'un Perse par excellence semble-t-il, renferme le nom du « cheval », c'est sous la forme non perse (v. § 10 et 113) *aspa-,* et non sous la forme perse *asa-,* dans *Vištāspa* ; on a aussi *aspa-* dans le nom d'un grand dignitaire de Darius (mais dont on ne sait s'il était proprement un Perse), *Aspačanā* Nr. d (él. *aš-ba-za-na,* bab. *as-pa-*[*ši-na*]) et dans le correspondant grec 'Ασπαθίνης d'Hérodote. De plus, on ne peut tirer parti d'un nom propre que si l'étymologie en est évidente, comme c'est le cas pour *Aspačanā* ; mais ce cas ne se présente que pour une petite partie des quelques noms perses attestés. Un nom perse comme celui de *v*^{a}*um*^{i}*is, va(h)umisa* (v. § 130) renferme sans doute *vahu-* « bon » dans son premier terme ; mais qu'est-ce que *-miça- ?* Assurément pas **mitra-* « contrat », qui donnerait *miça-* en perse (v. § 105) et qui n'est pas attesté dans le dialecte.

§ 52. Les noms de lieux ou de pays sont d'autant moins utilisables pour l'étude du dialecte perse que les inscriptions perses leur laissent souvent leur forme locale. Ceci est très clair pour le nom de la Drangiane, dont les Perses avaient sans doute une forme persisée que les Grecs postérieurs ont empruntée et dont ils ont fait Δράγγαι, Δραγγιανή, mais que des inscriptions nomment *Zara(n)ka* ou *Zra(n)ka*, et Hérodote

Σαράγγαι, Arrien Ζάραγγοι. — La comparaison du nom de *Sparda* avec le nom grec correspondant Σάρδεις suggère l'idée que la forme ancienne aurait été **Sward-*, dont des Iraniens auraient fait *Sparda-* ; et il résulterait de là que ces Iraniens ne sont pas des Perses, ce qui n'a rien que de naturel ; mais il en résulterait aussi que *Sparda-* n'enseigne rien sur le dialecte perse et que le mot a été pris par les Perses à d'autres Iraniens parlant un dialecte septentrional.

§ 53. On ne considèrera donc ici que les noms communs renfermés dans les inscriptions ; la considération des noms propres ajouterait de nombreux éléments d'incertitude à l'exposé sans y apporter un complément utile. Il est possible — mais évidemment indémontrable — que le nom du Perse *Θuxra* soit identique à l'adjectif qui est *çukraḥ* en sanskrit, *suxrō* dans l'Avesta et *surx* en persan ; mais ce nom n'ajoute pas à ce que l'on sait sur l'origine de θ, de *u* et de *x* en perse ; on ne gagne donc rien à en faire état.

§ 54. C'est pour ces raisons qu'on donnera ici uniquement la grammaire des *textes* perses des inscriptions de Darius et de Xerxès.

§ 55. Ces textes sont peu nombreux ; ils sont monotones ; ce sont tous des inscriptions de caractère historique, avec quelques brèves recommandations. Les auteurs n'ont eu occasion d'y utiliser qu'une petite partie du vocabulaire et des formes grammaticales de la langue. On ne peut jamais rien conclure du silence des documents, et il faut se borner à tirer les conclusions qu'autorisent les faits attestés. Il serait vain par exemple de se demander si le vieux perse avait des futurs, des désidératifs.

Ce qui fait que l'on comprend à peu près tout dans les textes perses, c'est qu'il s'agit d'inscriptions solennelles, renfermant presque uniquement des termes très généraux, le fonds commun du vocabulaire de la langue. Si l'on était en présence de textes techniques ou familiers, on comprendrait sans nul doute

beaucoup moins bien, et, dès qu'il s'agit de faits particuliers, les obscurités apparaissent. Ainsi, dans la phrase citée § 23, deux des quatre termes de l'énumération donnée sont inconnus, et l'on ne peut faire sur leur valeur que des hypothèses ; de l'expression *uzmayā patiy akunavam* « je l'ai fait », on ne sait rien de précis, sinon qu'elle désigne un supplice, plusieurs fois mentionné.

§ 56. De plus, si les textes sont interprétés d'une manière en grande partie définitive — malgré un certain nombre d'obscurités qui persistent —, on ne doit cependant pas oublier qu'ils le sont seulement grâce à des comparaisons avec d'autres dialectes indo-iraniens, et surtout avec l'autre texte de l'iranien ancien, celui de l'Avesta (en tenant compte du sanskrit), d'une part, et, d'autre part, avec les formes postérieures du même dialecte, à savoir le pehlvi et le persan. Les faits linguistiques ne prennent leur valeur que si l'on pense toujours à ces rapprochements.

Il ne faut pas juger par exemple de l'importance de *rādiy* « à cause de » dans la langue par le seul fait que l'on a quelquefois *avahyarādiy* « à cause de ceci » sur les inscriptions ; le grand rôle qu'a pris le représentant de *rādiy* dans le développement du pehlvi et du perse montre que cette unique expression attestée ne donne pas une idée de l'étendue de l'usage de *rādiy* ; elle est précieuse en ce qu'elle indique la forme ancienne, dont le mot postérieur *rāi*, *rā* ne laisserait deviner ni la forme ni le sens, et en ce qu'elle indique comment se plaçait ce mot accessoire et avec quel cas il s'employait. On sait que le slave a aussi *radi*, avec le même sens et employé de même ; mais en iranien *rādiy* n'est pas attesté hors du petit groupe perse.

Les données fragmentaires du vieux perse ne prennent leur sens et leur valeur que pour le linguiste qui les situe dans l'ensemble de la langue grâce à des comparaisons. La position du vieux perse est à cet égard semblable à celle du gotique ou

du vieux slave ; mais le nombre et surtout la variété des textes qu'on possède sont moindres, et la part qui doit être faite à la comparaison est par suite plus grande.

§ 57. Comme les phonèmes se répètent souvent et sont en nombre limité, les données suffisent à fournir un aperçu des traits généraux du système phonétique. Sans doute beaucoup de détails ne sont pas livrés ; mais tous les phonèmes importants sont certainement connus, et aussi la façon dont on les utilisait. Il suffit d'ailleurs, à bien des égards, de se reporter au pehlvi et au persan pour confirmer et compléter ce qu'enseignent les inscriptions. Si par exemple *asa* « cheval » et *visa* « tout » paraissaient insuffisants pour établir que le perse répond par *s* à skr. *çv,* zd *sp* (§ 113), on trouvera pehlvi *sak,* persan *sag* « chien », qui représente un ancien **saka-,* en face de skr. *çvan-,* zd *spānəm* (acc. sg.), *spaka-* (adjectif), mède σπάκα (chez Hérodote). Les exemples, du reste nombreux, de v. p. *d* répondant à skr. *j, h,* zd *z* (v. § 129) se laissent aisément augmenter encore à l'aide du pehlvi et du persan ; ainsi le nom du « cœur », dont l'élément radical serait **drd-*, n'est connu en perse que par pehlvi, p. *dil,* en face de gâth. *zərəd-,* skr. *hṛd-* ; le thème verbal de zd *hərəzaiti,* skr. *sṛjati* « il lâche » n'est par hasard pas attesté en vieux perse, et n'est connu que par p. *hilam* (de **hrda-*) ; etc. La phonétique est ainsi assez complètement établie.

La grammaire au contraire est connue d'une manière toute partielle ; toute une catégorie grammaticale n'est souvent attestée que par une seule forme ; beaucoup de paradigmes restent incomplets. La comparaison ne fournit pas toujours le moyen de combler les lacunes : après l'époque ancienne dont les inscriptions donnent encore une idée, la grammaire a évolué très vite ; la déclinaison a entièrement disparu ; beaucoup des formes de la conjugaison ont été éliminées, si bien que la comparaison du pehlvi et du persan n'enseigne rien sur la plupart des

formes grammaticales. Toutefois le pehlvi et le persan ajoutent de nombreux thèmes verbaux anciens à ceux qui sont attestés par hasard dans les textes vieux perses, et, si l'on voulait faire une grammaire complète du perse tel qu'il était, et non pas seulement tel qu'il apparaît dans les inscriptions conservées, il faudrait évidemment tenir compte de thèmes tels que **hrda-* qu'on vient de citer ; mais tel n'est pas l'objet du présent ouvrage.

Il est frappant que, presque à tous égards, le vieux perse présente déjà l'amorce des développements ultérieurs, comme on l'a déjà noté. Pour ce qui subsiste du type grammatical ancien, les faits perses attestés ne sont que des débris, et seule la grammaire bien établie du sanskrit et, dans une moindre mesure, de l'Avesta permet de situer ces fragments dans le plan d'ensemble dont ils ont fait partie, comme seule la connaissance du développement ultérieur permet de donner un sens aux faits qui n'entrent pas exactement dans le plan d'une grammaire de l'ancien indo-iranien. Il importera de se défendre toujours contre l'idée que chaque reste attesté garantirait l'existence de toute une catégorie ancienne : on verra que la catégorie du parfait personnel et celle de l'aoriste avaient à peu près disparu de l'usage courant (§ 204 et suiv.) ; les formes perses qu'on possède ne sont évidemment que des survivances pour ces deux catégories ; mais il n'est pas toujours aisé de déterminer en quelle mesure les formes isolées des textes prouvent ou non la vitalité d'un type à l'époque achéménide.

§ 58. La méthode à employer consiste donc dans une étude critique minutieuse des formes livrées par les textes, et en une comparaison constante de ces formes avec celles de l'Avesta, du sanskrit, du pehlvi et du persan. En lisant le présent ouvrage, on ne devra jamais perdre de vue la grammaire comparée de l'indo-iranien d'une part, la grammaire historique du pehlvi et du persan de l'autre. La présente grammaire descriptive est, au fond, comparative.

§ 59. Un inconvénient grave, commun à toutes les langues connues seulement par un très petit nombre de textes, consiste en ce qu'il est impossible de faire la part exacte des fautes dues aux scribes qui ont donné le modèle des inscriptions ou aux graveurs. Cette part n'est certainement pas négligeable.

L'*i* de *amaniy* B. II, 28 est dû au fait que le graveur a été entraîné à noter *i* devant *y* (cf. § 144) ; la bonne graphie est *amany,* qui se lit *amānaya,* « il a attendu » B. II, 48 et 63.

Le θ de *v*ⁱ*iθbiš,* qui apparaît trois fois Dar. Pers. d. 14, 22 et 24, a été attribué à une erreur d'un scribe qui a fourni le modèle au graveur et qui, n'étant pas perse, n'aurait pas su distinguer entre *s* et θ et aurait fait une grosse faute d'orthographe ; il en est ainsi si l'on admet que le sens est « tout » et si on lit *viθaibiš* ; mais d'autres lisent *viθibiš,* et *hadā viθibiš bagaibiš* signifierait « avec les dieux de notre famille » ; la graphie serait correcte ; par malheur, il se trouve que cette inscription existe seulement en perse et que l'expression ne se rencontre dans aucune autre inscription ; toute décision est donc impossible.

Le *avā* de B. IV, 51, au sens de « ainsi », ne peut être qu'une faute due à l'omission du caractère de θ, et l'on ne saurait guère hésiter à lire *avaθā.*

D'autres cas sont plus embarrassants : B. I, 23 *apriyay, apariyāya* doit presque évidemment être corrigé en *upariyāya,* d'après *upariy(āyam),* B. IV, 64-65 ; la racine *pā-* « garder » a partout *ā* en indo-iranien, et, en vieux perse même, l'adjectif radical en *-ta-* est de la forme *pāta* « gardé » Dar. Pers. e 22 ; dès lors on hésite à attribuer une valeur certaine à l'*ă* de *patipaya(x)uvā* « garde toi » B. IV, 38 (cf. § 194), bien que la notation de l'*ā* intérieur soit constante ; il s'agirait d'une omission toute accidentelle, due soit au scribe qui a établi le modèle de l'inscription, soit au graveur. Dans une langue dont on n'a que de minces débris, il y a là une chance d'erreur qu'on ne

peut pas mesurer exactement, et qui oblige à se garder de toute affirmation devant certains témoignages uniques.

Si l'*r* de *hrbanm* B. II, 74 est réellement sur la pierre (ce qui est douteux, le mot étant en grande partie effacé sur le roc), il faut évidemment y voir une faute et mettre un *z* à la place ; on obtient ainsi *h(i)zbānam* « langue » (cf. p. *zubān*) : le mot est très intéressant, car il fournit un nouvel exemple de l'omission de la notation de *i* après *h* (cf. § 132), un exemple de traitement de prépalatale + *v* (cf. § 120), et *zv* donnant *zb*.

Il est probable que les ouvriers qui ont gravé les inscriptions perses n'étaient pas perses, et qu'ils ne savaient guère le perse : on a dû s'adresser à des hommes sachant graver des caractères cunéiformes sur la pierre, et ce n'est pas en Perse qu'on avait chance d'en trouver. Ainsi s'expliqueraient des fautes de caractère mécanique comme *amaniy* au lieu de *amany*.

§ 60. Enfin il faut faire leur part aux difficultés d'interprétation. On a cherché à ne faire état ici que des formes sûrement interprétées, ou du moins à n'utiliser les formes que dans la mesure où elles sont interprétées d'une manière certaine. Mais, malgré l'exceptionnelle réussite de l'interprétation due aux circonstances indiquées § 55, on ne doit jamais oublier que cette interprétation repose sur un déchiffrement, que la tradition de la langue était perdue et que les savants modernes ont dû tout expliquer par des rapprochements avec des dialectes parents ou des formes postérieures du même idiome. D'autre part, les faits dont on dispose pour établir chaque forme sont en général peu nombreux, souvent rares ou uniques.

§ 61. L'objet de la présente grammaire est de décrire, à l'aide des seuls faits clairs et sûrement authentiques fournis par les inscriptions achéménides, un moment précis de l'évolution de la langue, moment remarquable où finissait la période ancienne et où s'annonçait la période moyenne, qui, pour le perse, a commencé particulièrement tôt.

CHAPITRE PREMIER

SYSTÈME GRAPHIQUE

§ 62. La graphie du vieux perse comporte 36 signes ayant une valeur phonétique, et un signe qui marque la séparation des mots.

§ 63. Le signe de séparation des mots ⟍ est celui dont la valeur a été reconnue le plus tôt, par Tychsen, dès 1798. Le principe du déchiffrement a été posé en 1802 par Grotefend, qui a reconnu la valeur exacte de plusieurs caractères : Grot, Rask et Saint-Martin ont apporté quelques déterminations nouvelles en 1821 et 1832 ; Lassen, en 1836, a presque entièrement achevé le déchiffrement, qui a été aussitôt perfectionné par Burnouf, puis par Jacquet et par Beer en 1837, par Holtzmann en 1845, par Hincks et Rawlinson en 1846 ; la dernière valeur déterminée, celle du caractère exceptionnel qui note *l*, l'a été par Oppert en 1851.

§ 64. On ne détermine la valeur des signes que par comparaison des formes du vieux perse avec d'autres formes iraniennes dont la valeur est déjà connue, principalement avec celles de l'Avesta, qui est à peu près au même stade du développement de la langue, et avec celles du pehlvi et du persan, qui présentent le même parler sous une forme plus récente, ou même avec celles du sanskrit qui appartient à un groupe dialectal autre, mais assez voisin, et qui, étant exactement connu, fournit une

base précise aux rapprochements. Les déterminations ainsi obtenues ne peuvent naturellement être qu'approximatives.

§ 65. Le système graphique est d'ailleurs ambigu : les signes à valeur consonantique indiquent tantôt l'ensemble d'une consonne et de la voyelle suivante, et tantôt la consonne seulement. Le plus souvent, c'est l'étymologie seule qui permet de les interpréter, et l'on n'est fixé sur la lecture d'un mot que quand on en connaît les correspondants en sanskrit, dans l'Avesta ou en persan.

§ 66. La graphie ne distingue que trois timbres vocaliques : *a, i* et *u,* à savoir, à l'état isolé :

a 𐎠
i 𐎡
u 𐎢

Ces trois signes servent également à noter les brèves et les longues, bien que, comme on le sait par le pehlvi et le persan, la langue ait distingué précisément les longues et les brèves. On verra du reste, § 89, comment la distinction de *ă* et *ā* est notée en vieux perse en certains cas. — La question se pose de savoir si *a* ne doit pas être lu parfois *ah, aha* ; mais on n'a pas le moyen de la résoudre (v. § 133 et 134).

§ 67. Le signe consonantique vaut souvent consonne suivie de *a,* par exemple *pa* ; alors les voyelles *i* et *u* doivent être notées expressément par le signe de la voyelle : *p* vaut *pa,* et $p + i$, $p + u$ valent *pi, pu.* Certaines consonnes ont des signes distincts devant *a, i,* et *u* ; alors le signe de *a* n'est pas écrit en général, tandis que celui de *i* l'est souvent et celui de *u* presque toujours ; ainsi m^a vaut *ma,* m^i et $m^i + i$ valent *mi,* $m^u + u$ vaut *mu.* D'autres consonnes ont un signe devant *a* et *i* et un autre devant *u,* ou un signe devant *a* et *u,* et un autre devant *i* ; il n'y a pas de cas où une consonne ait un signe devant *a,* et un autre, différent, devant *i* et *u.* Autrement dit, le signe qui vaut

consonne + *a* peut servir en certains cas devant *i* ou devant *u*, mais l'inverse n'est pas vrai ; il n'y a pas de signe commun, employé devant *i* et *u*, qui, employé seul, ne puisse signifier consonne plus *a* et qui, le cas échéant, ne se trouve pas aussi devant *a* pour noter consonne + *ā*.

§ 68. Les gutturales *k* et *g* ont des signes différents devant *a* et devant *u* :

k^{a} 𐎣 k^{u} 𐎤

g^{a} 𐎥 g^{u} 𐎦

Des signes pour *k* et *g* devant *i* seraient inutiles, parce que, devant *i*, on a, au lieu de *k* et *g*, les formes alternantes *č* et *ǰ* (v. § 126 et 127).

§ 69. La semi-occlusive *č* a un seul signe 𐎨 qui sert à la fois devant *a* et devant *i*. Quant à *ǰ* ou *ž* (v. § 127), on a deux signes :

$\check{j}^{a}$ 𐎩 $\check{j}^{i}$ 𐎪

Des signes pour $\check{c}^{u}$ et $\check{j}^{u}$ sont inutiles, parce que *č* et *ǰ* ne s'emploient en principe que devant *a* et *i*.

§ 70. Des dentales, la sonore *d* a trois formes :

d^{a} 𐎭 d^{i} 𐎮 d^{u} 𐎯

La sourde *t* a une forme devant *a* et *i*, et une autre devant *u* :

$t^{a,i}$ 𐎫 t^{u} 𐎬

Donc, $t^{a,i}$ vaut *ta*, et $t^{a,i}$ + *i* vaut *ti*.

§ 71. Les occlusives labiales *p* et *b* n'ont chacune qu'un signe :

p 𐎱 *b* 𐎲

Donc *p* vaut *pa*, et *p* + *i*, *pi*, et *p* + *u*, *pu*.

§ 72. La nasale *n* a, comme *t*, deux signes :

$n^{a,i}$ 𐎴 n^{u} 𐎵

La nasale *m* a trois signes :

m^{a} 𐎶 m^{i} 𐎷 m^{u} 𐎸

§ 73. Pour *r*, on a un signe devant *a* et *i*, et un devant *u* :

$r^{a,i}$ 𐎼 r^{u} 𐎽

Le phonème *l* 𐎾 ne se trouve que dans deux noms propres étrangers, tous deux B. III, 79.

Le groupe *yi* ne se rencontre pas ; reste *y* devant *a* et *u*, avec la forme 𐎹.

Le groupe *vu* n'existe pas non plus ; on distingue :

v^{a} 𐎺 et v^{i} 𐎻

§ 74. Pour les spirantes, on ne connaît en général qu'un signe :

f : 𐎳 (*fi* et *fu* ne se rencontrent pas, et l'on ignore si *f* aurait des signes spéciaux devant *i* et *u*).

θ : 𐎰, devant *a*, *i* et *u*.

ç (qu'on transcrit souvent par θ*r* ou θ$^{\hat{r}}$; il s'agit d'une sifflante, distincte de θ et de *s*, v. § 105 et suiv.) : 𐏂 ; on n'a pas d'exemple devant *u*.

s n'a qu'une forme devant *a*, *i*, *u* : 𐎿 ; de même *z* : 𐏀 ; de même aussi *š* : 𐏁.

La spirante gutturale *x*, notée 𐎧, n'est attestée que devant *a*. Elle n'existait pas devant *i* ; à en juger par l'Avesta, elle devait alors être remplacée par *š* ; devant *u*, le *x* n'est pas plus noté que le *h* (cf. § 75).

§ 75. L'aspiration *h* se trouve devant *a* (et une fois devant *i*) notée : 𐏃.

On ne trouve ni *h* ni *x* devant *u* ; c'est que à lui seul, le signe de *u* suffit à indiquer *hu* et *xu* comme on le voit par nombre d'exemples ; c'est aussi le signe de *u* qui note *ux* dans *tauxmā-*, écrit *tuma-* simplement.

En général *h* est aussi évité devant *i* ; cf. § 132. Enfin il est possible que dans *h* + consonne, *h* n'ait pas été notée, quoique prononcée (§ 133 et 134).

§ 76. Certaines inscriptions présentent des idéogrammes :

𐏈 *xšāyaθiya-* « roi » (le seul idéogramme qu'on rencontre dans certaines inscriptions de Darius, à Suse et à Suez)

Et, après Darius :

𐏌
𐏍 *dahyu-* « province ».

𐏏 *bumi-* « terre ».

𐏉 *a(h)uramazdā-* (nom du dieu).

§ 77. Les noms de nombre sont exprimés par des sortes de chiffres. On possède les suivants :

1, 2, 7, 8, 9, 10, 12,
13, 20, 23.

qui donnent une idée complète du système très simple employé.

§ 78. Pour autant qu'il s'agit de syllabes ouvertes, composées de consonne plus voyelle, ce système graphique est clair, et son seul défaut grave est de ne pas permettre une notation des brèves et des longues. On distingue *ă* et *ā* après consonne par l'artifice suivant : *ă* n'est pas indiqué, et le signe de la consonne, de type *a,* suffit presque toujours à indiquer la voyelle *ă* ; pour *ā* au contraire, le signe de *a* figure toujours après la consonne. Mais, à l'initiale des mots, *ă* et *ā* ne sont pas discernables, puisque la voyelle *a* est nécessairement notée, même si elle est brève. Même à l'intérieur du mot, *ĭ* et *ī*, *ŭ* et *ū* ne sont jamais distingués ; on notera seulement que le signe de *i* manque assez souvent pour *ĭ* près des consonnes propres à la voyelle *i* ; jamais pour *ī*.

Voici quelques exemples ; dans les transcriptions, le signe de la consonne est indiqué seul, sauf au cas où il s'agit des consonnes employées spécialement devant *i* ou devant *u,* auquel cas on notera la voyelle au-dessus de la ligne : d^i, d^u ;

aur- = zd *ahura-*
aptr- = skr. *apatara-*
avjt- = zd *avajata-,* skr. *avahata-*

$j^{i}iv$- = skr. *jīva-*
dat- = zd *dāta-*
dary- = skr. *dhāraya-*, zd *dāraya-*.
$d^{u}ur$- = skr. *dūra-*
$v^{i}\theta i$- et $v^{i}i\theta i$- = skr. *viçi-* (locatif).

§ 79. Les ambiguïtés commencent là où il y a lieu de noter des syllabes fermées.

§ 80. Le vieux perse avait des diphtongues. Quand la consonne admet pour consonne + *i* ou consonne + *u* une forme distincte de celle de consonne + *a*, la diphtongue se trouve notée expressément : si en effet on a $m^{i}i$, $m^{u}u$, il s'agit de *mi, mu* ; mais si l'on a $m^{a}i$, $m^{a}u$, il s'agit de *mai, mau*. Ainsi $t^{a}uma$ se lit sûrement *taumā*, et $m^{a}iy$ se lit sûrement *maiy*. Mais c'est seulement la comparaison avec l'Avesta et le sanskrit qui avertit qu'il faut lire *taiy*, en regard de skr. *te*, zd *tē*, et non *tiy* ; car la graphie $t^{a,i}iy$ admet les deux lectures. En effet, là où il n'y a pas de signe spécial pour consonne + *i* ou consonne + *u*, l'ambiguïté est inévitable ; on peut distinguer $r^{u}u$, *ru* de $r^{a}u$, *rau* ; mais on ne saurait distinguer *ri* de *rai* parce que, dans les deux cas, on a $r^{a,i}i$; un mot comme *arik* admet donc les deux lectures *arika-* et *araika-*, et, seules, des considérations étymologiques permettent de décider éventuellement entre les deux. Le nom de la ville de Babylone, noté (au nominatif) $babir^{u}u\check{s}$, est lu d'ordinaire *bābiruš* ; mais la forme palie *bāveru-*, qui a sans doute été empruntée à l'époque achéménide, donne plutôt lieu de supposer qu'il faudrait lire *bābairuš*, comme on le fera partout dans le présent ouvrage ; on n'a aucun moyen de trancher la question ; le fait que *i* est omis une fois dans le locatif *babruv* Bh. i. 11 n'enseigne rien ; il s'agit de l'omission fortuite d'un caractère par le graveur, et l'on peut lire ici aussi *bābairauv*.

En pareil cas, la diphtongue a parfois été notée par le signe de *a* inséré entre la consonne et la voyelle ; ainsi le génitif du nom

propre *ča(h)išpiš* est noté *čišpiš* ou *čišpaiš* ; il s'agit évidemment de la même forme, et il ne faut pas lire *-āiš* dans le second cas, comme on l'a fait souvent ; il s'agit de la diphtongue *-aiš* expressément indiquée au moyen de la mater lectionis *a*, parce que *p* a une seule forme devant toutes les voyelles ; jamais on ne trouve la notation *-aiš* dans les génitifs de ce genre si la consonne précédente a des formes distinctes devant *a* et devant *i* et si, par suite, la diphtongue reçoit une notation (cf. § 318). Le flottement, très peu étendu, de la graphie se limite à quelques cas où la notation faisait une difficulté réelle.

§ 81. Il y avait aussi des groupes de consonnes, *-st-*, *-zd-* ; on n'a pas eu d'autre ressource alors que de noter *s*, *z* suivis de la consonne, soit *st*, *zd* ; mais, étant donné le principe de la graphie, des séries telles que *ast*, *azd* admettent les deux lectures : *asata* et *asta*, *azada* et *azda*. Si on lit *astiy* = skr. *asti*, zd *asti*, ou *azdā* = gāth. *azdā*, skr. *addhā*, c'est seulement parce que l'étymologie indique ces lectures. Dans tous les cas où l'on peut ainsi supposer des groupes de consonnes, la première consonne du groupe est notée par le signe qui sert devant *a*, jamais par le signe qui sert devant *i* ou *u*. Il y aura lieu d'examiner (§ 141 et suiv.) en quelle mesure le vieux perse admettait des groupes de consonnes dans la prononciation, et l'on ne pourra faire sur ce point que des hypothèses.

La première consonne de certains groupes n'est purement et simplement pas notée ; un groupe tel que *anta* par exemple est écrit *at*. Il s'agit d'une simple insuffisance de l'écriture ; car la nasale d'un nom propre tel que *kbujiy* est établie par tous les équivalents : bab. *ka-am-bu-zi-ya*, él. *kan-bu-ṣi-ya*, gr. Καμβύσης, et la nasale de *bdk* « serviteur » se prononce aujourd'hui encore dans persan *banda*. Dans les cas de ce genre, on notera ici la nasale entre parenthèses dans la transcription complète, soit *ba(n)daka*, *ka(n)bujiya*, etc. Cette absence de notation des nasales seconds éléments de diphtongues cause beaucoup d'ambiguïtés.

§ 82. A la fin des mots, l'ancien iranien avait souvent des consonnes non suivies de voyelles, à en juger par l'Avesta ; en pareil cas, le vieux perse note des consonnes, au moins en ce qui concerne *m, š* et *r* ; la forme dont on se sert est celle qui est employée devant *a,* jamais celle qui est employée devant *i* ou *u.* On aura donc à l'accusatif masculin *imm* = skr. *imam,* féminin *imam* = skr. *imām,* ou encore *atr* = zd *antarə,* skr. *antar.* Ici encore on ne peut recourir qu'à des considérations étymologiques pour savoir s'il faut lire *imam, imām, antar* ou *imama, imāma, antara.* Là où l'étymologie fait défaut, la lecture est incertaine ; ainsi on rencontre trois fois *hča avdš* « de là » ; comme on ignore l'étymologie de l'élément *š,* on ne sait pas s'il faut lire *hačā avadaša* ou *hačā avadaš* ; les deux lectures sont possibles.

§ 83. La distinction de *ra* (ou *ar*) et de *r̥,* sûrement existante dans la langue (v. § 93), n'est pas notée.

§ 84. Comme on le voit par ces indications, les transcriptions diverses au moyen desquelles on cite le vieux perse comportent une large mesure d'interprétation ; les ambiguités n'avaient aucun inconvénient pour les lecteurs perses éventuels, mais elles en ont un très grave pour les linguistes modernes. Pour obvier à cet inconvénient, on donne ici deux transcriptions de chaque forme, l'une littérale et l'autre interprétée. Et devant une forme perse interprétée, comme le sont toutes les formes perses citées dans les livres de linguistique, on doit toujours se demander ce qui est noté en fait.

§ 85. Les éléments de la graphie perse sont évidemment empruntés à l'écriture babylonienne : 𒁹, 𒁹, 𒌋, 𒌋, disposés soit horizontalement, soit perpendiculairement à la ligne suivie par l'écriture. Mais, au lieu des centaines de signes et des nombreux idéogrammes babyloniens, on ne trouve en perse que 36 caractères distincts, chacun ayant une seule valeur, au moins en principe —, et quelques rares idéogrammes, peu employés pour

la plupart. La graphie de l'élamite des inscriptions achéménides est aussi d'un type simplifié, mais dans une proportion moindre, et l'on y compte encore plus de cent caractères. Le système de l'écriture cunéiforme a donc été très simplifié, évidemment par des hommes qui connaissaient la graphie araméenne : devant la graphie perse, on a l'impression d'une graphie araméenne faite avec des signes cunéiformes ; il y a seulement un peu plus de caractères en perse qu'en araméen, parce que les cunéiformes fournissaient des ressources illimitées. On ignore comment et par qui le système cunéiforme a été ainsi adapté à la notation du vieux perse.

CHAPITRE II

SYSTÈME PHONÉTIQUE

§ 86. Pour interpréter phonétiquement la graphie du vieux perse, on ne dispose presque d'aucune ressource. Les noms propres perses se retrouvent dans les textes élamite et babylonien ; mais c'est précisément par le perse qu'on interprète la valeur des signes élamites, et la valeur phonétique des signes babyloniens n'est pas plus précisément connue que celle des signes perses. Quant aux notations des Grecs, elles comportent une forte part d'adaptation ; d'ailleurs les premiers Iraniens avec lesquels les Grecs sont entrés en contact n'étaient pas des Perses, et l'on ne peut déterminer en quelle mesure les mots livrés par les Grecs reproduisent du perse ou d'autres dialectes iraniens. Ce que fournissent les équivalences avec les formes livrées par des langues étrangères ajoute peu à ce qu'indique la comparaison avec l'Avesta, d'une part, avec le pehlvi et le persan, de l'autre. On connaît en gros la valeur des signes ; mais il serait vain de chercher des précisions dans la plupart des cas.

Voyelles.

§ 87. La graphie indique seulement trois timbres vocaliques : *a, i, u,* et ceci concorde avec ce qu'enseigne la grammaire comparée de l'iranien : l'indo-iranien et l'iranien commun n'offrent

en effet que ces trois timbres fondamentaux : toutes les nuances vocaliques intermédiaires qu'on observe dans les divers parlers iraniens proviennent de l'action des phonèmes voisins sur *a, i, u,* ou de l'aspect particulier que ces voyelles prennent suivant la position dans le mot et dans la phrase. La graphie du vieux perse, dans sa simplicité, rend donc bien à cet égard le principe fondamental du vocalisme de la langue.

ă

§ 88. Comme dans tous les parlers indo-iraniens, la voyelle *ă* est la plus fréquente de toutes ; beaucoup de mots n'en ont pas d'autre, ainsi *tčrm, tačaram* « palais » (p. *tazar*). Elle répond à l'*a* iranien commun, quelle que soit l'origine de cet *a* : i.-e. *e, o, a, n̥, m̥,* ou voyelle développée devant *r, n, m,* etc., ainsi *abrm* « je portais », cf. skr. *abharam.*

La prononciation comportait sans doute des nuances, et il est permis de penser que déjà se dessinaient l'altération dans le sens de *e* devant une syllabe comprenant *i* ou *y,* l'altération dans le sens de *o* devant une syllabe comprenant *u* ou *w.* Le nom *Vhyzdat, Vahyazdāta,* est noté él. *mi-iš-da-ad-da,* bab. *u-mi-iz-da-a-tú.* Le nom de *hxamniš, haxāmaniš,* est rendu en grec par 'Αχαιμένης ; l'ε est intéressant, mais les Grecs ont pu penser à leurs noms en -μενης. — Devant un *y* immédiatement suivant, le *ă* se prononçait sans doute aussi avec un timbre tendant vers *e ; xšyarša, xšayāršā,* est noté bab. *hi-ši-'ar-ša,* él. *ik-še-ir-iš-ša,* gr. Ξέρξης. Le nom *daryvuš, dārayava(h)uš,* est bab. *da-ri-ya-muš,* él. *da-ri-ya-ma-u-iš,* gr. Δαρεῖος (avec une forte réduction de la fin, parce que *w* et *h* n'existaient pas en ionien d'Asie). On entrevoit donc une altération de *a* dans le sens de *e* en certaines conditions.

On serait tenté de voir dans le αι grec qui rend parfois l'*a* perse une première trace de la tendance de l'*ă* vers *e* ; on a ainsi : ionien εξαιθραπευειν, cf. v. p. *xšaçapāvā* « satrape » et le

nom propre Τριταντταίχμης, cf. v. p. *čiça(n)taxma* ; mais ces diphtongues se trouvent toutes deux devant une spirante que le grec ne savait pas noter ; et d'autre part, c'est un *ā* que rend le αι grec de 'Αχαιμένης, cf. v. p. *haxāmaniš* ; on s'abstiendra donc de tirer aucune conclusion de ces correspondances.

ā

§ 89. Sauf les cas exceptionnels où le signe de *a* est une mater lectionis destinée à indiquer une diphtongue (§ 80), on est devant un *ā* (*a* long) toutes les fois que la voyelle *a* est expressément notée après une consonne, et le signe de *a* ne manque jamais en ces conditions dans les cas où la grammaire comparée de l'iranien le fait attendre. Voici des exemples où *ā* est ainsi sûrement attesté :

kam, kāma « désir », cf. zd *kāmō*.

nam, nāma « nom », cf. p. *nām*, zd *nāma*, skr. *nāma*.

brata, b^a^rātā « frère », cf. p. *birādar*, zd *brāta*, skr. *bhrātā*.

asbaribiš, asabāraibiš (instr. plur.) « par les cavaliers », cf. p. *suvār* « cavalier ».

dadāt^u^v, dadātuv (impér.) « qu'il donne », zd *dadātu*, skr. *dadātu*.

datm, dātam « loi », zd *dātəm*, p. *dād*.

pad^i^iy, pādiy « protège », cf. skr. *pāti*, zd *pāiti*, pehlv *pātan*.

frmana, f^a^ramānā « commandement », cf. p. *farmān* et skr. *pramāṇam*.

baǰ^i^im, bāǰim (acc.) « tribut », cf. p. *bāz*.

L'*ā* perse est rendu en grec par α tout comme l'*ă*, ainsi dans Δαρεῖος, 'Οτάνης. Si l'on a ionien η, issu de *ā*, dans Μῆδος, cf. v. p. *māda*, c'est que ce nom a été connu très anciennement, quand ᾱ était en train de devenir η en ionien ; le mot *Pārsa* a dû être connu dès cette même date ; et l'*ā* devenu η s'est changé en ε devant ρσ dans Πέρσης.

En quelques cas, un *ā* provient d'une contraction à la rencontre de deux mots étroitement unis par le sens :

ă + *ă* dans le groupe de *pasā* « après » (cf. skr. *paçcā*) et *ava* « ceci » : *psav, pasāva* « ensuite ».

ă + *ă,* dans : *ava* (préverbe) + *astāyam* (forme à augment de la racine *stā-*), soit *avastaym, avāstāyam* « j'ai établi », en regard de *niyštaym, niyaštāyam* « j'ai décidé ».

§ 90. A l'initiale des mots, la graphie ne permet pas de distinguer entre *ā* et *ă,* ainsi dans le mot *api-,* c'est-à-dire sans doute *āpī-,* dans *apišim prabr, apišim parābara* « l'eau l'a enlevé », où l'on admet un *ā* initial d'après p. *āb,* zd *āp-,* etc., ou dans le prétérit *ah, aha* « il était », où un *ā* est indiqué par la comparaison de zd *åṅha,* skr. *āsa.* Pour éviter des confusions, on ne notera pas *ā* dans les transcriptions à l'initiale des mots.

On va voir du reste que *ī* et *ū* ne sont pas distingués graphiquement de *ĭ* et *ŭ* ; il ne semble donc pas que les auteurs de l'alphabet perse aient jamais visé à noter les différences de quantité par elles-mêmes pas plus que les nuances fines des timbres vocaliques. La graphie ne marque que les moments caractéristiques et extrêmes de l'articulation ; on a été ainsi amené à noter en perse *ā,* qui est la plus longue des voyelles et qui attire très fortement l'attention ; il est possible aussi que *ā* était déjà nettement différencié de *ă* par le timbre ; on sait qu'en persan *ă* a évolué vers *e* et *ā* vers *ō.* Mais le système graphique du vieux perse ne comporte pas de distinction des voyelles longues et des voyelles brèves.

i

§ 91. La voyelle *i* est en principe notée par le signe qui lui est propre, ou au moins par le signe consonantique spécial aux syllabes dont la voyelle est *i* (v. § 67). Il n'est fait aucune distinction graphique entre *ī* et *ĭ,* et seule la comparaison permet de supposer qu'on est en présence soit de *ĭ* soit de *ī.* On a par exemple *ĭ* dans :

ida, idā « ici », cf. zd *iδa,* skr. *iha.*

pita, pitā « père », cf. zd *pita,* skr. *pitā,* p. *pidar.*

Il s'agit de *ī* dans :

j^iv, jiva « vivante », cf. skr. *jīvā,* et dans *j^iva, jivā* « puisses-tu vivre », cf. véd. *jīvāḥ.*

d^iid^iiy, didiy « vois », cf. p. *dīdan* « voir ».

On écrira ici toujours *i* dans la transcription, qu'il s'agisse de *ĭ* ou de *ī.*

Les cas où la voyelle *i* n'est pas écrite expressément sont peu nombreux. Pour *vi,* on a à Behistun :

v^iθ-, viθ- B., mais *v^iiθ-* Pers., NR. « famille princière », cf. skr. *viç-.*

v^ištasp, vištāspa (nom propre du père de Darius), B., mais *v^iištasp* Pers., NR., Sus., Elv., etc. On a él. *mi-iš-da-as-ba,* bab. *uš-ta-as-pa,* gr. Ὑστάσπης.

Le nom emprunté du dieu non perse *Miθra-* est écrit *m^iθr, m^itr* dans les inscriptions d'Artaxerxès, où il figure pour la première fois.

L'*i* de tous ces mots est un *i* bref.

A Behistun, on lit tantôt *arm^iiniyiy* et tantôt *arm^iniyiy* pour *arminiyaiy* « en Arménie » (loc. sg.), tandis que *arm^iin, armina* « Arménie » et *arm^iiniy, arminiya* « Arménien » (nom. sg.) ont toujours l'*i* noté ; il s'agit sans doute d'une simple tentative pour alléger un peu une graphie très volumineuse ; mais il faut tenir compte aussi de ce que, dans une forme aussi longue que le locatif de *Arminiya-,* l'*ĭ* intérieur devait être très bref.

Sur l'absence de notation de *i* après *h* en certains cas, v. § 132.

u

§ 92. La voyelle *u* est constamment notée. Il s'agit d'une brève dans des exemples comme :

puç, puça « fils », cf. p. *pus,* zd *puθrō,* skr. *putraḥ.*

ušk, (h)uška « sec », p. *xušk*, zd *huškō*, skr. *çuṣkaḥ*.

Il s'agit de *ū* par exemple dans :

d[u]*uriy, duraiy* « au loin », cf. p. *dūr*, zd *dūre*, skr. *dūre*.

bumim, bumim (acc.) « terre », cf. p. *būm*, zd *būmi*, skr. *bhūmī*.

Sur l'*u* de la première syllabe du thème *kunau-*, v. § 94.

On ne marquera ici aucune distinction de quantité dans les transcriptions.

Le nom de *utan, utāna*, est rendu en grec par 'Οτάνης, avec ο, et non υ ; mais ceci tient sans doute à ce que l'υ ionien d'Asie se prononçait déjà comme *u* français.

L'*u*, certainement long, du génitif pluriel *parūnām* « des nombreux » est noté d'ordinaire *u* dans *pr*[u]*unam* plusieurs fois attesté ; mais, par une exception unique et inexpliquée, on lit *uv*, soit *pr*[u]*uvnam* dans la formule NR. a. 6 et suiv. *aivm pr*[u]*uvnam xšayθiym aivm pr*[u]*uvnam frmatarm, aivam parunām xšāyaθiyam aivam parunām f*[a]*ramātāram* « seul roi de beaucoup [d'hommes], seul chef de beaucoup [d'hommes] » ; cette formule est reproduite avec la même orthographe dans une inscription d'Artaxerxès (en quatre exemplaires). Cette graphie *uv* de *ū* rappelle celle de *-u* final (v. § 153) ; il n'y en a pas d'autre exemple à l'intérieur du mot, et le génitif pluriel de *dahyāuš* « province » est écrit *dhyunam, dahyunām*, comme on l'attend.

r̥

§ 93. La graphie ne permet de distinguer en aucun cas entre *ra* ou *ar* et *r̥*. Mais on sait par le traitement persan, *ir* ou *ur* suivant la consonne qui précède, que le vieux perse distinguait nettement *r̥* de *ra* et de *ar*.

On a sûrement affaire à *r̥* dans les exemples suivants, et alors il n'y a pas lieu de mettre dans la transcription un *a* qui n'a jamais existé :

prsa, prsā « interroge » et *aprsm, aprsam* « j'interrogeais »,

cf. p. *pursam* « j'interroge », zd *pərəsaiti,* skr. *pṛcchati* « il interroge ».

vrkan, vrkāna, cf. p. *Gurgān* ; le nom de cette province est él. *mi-ir-ḳa-nu-ya-ip* et gr. Ὑρκανία ; le *ir* élamite et le υρ- grec confirment la lecture *vṛ-*.

vzrk, vazrka « fort », cf. p. *buzurg.*

On peut tenir pour certains les exemples suivants, bien qu'on n'ait pas la forme persane :

krt, krta « fait », cf. zd *kərəta-,* skr. *kṛta-*.

trstiy, trsatiy « il a peur », cf. zd *tərəsaiti* (cf. § 198) ; toutefois on pourrait lire *tarsatiy,* d'après le p. *tarsam,* malgré skr. *trasati.*

adršnuš, adršnauš « il osait », cf. skr. *dhṛṣṇoti,*

agrbaym, agrbāyam « je saisissais », et *agrbit, agrbita* (c'est-à-dire *āgrbīta*) « saisi », cf. skr. *gṛbhāyati,* zd *gəurvayeiti* ; la racine iranienne est *grab-,* comme on le voit par skr. *agrabham* « j'ai saisi », etc.

uvamršiyuš, (x)uvāmršiyuš « mort de sa propre mort », composé dont le second terme est un mot répondant à zd *mərəθyuš,* skr. *mṛtyuḥ.*

La lecture est parfois incertaine, et seule la graphie des formes d'autres textes donne une indication ; ainsi pour le nom propre perse *dadršiš* qui doit sans doute être lu *dādršiš,* à en juger par él. *da-tur-ši-iš* (mais aussi *da-tar-ši-iš,* B. III, § 38), et pour le génitif *θaigrčiš* de nom de mois qui serait à lire *θāigrčaiš* d'après él. *sa-a-kur-ri-ṣi-iš.* Le nom écrit *brdⁱiy* en perse est rendu en élamite par *bir-ti-ya,* et en grec par Σμέρδις chez Hérodote, mais par Μάρδις chez Eschyle. Au contraire *frvrtiš* doit plutôt être lu *fᵃravartiš,* d'après él. *pir-ru-mar-ti-iš,* cf. gr. Φραόρτης.

Quand *ṛ* figure au commencement du mot, on trouve devant *r* le signe de *a* ; mais le persan avertit qu'il ne faut pas lire *ar* pour cela ; le signe de l'*a* a ici — et sans doute partout — la

valeur de l'alef sémitique ; il indique l'attaque vocalique, et non proprement la voyelle *a*. Les exemples sont :

arštam, qu'on lira *'ṛštām* (acc. sg.) « rectitude », cf. skr. *ṛjuḥ,* zd *ərəzuš* « droit ».

arštiš « lance », qu'on lira *'ṛštiš,* cf. p. *xišt,* et zd *arštiš,* skr. *ṛṣṭiḥ* ; le composé signifiant « porte-lance » NR. c. 2 est écrit *šrstibr* (avec un *š* indistinct au début) ; le graveur s'est embrouillé ; son modèle avait sans doute *arstibr* (cf. § 125 *bis*).

Il faut de plus tenir compte des noms propres : *aršam, 'ṛšāma,* à cause de él. *ir-ša-ma* (grand-père de Darius) ; *artvrdiy, 'ṛtavardiya* (Perse), él. *ir-du-mar-ti-ya* ; cf. peut-être *artxšça, 'ṛtaxšaçā* (?), él. *ir-tak-ša-aš-ša* (cf. Hübschmann, K. Z., XXXVI, 165 et suiv.).

Le traitement de *ṛ* en persan étant *ir* après dentale ou gutturale et *ur* après labiale, le timbre de l'élément vocalique très bref qui figurait avant *r* devait être très peu distinct en vieux perse. En tout cas, si l'on attache une importance aux transcriptions élamites, c'était une voyelle plus fermée que *a* et qui, chose singulière, est notée *i* après *m* (représentant le *v* perse) dans le correspondant de *vrkāna* et *u* après *t* (représentant le *d* perse) dans le correspondant de *dādršiš.* Les exemples *vrkāna, krta, adršnauš, agrbāyam, (x)uvāmršiyus, dādršiš* indiquent que le signe consonantique employé devant *r* voyelle est le même que celui employé devant *a*, et non celui employé devant *u* ou devant *i*. Dans les anciens emprunts de l'arménien (faits à un dialecte iranien du Nord-Ouest, et non au perse), on a *er* après gutturale ou dentale : *kerp* « forme », mais *ar* après labiale : *vard* « rose ».

§ 94. Dans les formes personnelles du verbe *kar-,* on a au présent *k^u unutiy, kunautiy* « il fait », dans de nombreuses formes, souvent attestées, cf. p. *kunam,* et à l'aoriste *ak^u uma, akumā* « nous avons fait » ; cf. zd *kərənaoiti,* skr. *kṛṇoti* et *akran, akṛta* ; ce traitement de *ṛ,* qui ne se retrouve pas dans

4

l'adjectif verbal *krt, krta* « fait », est particulier à ce verbe ; il tient à ce que les formes personnelles de *kar-* servaient déjà d'auxiliaire en vieux perse et subissaient en conséquence un traitement abrégé de mots accessoires (sur cet emploi, cf. notamment § 215 et § 36) ; *kunautiy* est en perse un auxiliaire autant et plus que *faire* en français.

Diphtongues.

§ 95. Il y a des diphtongues *ai* et *au,* chacune comportant en outre une forme à premier élément long *āi, āu.* On peut aussi considérer *an, am, ar* devant consonne comme des diphtongues ; ces groupes n'appellent pas d'observation particulière ; la nasale des diphtongues *an, am* n'est pas notée en vieux perse (§ 81), et *ar* n'est pas distinguable graphiquement de *r* voyelle (§ 93). On n'examinera donc ici que *ai* et *au.*

ai, āi.

§ 96. Voici quelques exemples attestés par des graphies non ambiguës (cf. § 80).

A l'initiale du mot, où *i* est indiqué par la voyelle *i* simplement, *a* + *i* note clairement une diphtongue :

ait, aita « ceci », cf. skr. *etat,* zd *aētaṭ.*

aiv, aiva « seul, un », cf. zd *aēvō,* hom. οἶ(Ϝ)ος ; pehlvi *ēv.*

aitiy, aitiy « il va », cf. zd *aēiti,* skr. *eti.*

Par hasard, aucun *au-* initial n'est attesté.

Les consonnes qui ont des formes distinctes devant *a* et devant *i* sont *j, d, m* et *v* ; on a donc des diphtongues à coup sûr dans :

miy, maiy « à moi », cf. zd *mē, mōi* et skr. *me* ; et ceci garantit qu'il y a aussi des diphtongues dans les formes parallèles : *tiy, taiy* « à toi », cf. skr. *te,* zd *tē, tōi* et *šiy, šaiy* « à lui », cf. zd *hȩ̄, hōi* et *šē, šōi.*

vinahy, vaināh(i)y « que tu voies », cf. zd *vaēnaiti,* p. *bīnam* et skr. *venati* « il voit ».

duviš[t]m, duvaiš[ta]m « longtemps (?) ».

La consonne *g* ne se trouvant pas devant *i,* il faut lire *ai* dans :

giθa, gaiθā « bien, propriété » ; cf. du reste p. *gēhān* « monde », zd *gaēθa* « vie, monde ».

C'est seulement sur des raisons étymologiques que repose la lecture d'une diphtongue dans :

niba, naibā « belle », cf. p. *nēv.*

niy, naiy « non, ne pas », cf. zd *nōiṯ.*

hina, hainā « armée ennemie », cf. pehlvi *hēn,* zd *haēna,* skr. *senā.*

Dans le nom de mois *ad*^{u}*ukniš,* on lira *adukanaiša* d'après él. *ha-du-kan-na-iš.*

Le nom propre *babir*^{u}*uš* de la ville de Babylone sera lu ici *bābairuš* d'après la forme pâlie *bāveru-* qui doit venir de l'iranien. Mais la lecture *bābiruš* est tout aussi possible en elle-même (cf. § 80).

§ 97. La diphtongue longue *āi* est sûre au moins dans :

uvaipšiym, (x)uvāipašiyam « sien propre », B. I, 47, en regard de zd *xvaēpaiθīm,* pers. *x*^{v}*ēš.*

Car la notation de *a* après *v*^{a} suppose la volonté d'indiquer une longue dans *āi.* On n'hésitera pas non plus à lire *āi* dans :

fraišym, f^a*rāišayam* « j'ai envoyé », juxtaposition du préverbe *fra-* et d'une forme à augment d'une racine *iš-,* qui à l'état isolé serait aussi **āišayam.*

aiš, āiš « il est allé », forme à augment de la racine *i-* ; la 3e personne du pluriel *atiyaiš, atiyāiša* « ils sont allés au delà » a du reste clairement la notation de *āi* au pluriel du même prétérit.

Il est plus risqué d'affirmer l'existence de *āi* dans :

θaigrčiš, θaigrčaiš, génitif d'un nom de mois, où l'*a* expres-

sément marqué de la première syllabe pourrait à la rigueur passer pour une mater lectionis (cf. § 80) ; la transcription élamite *sa-a-kur-ri-ṣi-iš*, avec son *aa*, indique plutôt *āi* que *ai* ; cf. du reste pour la longue § 298.

au, āu.

§ 98. Les consonnes qui ont un signe particulier devant *u* sont *k, g, t, d, n, m, r*, et par suite il y a sûrement des diphtongues (cf. § 80) dans :

kuf, kaufa « montagne », cf. p. *kōh*, zd *kaofō*.

k^u^unutiy, kunautiy « il fait », cf. zd *kərənaoiti*, skr. *kr̥ṇoti*.

guša, gaušā « oreilles », cf. zd *gaoša*, p. *gōš*.

apgudy, apagaudaya « il cachait » ; cf. skr. *gohа-* « cachette ».

gubtiy, gaubataiy « il parle, il dit », cf. pehlvi *gōwēt*.

tuma, taumā (c'est-à-dire *tauxmā*, § 75) « famille », cf. p. *tuxm*, zd *taoxman-*.

tuma, taumā « force ».

dušta, dauštā « ami », cf. p. *dōst*, et skr. *joṣṭā*.

drug, d^a^rauga « mensonge », cf. p. *darōγ*, zd *draoγō*, skr. *droghaḥ*.

ruč, rauča « jour », cf. p. *rōz*, zd *raočō*.

rut, rauta (génitif-ablatif sing.) « rivière », cf. p. *rōd*, zd *θraotō-*.

huv, hauv « celui-ci » a aussi une diphtongue sûre ; car *hu-* est noté par *u*.

La diphtongue n'est établie que par des comparaisons étymologiques dans :

tigrxud, tigraxauda « à la coiffure pointue », composé dont le second terme répond à zd *xaoδa-*.

yuv^i^iya, yauviyā « canal », cf. p. *ǰōi* ; la lecture *yuviyā*, qu'on donne souvent, est exclue par la forme du mot persan.

Dans les noms propres *gubruv, gaubruva*, et *gumat*,

gaumāta, le groupe *gau-* est rendu en élamite par *kam-* (*m* étant en élamite le substitut de *w*), et en babylonien par *gu-*, soit él. *kam-bar-ma* et *kam-ma-ad-da,* bab. *gu-ba-ru-'* et *gu-ma-a-ti* ; le *au* est rendu en grec de manière inattendue par ω dans Γωβρύας ; le mot est sans doute parvenu aux Grecs par l'intermédiaire d'Iraniens qui déjà tendaient à simplifier les diphtongues, et la diphtongue était peut-être prononcée *ao* dès le vieux perse. Le nom *yun, yauna* des Ioniens est noté bab. *ya-ma-nu* et él. *i-ya-u-na* ou *ya-u-na*.

§ 99. Un exemple de *āu* qui paraît sûr est :

dhyauš, dahyāuš « province », avec *a* noté expressément après *y,* donc avec un nominatif en *-āuš,* cf. § 321.

Consonnes.

§ 100. Le système consonantique du perse représente celui de l'iranien commun, à quelques particularités dialectales près. On a le groupement suivant :

	LABIALES	DENTALES	GUTTURALES
Occlusives sourdes	*p*	*t*	*k*
Spirantes sourdes	*f*	θ	*x*
Consonnes sonores	*b*	*d*	*g*

En outre, on a les semi-occlusives chuintantes *č* et *ǰ* (sur le *ǰ,* cf. § 127), les nasales *m* et *n,* les sifflantes *s, z* et *š, ž* (v. § 127), plus la sifflante particulière rendue ici par *ç* (§ 105), les sonantes *y, v* (v. § 139), *r*. La langue ne comportait pas de *l* (v. § 138).

Occlusives sourdes.

§ 101. Les occlusives sourdes *p, t, k* de l'iranien commun sont conservées sans changement à l'initiale des mots, en position intervocalique et après consonne. Elles n'appellent aucune remarque. Voici quelques exemples :

patuv, pātuv « qu'il protège », cf. skr. *pāti.*

aprm, aparam « ensuite », cf. zd *apara-,* skr. *apara-.*

trdry, taradraya « au delà de la mer », avec un premier terme *tara-,* cf. zd *tarō* « au delà », skr. *tiraḥ.*

udptta, udapatatā « il s'est soulevé », cf. zd *pataiti,* skr. *apatata.*

dstya, dastayā « dans la main », cf. p. *dast,* zd *zastō,* skr. *hastaḥ.*

aištta, a(h)ištatā « il se tenait debout », cf. zd *hištaiti,* skr. *tiṣṭhati* (*sth* passe en iranien commun à *st*).

kmnm, kamnam « peu », cf. p. *kam,* zd *kamnō.*

ptⁱikrm, patikaram (acc.) « portrait », cf. pehlvi *patkar,* p. *paikar* (préverbe *pati-* + *kara-*).

mška, maškā « peau », mot emprunté au sémitique : bab. *maš-ku-u,* aram. *maškā.*

Les occlusives sourdes n'existent pas hors des trois positions indiquées : initiale du mot devant voyelle, intervocalique, postconsonantique à l'intérieur du mot. On ne rencontre d'occlusive sourde ni à l'intérieur du mot entre une voyelle et une consonne, ni à la finale.

Spirantes sourdes.

§ 102. Des spirantes sourdes se trouvent souvent à l'initiale du mot et en position intervocalique ; en persan *x* et *f* ont subsisté, mais θ est représenté à l'initiale par *s* et à l'intervocalique par *h.*

x répond alors à zd *x,* skr. *kh* ; θ à zd θ, skr. *th* ; *f* à zd *f,* skr. *ph.* Les exemples sont peu nombreux :

-xud dans *tigrxud, tigraxauda* « à la coiffure pointue », cf. zd *xaoδa-.*

yθa, yaθā « comme, lorsque », cf. zd *yaθā,* skr. *yathā.*

pθim, paθim (acc. sg.) « chemin », cf. zd *paθa* (instr. sg.), skr. *pathibhiḥ* (instr. plur.).

giθa, gaiθā « bien, propriété », cf. zd *gaēθa*.

Le θ admet une autre origine ; dans les mêmes positions, il répond souvent à zd *s* = skr. *ç* (pour le traitement *d* de la sonore correspondante, v. § 129).

θatiy, θātiy « il proclame », prétérit *aθa(n)ha*, cf. zd *sańhaiti*, skr. *çaṃsati*.

θrd, θarda (gén. sg.) « de l'année », cf. zd *sarəδ-*, p. *sāl*, skr. *çarád-* « automne ».

mθišt, maθišta « le plus grand », cf. p. *mih, mahist*, zd *masištō-*.

v^iθm et *v^iθm, viθam* (acc. sg.) « famille princière », cf. zd *vīs-*, skr. *viç-*.

aθgin, aθa(n)gaina « de pierre », cf. p. *sang* « pierre », zd *asənga-*.

v^inaθyiš, vināθayaiš « puisses-tu détruire », cf. skr. *nāçáyati*; si le persan *nāsīdan* « maigrir » représente ce thème, il est emprunté à un parler non perse, à en juger par son *s*.

Une sifflante étrangère est représentée par θ dans :

aθura, aθurā « Assyrie », bab. *áš-šur*, él. *aš-šú-ra*.

Une *s* de l'élamite répond à gr. θ dans le nom de mois *θaigrčiš, θāigrčaiš* (gén. sg.), él. *sa-a-kur-ri-ṣi-iš* et dans le nom de province *θtg^uuš, θataguš*, él. *sa-ad-da-ku-iš* (cf. gr. Σαττταγύδαι), et l'on a él. *t* ou *d* dans le nom de personne *θuxr, θuxra*, él. *du-uk-kur-ra*, dans le nom de mois *θurvahr, θuravāhara*, él. *tu-ir-ma-ir* et dans le nom de peuple *prθv, parθava*, él. *par-tu-ma* (cf. gr. Πάρθος).

§ 103. Le plus grand nombre des exemples des spirantes *x*, θ et *f* qu'on rencontre proviennent d'une innovation phonétique de l'iranien : les occlusives tendent à devenir spirantes devant une autre consonne. On a ainsi toujours *x*, θ et *f* devant une consonne sourde ou une sonante suivante quelle qu'elle soit. Voici quelques exemples :

xšp, xšapa (gén. sg.) « de nuit », cf. zd *xšap-*, skr. *kṣap-*.

hmtxšiy, hamataxšaiy (1[re] pers. sg. aor.) « j'ai réalisé », cf. skr. *takṣ-*.

txmspad, taxmaspāda (nom propre mède signifiant : « qui a une forte armée »), cf. zd *taxmō*, p. *tahm* ; en face du superlatif zd *tančištō*.

d^{u}ur^{u}uxt, duruxta « menti », adjectif en *-ta-* de la racine *drug-* ; donc de **druk-ta-*.

θuvam, θuvām (acc.) « toi », cf. zd *θwąm*, skr. *tvām* (en regard du nominatif *tuvm, tuvam*, cf. zd *tūm*, véd. *t[u]vam*).

fr-, f^{a}ra- (préposition et préverbe), répondant à zd *fra-*, skr. *pra-*.

ufrštm, (hu)fraštam (acc. sg.) « bien interrogé, bien puni », cf. gāth. *frašī* « j'ai interrogé pour moi », skr. *praçnaḥ* « question ».

gaθum, gāθum (acc. sg.) « place, trône », p. *gāh*, en regard de zd *gātuš*, skr. *gātuḥ*, doit sans doute son θ à un génitif de la forme **gāθva*, non attesté par hasard.

Les exemples seraient plus nombreux si deux des principaux groupes de spirante suivie de consonne n'avaient subi une altération ultérieure : *θr* a été simplifié en *ç* (v. § 105) et *θy* a passé à *šy* (v. § 124). Toutefois, dans *aθiy, aθiy* « vers », B. I, 91, qui répond sans doute à skr. *ati*, le *t* devenu θ dans les cas où *i* placé devant voyelle se prononçait *y*, a été transporté aux cas où la voyelle finale *i* subsistait, et ainsi le θ issu de *t* devant *y* a subsisté.

§ 104. Le mot *farnah-* « gloire » (p. *farr*) ne figure que dans le nom propre *v^{i}idfrna, vi(n)dafarnā*, él. *mi-in-da-par-na*, gr. Ἰνταφέρνης. L'*f* initiale y provient sans doute d'un emprunt à un mot de la langue religieuse non perse, cf. zd *xvarənō* « gloire » (v. § 8 et suiv.).

ç

§ 105. Au groupe *θr* de l'Avesta, qui répond d'ordinaire à

skr. *tr,* le perse répond par un caractère unique, qu'on transcrit ici par *ç*. Étant donné le principe de l'écriture, qui ne comporte en aucun cas un signe unique pour noter un groupe de consonnes, *ç* ne peut noter qu'un phonème un ; en persan, ce *ç* est représenté par *s* à la fois à l'initiale et à l'intérieur du mot, comme l'ancienne *s,* et à la différence de l'ancien θ, qui donne *h* en position intervocalique. Là où, comme il arrive souvent, le persan a *hr* (c'est-à-dire un ancien θ*r*), c'est qu'il a emprunté la forme à d'autres parlers ; on sait en effet que le pehlvi du Nord-Ouest répond par *hr* à *s* du pehlvi du Sud-Ouest (cf. M. S. L., XVII, 245). Voici des exemples :

çitiym, çitiyam (acc.) « troisième », cf. zd θ*rit(i)ya-,* skr. *tri-*; le nom de nombre « trois » est *si* en persan.

xšçm, xšaçam « royaume », cf. zd *xša*θ*rəm,* skr. *kṣatram* ; le p. *šahr* « ville » est emprunté à un dialecte non perse.

puç, puça « fils », cf. zd *pu*θ*rō,* skr. *putraḥ,* p. *pus.*

§ 106. Le θ*r* des dialectes iraniens autres que le perse est rendu par le groupe θ + *r* ; c'est ce qui arrive dans le nom propre mède *xš*θ*rit, xša*θ*rita,* él. *ša-at-tar-ri-da* (B. e), et dans le nom emprunté du dieu *Mi*θ*ra,* noté *m*[i]θ*r, mi*θ*ra* ou *m*[i]*tr, mitra* (inscriptions d'Artaxerxès).

§ 107. Le *ç* perse est rendu par *š* en élamite : *čiçtxm, čiça(n)taxma* (nom propre d'homme), él. *ṣi-iš-ša-an-tak-ma* ; *açiyad*[i]*iy, ăçiyādiya* (nom de mois : *ā*θ*r-yād-iya-* « adoration du feu »), él. *ha-iš-ši-ya-tai-ya-iš.* Inversement le *š* élamite est rendu par *ç* dans le nom propre d'homme él. *ha-iš-ši-na,* v. p. *açin, açina.* — Il est curieux que l'élamite ait *mi-iš-ša* en face de v. p. *mi*θ*ra-* (v. § 15 et 106); y trouverait-on une forme perse ignorée des textes perses eux-mêmes ? Le babylonien a *mi-it-ri.*

§ 108. Après une spirante ou une sifflante, *tr* subsiste dans l'Avesta ; mais le fait n'est attesté en perse que pour deux noms propres étrangers, le nom de la Bactriane, *baxtr*[i]*iš, bāxtriš,* et le nom du Mède *uvxštr, (h)uvaxštra,* en grec Κυαξάρης.

§ 109. Le cas de *ušbarim, ušabārim* (acc. sg.) « monté sur chameau » n'est pas clair ; le premier terme de ce composé, qui est parallèle à *asbar-, asabāra-* « cavalier » est évidemment le thème iranien *uštra-* du nom du « chameau » ; on attend **uštrabārim* ; à prendre l'exemple à la lettre, on admettrait que *-štr-* s'est réduit à *-š-* en perse. Un mot aussi compliqué et aussi long n'autorise pas de conclusions certaines.

s

§ 110. La consonne *s* figure dans des conditions variées :

§ 111. 1° Ancienne *s* indo-iranienne devant occlusive, dans *sk, st, sp* ; on a de bons exemples de *st* :

dst, dasta « main », zd *zastō,* skr. *hastaḥ,* p. *dast.*

astiy, astiy « il existe », zd *asti,* skr. *asti,* p. *ast.*

§ 112. 2° Ancien *-tt-* altéré en *-st-* en iranien :

bst, basta « lié », zd *basta-,* p. *bast,* de la racine iran. *band-* (cf. § 33).

§ 113. 3° Ancienne prépalatale correspondant à skr. *ç,* zd *s,* devant une sonante comme *m, v* :

asmanm, asmānam (acc. sg.) « pierre », cf. skr. *açmānam,* p. *asmān.*

Devant *v*, on a eu la même *s* ; mais alors *v* s'est assourdi et amui, si bien que l'ancien *sv* est représenté par *s* simplement ; cette *s* répond à *sp* de l'Avesta et des parlers iraniens du Nord-Ouest et à *çv* du sanskrit. De bonne heure, les formes à *sp* ont été empruntées par le perse ; mais *s* est la forme proprement perse :

asm, asam (acc. sg.) « cheval » et *asbaribiš, asabāraibiš* (instr. plur.) « par les cavaliers », cf. skr. *açvaḥ,* zd *aspō* ; le persan a la forme empruntée *asp* pour le mot simple, mais il a conservé la vieille forme perse dans *suvār* « cavalier », de **asabāra-*. Sur la forme *aspa-* dans des composés savants, v. § 10.

v[i]ism, visam (acc. sg.) « tout », et le composé *v[i]isdhyum,*

visadahyum « de toutes les provinces », cf. zd *vīspō,* skr. *viçvaḥ*; le persan a emprunté *-visp*. Dans une inscription de Xerxès à Persépolis, *visadahyu-* est bien transcrit en élamite *mi-iš-ša-da-a-hu-iš*; mais, chose curieuse, la transcription babylonienne repose sur la prononciation d'un Iranien qui disait *vispa-* : bab. *ú-'-iš-pi-da-a-'-i*. — Sur *vispa-* dans un composé savant, v. § 10.

Le nom de Sardes, qui est *sprd, sparda,* repose sans doute sur un ancien **Swarda-,* prononcé *Sparda-* par des Iraniens du Nord (v. § 52).

§ 114. 4° Ancien groupe de consonnes représenté en zend par *s* et en sanskrit par *cch*; en persan, on a *s*, ainsi :

aprsm, aprsam « j'ai interrogé », cf. zd *pərəsaiti,* skr. *pṛcchati* « il interroge » et p. *pursam*.

arsm, arasam « je suis venu », p. *rasam*; cf. skr. *ṛcchati* « il se dresse ».

trstiy, trsatiy (ou *tarsatiy*) « il a peur », p. *tarsam*.

psa, pasā « après », p. *pas*; le skr. *paçcā* et le zd *pasča* représentent des formes restituées par analogie au lieu des formes attendues skr. **pacchā,* zd **pasā*.

vsiy, vasaiy « beaucoup (littéralement « à volonté »), p. *bas* (le suffixe **-ske-* est bien attesté dans les racines qui expriment le désir : skr. *icchati, icchā* et *vāñchati, vāñchā*) ; v. § 255.

§ 115. 5° Sur *st* remplaçant *št,* v. § 125.

z

§ 116. En tant que *z* est la forme sonore qui correspond à la sourde *s*, on a des emplois qui répondent aux deux premiers signalés pour *s* :

§ 117. 1° *z* représentant un ancien *z* indo-iranien :

aurmazda, a(h)uramazdā ; cf. zd *mazdå,* skr. *medhās-*.

§ 118. 2° *-zd-* issu de *-dd-* :

azda, azdā « nouvelle, connaissance », cf. véd. *addhā,* zd *azda,* p. *azd*.

§ 119. Dans plusieurs mots v. p. *z* répond à zd *z* = skr. *j* ou *h* ; mais ce sont des mots empruntés à des dialectes non perses (cf. § 9) ; le traitement perse du phonème correspondant à zd *z* = skr. *j* ou *h* est *d*. On a ainsi :

-zn, -zana « race », dans *pr^{u}uzn-, paruzana-* « qui a beaucoup de races », *v^{i}ispzn-, vispazana-* « qui a toutes sortes de races » ; de *-zana-* on rapproche zd *-zana-*, skr. *jana-*. Dans v. p. *vispazana-*, on a vu § 113 que *vispa-* est aussi emprunté. — Le persan a *zādan* « naître » avec *z* emprunté.

vzrk, vazrka « fort », p. *buzurg*.

zur, zura « tromperie », p. *zūr*, cf. zd *zūrah-*, skr. *hvaras-*. Le nom de la province *zrk, zara(n)ka* (bab. *za-ra-an-ga*, él. *sir-ra-an-ka*) a le *z* de la forme locale non perse, qui se retrouve dans gr. Σαράγγαι (Hérodote), Ζάραγγοι (Arrien); mais le grec a une autre forme qui présente le *d* perse : Δραγγιανή, chez Strabon (cf. § 52).

Si dans le mot de sens et de forme peu clairs *uzmyaptiy ak^{u}unvm* « je l'ai fait sur », on a le mot *zam-* « terre », on aurait ici un exemple de *zm* correspondant au cas 3 de *s*, type *asmānam* (v. ci-dessus § 113). Et il y a vraisemblablement *-zb-* issu de *-zv-*, ancien **-g'v-*, dans *hzbanm, h(i)zbānam* « langue », cf. p. *zubān*, zd *hizū-* (v. § 59).

§ 120. Devant *n*, une prépalatale ancienne correspondant à zd *z*, skr. *j* (ou *h*) devrait être représentée par *ž*, comme la prépalatale correspondant à zd *s*, skr. *ç* l'est par *š* (§ 123) dans le cas de *vašnā* ; mais *ž* s'est assourdi en *š* devant *n*, par suite d'une tendance à l'assourdissement de *žn* en *šn* qui caractérise le perse (à skr. *yajña-*, le persan répond par *jašn* « fête » ; v. Hübschmann, *Pers. Stud.*, 151 et 224).

Devant *šn-* initial de mot, il s'est développé un *x*, et ainsi l'on a :

xšnasatiy, xšnāsātiy « qu'il reconnaisse », cf. skr. *jñā-* et gr. épirote γνωσκω, lat. *(g)nōscō* (v. § 198) ; sur *adānā*, de la même racine, v. § 189.

A l'intérieur du mot, on attend simplement *-šn-* en pareil cas, et c'est ce qui autorise à interpréter avec vraisemblance *ašniy, ašnaiy* B. II, 11-12 par « en marche », en rapprochant skr. *ajati,* zd *azaiti* « il conduit ».

š

§ 121. La chuintante *š* admet en perse quatre origines :

§ 122. 1° C'est la forme prise en indo-iranien par *s* après *i, u, r* et *k* (ce dernier devenant *x* en iranien). Ex. :

fraišym, fᵃrāišayam « j'ai envoyé », cf. zd *aēšaya-,* skr. *eṣayati.*
ušk, (h)uška « sec », cf. zd *huškō,* skr. *çuṣkah,* p. *xušk.*
dušta, dauštā « ami », cf. skr. *joṣṭar-.*
adršnuš, adršnauš « il a osé », cf. skr. *dhṛṣṇoti.*
xšçm, xšaçam « royauté », cf. zd *xšaθrəm,* skr. *kṣatram.*
hmtxšiy, hamataxšaiy « j'ai réalisé ».

Là où il s'agit d'une ancienne gutturale du type représenté par skr. *ç,* zd *s,* v. p. θ, le groupe **k' + š* se réduit à *š* ; c'est ce qui arrive dans :

niypišm, niyapaišam « j'ai inscrit », aoriste en *-s-* de la racine qui est *piç-* en sanskrit, *pis-* dans l'Avesta.

Un *š* de cette origine ne peut se trouver à l'initiale d'un mot que si ce *š* suit immédiatement *i, u* ou *r* terminant un mot précédent et si les deux mots sont intimement unis. C'est ce qui arrive pour le pronom enclitique de 3ᵉ personne *šiy, šaiy* — *šam, šām* — *šiš, šiš* dans des exemples comme B. I, 57 *tyišiy, tyaišaiy* (*tyaiy + šaiy*) « ceux-ci à lui » ; d'après des cas de ce genre, l'initiale *š* a été généralisée en perse, et l'on a ainsi B. II, 50 *avθašiy, avaθāšaiy* (*avaθā + šaiy*) « ainsi à lui » par exemple. L'ancien état de choses est conservé dans l'Avesta récent où *hē* après un *a,* etc. s'oppose à *šē* après *i, u* (v. Bartholomae, *Wört.*, col. 1721 et suiv.).

La racine *stā-,* correspondant à zd *stā-,* skr. *sthā-,* se présente sous la forme *stā-* dans *avastaym, avāstāyam* « j'ai éta-

bli » et dans le substantif *stanm, stānam* « place » = zd *stānəm,* skr. *sthānam* ; dans le thème du présent, on a *aištta, ta(h)ištatā* « il s'est tenu debout », cf. zd *hištaiti,* skr. *tiṣṭhati* « il se tient debout », avec *š* après l'*i* du redoublement ; avec le préverbe *ni-* on doit avoir *ni-štā-,* et ce *š* a été étendu par analogie au cas où il y a un augment ; on a donc : *niyštaym, niyaštāyam* « j'ai établi ». — On a de même **ni-šad-* « s'asseoir », dans le causatif *ni-šādaya-* « établir », d'où, avec généralisation de *š* après l'augment : *niyšadym, niyašādayam* « j'ai établi » ; cf., avec le *h* auquel aboutit *s* initiale, *hd*[i]*iš, hadiš* « siège, lieu où l'on est établi ».

§ 123. 2° Devant *t,* les prépalatales représentées par skr. *ç,* zd *s,* v. p. θ prennent la forme *š* en indo-iranien ; de là :

nipištm, nipištam « écrit », cf. skr. *piṣṭaḥ,* de la racine skr. *piç-,* zd *pis-.*

ufrštm, (h)ufraštam « bien interrogé, bien pensé », cf. skr. *pṛṣṭaḥ* ; de la racine zd *fras-,* skr. *praç-.*

arštam, 'rštām « rectitude », cf. zd *arštāt-* « droiture », de la racine skr. *raj-,* zd *raz-* (cf. § 125).

En iranien, on a le même traitement devant la nasale *n* ; de là :

všna, vašnā « par la volonté de », de la racine skr. *vaç-,* zd *vas-* « vouloir » (cf. § 267).

Sur *xšnā-* et sur *ašnaiy,* v. § 120.

§ 124. 3° Le θ du groupe θ*y* passe à *š* :

hšiym, hašiyam (nom.-acc. sg. neutre) « vrai », cf. zd *haiθīm,* skr. *satyam.*

uvaipšiym, (x)uvāipašiyam (nom. acc. sg. neutre) « son propre », cf. zd *xvaēpaiθīm* et p. *x*[v]*ēš.*

-mršiyuš, -mršiyuš « mort » (dans *[x]uvāmršiyuš* « ayant sa propre mort »), cf. zd *mərəθyuš,* skr. *mṛtyuḥ.*

De même le *č* du groupe *čy* a passé à *š* ; on observe le même fait dans l'Avesta ; de là :

šiyatiš, šiyātiš « bien-être, aise », cf. zd *šāitiš* ; il s'agit d'un ancien *čyā-,* cf. lat. *quiēs.*

ašiyvm, ašiyavam « je me suis mis en mouvement », p. *šavam* ; cf. gāth. *šyavāi,* skr. *cyavate.*

§ 125. 4° Une *s* finale de mot devient *š* devant un *č* suivant, ainsi *kščiy, kaščiy* « quelqu'un » (de **kas*+*čiy*) ; cf. § 167 et 336.

§ 125 *bis.* Quelle qu'en soit l'origine, le *š* du groupe *št* tend à passer à *s,* et il en est résulté un flottement, qui a persisté en persan, entre *št* et *st* ; on a ainsi :

ršt[*i*]*š, 'rštiš* « lance » NR. a 44 (cf. § 93) et *šrstibr* NR. c. 2 « porteur de lance » (lire sans doute *'rstibara*) ; en écrivant ce dernier mot le graveur semble avoir eu une hésitation et avoir commencé par écrire *š* ; ce *š* n'est du reste pas sûr ; cf. Weissbach, *Die Keilinschriften am Grabe des Darius,* p. 41 (*Abh.* Leipzig, phil. hist. Kl., XXIX).

ufrštm, (*u*)*fraštam* (acc. sg.) B. IV, 38 « bien interrogé, bien puni » et *ufrštadiy,* (*h*)*ufraštādiy* « en bonne punition » ; sur *št,* cf. § 123 ; mais *ufrstm* B. I, 22 et IV, 66-67 (ce second exemple douteux).

rastam, rāstām (acc. fém. sg.) « droite » NR. a 59, cf. zd *rāštō,* pehlvi manichéen *rāšt,* de la racine de zd *raz-, ərəz-* (*ərəzuš* « droit »), skr. *raj-* (*ṛjuḥ*). — Le mot n'étant qu'une fois dans les inscriptions, il se trouve que la forme ancienne **rāšta-* n'est pas attestée en vieux perse. Mais on a, de la même racine, l'abstrait *arštam, 'rštām* « rectitude », avec *-št-* (§ 123).

č

§ 126. La semi-occlusive *č,* qui alterne avec *k* (v. § 181), se rencontre seulement devant des voyelles, *i* et *ă* ; on a vu § 124 que l'ancien *č* placé devant *y* a passé en perse — et sans doute déjà en iranien commun — à *š* ; *č* ne pouvait se trouver devant aucune consonne autre que *y.* Le persan a gardé *č* à

l'initiale, devant voyelle, tandis que le *č* intervocalique a passé à *ẓ*. On a ainsi :

čita, čitā « durant un certain temps », du thème de l'interrogatif indéfini, cf. zd *čiš, čit̰*.

-ča, -čā « et » (enclitique) = zd *ča*, skr. *ca*.

tčrm, tačaram (acc. sg.) « temple », cf. p. *taẓar*.

ruč, rauča « jour », cf. pehlvi *rōč*, p. *rōẓ*, zd *raočō*.

ǰ (*ž*)

§ 127. Il est d'usage de rendre par *ǰ* le signe indiquant une consonne sonore dont il a été question § 69, et qui alterne avec *g* (v. § 181).

Toutefois il y a au moins un cas où cette transcription ne donne pas une idée juste de la prononciation et où à coup sûr le signe vaut phonétiquement *ž* ; c'est

niǰaym, niǰāyam « je suis parti », juxtaposé du préverbe indo-iranien **niš-*, dont la forme devant sonore est *niž-* (zd *niš-, niž-*, skr. *niṣ-, nir-*) et de l'imparfait *āyam* de la racine *i-* « aller ». Une prononciation *ǰ* est exclue ici, comme l'a déjà vu Hübschmann, K. Z., XXIV, 380 (cf. *Pers. Stud.*, 228), et l'on est en présence de *nižāyam*.

Les inscriptions n'offrent pas d'autre exemple certain où il y ait eu lieu de noter la chuintante sonore. Mais l'exemple *nižāyam* suffit à établir l'existence de la chuintante sonore en vieux perse.

Dans tous les autres exemples, v. p. *ǰ* repose sur un iranien commun *ǰ* répondant à gāth. *ǰ* et à skr. *j* ; ceci n'a qu'une valeur historique et n'indique rien sur la prononciation à la date des inscriptions ; le persan répond à ce *ǰ* par *ẓ*, dont on ne peut non plus rien conclure pour le vieux perse, sinon qu'il s'agit d'une sonore. Si l'on admet que le signe de *ǰ* peut avoir deux valeurs suivant sa position, on supposera qu'il indique *ǰ* (*dž*) à l'initiale des mots et *ž* en position intervocalique, état de choses

qui répondrait à celui qu'exprime la graphie de l'Avesta récent (sur l'ambiguité de la graphie perse des sonores, v. § 128) ; si l'on admet que ce signe a une valeur unique, cette valeur ne peut être que *ẓ* à l'initiale comme à l'intérieur du mot ; l'ancien *ǰ* serait donc déjà passé à *ẓ* en vieux perse ; aucun fait connu ne va contre cette seconde hypothèse, qui est admissible. La prononciation *ǰ* paraît s'être maintenue après *n* jusqu'à l'époque moderne (v. Hübschmann, *Pers. Stud.*, p. 230) ; mais les textes perses n'offrent aucun exemple sûr de *-nǰ-*, et l'on ne sait pas si, pour ce cas, il n'y aurait pas eu un signe distinct de celui employé en position initiale ou intervocalique. On gardera ici la transcription usuelle par *ǰ*, mais sans rien affirmer sur la valeur phonétique du signe dans tous les cas autres que *niǰāyam*. On peut citer ainsi :

ǰdiyamiy, ǰadiyāmiy « je demande », cf. zd *ǰaiδyāmi*.

ǰdiy, ǰadiy (impér. sg.) « frappe », cf. zd *ǰaiδi*, skr. *jahi* (de la racine de zd *ǰan-*, skr. *han-*).

baǰim, bāǰim (acc. sg.) « tribut », p. *bāẓ* ; cf. la racine de zd *baǰ-*, skr. *bhaj-*.

adᵘurᵘuǰⁱiy, aduruǰiya « il a trompé », cf. zd *druẓaiti*, skr. *druhyati*.

Dans ce dernier exemple, *ǰ* fait partie d'un ancien groupe *ǰy*, où, à en juger par le traitement *šy* (puis *šiy*) de l'ancien *čy* (v. § 124), il y a tout lieu de croire à la prononciation *ẓ* plutôt qu'à la prononciation *ǰ*. C'est sans doute un second exemple à joindre à *niǰāyam*, prononcé *niẓāyam*.

On n'ose pas faire état du nom propre *kbuǰiy, ka(n)buǰiya*, que les Grecs ont sous la forme Καμβύσης ; toutefois le σ indique *ẓ* plutôt que *ǰ* qui aurait été rendu par ζ.

b, d, g

§ 128. Les consonnes notées par les trois signes ainsi transcrits représentent *b, d, g* de l'iranien commun et répondent à

b, d, g et *bh, dh, gh* du sanskrit. Elles sont représentées en persan par les occlusives *b, d, g* à l'initiale du mot et, en principe, par *v, y, γ* à l'intérieur, entre deux voyelles.

Il est impossible de déterminer en quelle mesure les *b, d, g* du vieux perse notent des occlusives sonores ou les spirantes correspondantes. Il n'y a aucune raison de croire que, à l'initiale, il s'agisse d'autre chose que des occlusives *b, d, g,* telles qu'on les observe en persan. En revanche, il est possible que, entre voyelles, *b, d, g* notent des spirantes : la prononciation spirante des occlusives sonores intervocaliques apparaît dans tous les dialectes iraniens, et le seul texte iranien où les anciennes occlusives sonores se présentent avec une notation d'occlusives est celui des gāthās de l'Avesta (v. Reichelt, W. Z. K. M., xxvii, p. 60). On sait que la graphie traditionnelle de l'Avesta récent oppose *w,* δ, γ intervocaliques à *b, d, g* initiaux, et les *v, y, γ* sus-indiqués du persan reposent sur d'anciennes spirantes sonores. La notation par *d* de la spirante intérieure du nom de l'Égypte (bab. *mi-ṣir,* él. *mu-iṣ-ṣa-ri-ya-ip* et *mu-sir-ra-ya*) dans *m^{u}udraya, mudrāyā* paraît indiquer que le *d* perse peut noter une spirante; sur *brdiy, bardiya* (ou *brdiya*?) v. § 129.

Voici des exemples :

guša, gaušā « oreilles », cf. p. *gōš,* zd *gaoša-*.

pragmta, parāgmatā « partis » (préverbe *parā* + *gmatā*), cf. zd *gatō,* skr. *gataḥ* « allé ».

drug, d^{a}rauga « mensonge », cf. p. *darōγ,* zd *draoγō,* skr. *droghaḥ.*

d^{u}uriy, duraiy « au loin », cf. p. *dūr,* zd *dūre,* skr. *dūre.*

drgm, dargam « longtemps », cf. zd *darəγō,* skr. *dīrghaḥ.*

ada, adā « il a créé », cf. zd *dāt̰,* skr. *adhāt,* p. *dādan.*

brtiy, bara(n)tiy « ils apportent », cf. p. *barand,* zd *barənti,* skr. *bharanti.*

abiy, abiy « vers » = zd *aiwi,* skr. *abhi.*

§ 129. Outre le *d* iranien commun, le *d* perse représente

encore la consonne qui a donné en zend *z* devant voyelle ou sonante à l'initiale du mot et après voyelle ou sonante, et qui répond à skr. *j*, *h* (en tant qu'il s'agit de *j* et *h* non susceptibles d'alterner avec *g* et *gh*). Ce traitement est parallèle au traitement θ de la sourde correspondante (§ 102). Les exemples sont assez nombreux :

dušta, *dauštā* « ami », cf. p. *dōst*, skr. *joṣṭar-*.

adana, *adānā* « il connaissait », cf. zd (prétér.) *zanāt*, skr. *jānāti*, p. *dānam* (sur *xšnā-*, cf. § 120).

dst, *dasta* « main », cf. p. *dast*, zd *zastō*, skr. *hastaḥ*.

ad'ina, *adinā* « il a enlevé », cf. zd (prét.) *zināt*, skr. *jināti*.

dry, *d^{a}raya* « mer », cf. p. *daryā*, zd *zrayō*, skr. *jrayaḥ*.

adm, *adam* « moi » (cas sujet), cf. zd *azəm*, skr. *aham*.

apgudy, *apagaudaya* « cache », cf. zd *-guze*, skr. *gūhati*.

avrd, *avarada* « laisse » (*ava* + *rada*), cf. skr. *rahayati* et zd *razō* « isolement ».

d'ida, *didā* « forteresse », cf. zd *pairidaēza-* « enceinte », skr. *deha-*.

vrdnm, *vardanam* « citadelle », cf. skr. *vṛjanam* (v. sur ce mot Bartholomae, I. F. XIX, *Beiheft*, p. 223).

ydatiy, *yadātaiy* « qu'il adore », cf. zd *yazaiti*, skr. *yajati*.

A ces exemples sûrs on en pourrait ajouter quelques autres douteux. Le nom de monnaie d'or perse qui est connu par gr. δαρεικός fournit sans doute la forme perse du nom de l' « or » dont le persan n'a gardé qu'une forme prise à un autre dialecte, p. *zar*, cf. zd *zaranim*, skr. *hiraṇya-*. — Là où l'on trouve *z* dans ces conditions, c'est par suite d'emprunts (v. § 9 et 119).

Le *b* du groupe *zb* dans *hzbanm*, *h(i)zbānam* « langue » (v. § 59 et 119) est issu de *v* ; cf. zd *hizū-*.

Le *z* de certains noms propres en babylonien indique sans doute une forme dialectale différente du *d* proprement perse : p. *brd'iya*, *bardiya* (ou *brdiya*) et él. *bir-ti-ya*, mais bab. *bar-zi-ya*, et *brzy* dans la traduction araméenne trouvée en Égypte ;

ceci indiquerait un mot de la famille de skr. *bṛhant-*, zd *bərəzant-*, p. *buland* et *bāliš* (avec *-l-* de *-rd-*). De même, en face de v. p. *a r t v r d ⁱ y, artavardiya* (ou *'rtavardiya*), on a bab. *ar-ta-mar-zi-ya*, mais aram. *'rtvrzy* ; dans les deux cas, l'élamite a *t* : *bir-ti-ya, ir-du-mar-ti-ya*.

h

§ 130. L'aspirée *h* est la consonne iranienne qui est le moins expressément notée en perse. Elle ne se rencontre que devant voyelle et devant certaines sonantes, à savoir *m* et *v* ; en ces derniers cas, elle n'est jamais indiquée dans la graphie ; devant *v*, le *h* se prononçait *x* ; devant *m*, on ne sait si *h* de l'iranien commun subsistait dans la prononciation.

On a vu qu'il y a un signe pour *h*, c'est-à-dire en général pour *ha* ; ce signe est régulièrement employé dans tous les cas où le perse a *h* devant *a* ; on sait que *h* ne peut apparaître à l'intérieur du mot qu'après *a*, puisque indo-iran. *s* passe à *š* après *i* et *u*. On a ainsi :

h č a, hačā « de », p. *az*, cf. zd *hača*, skr. *sacā*.

h d a, hadā « avec », cf. gāth. *hadā*, skr. *saha*.

h i n ā, hainā « armée hostile », cf. zd *haēna*, skr. *senā*.

n a h m, nāham (acc. sg.) « nez », cf. zd *nåṅha*, skr. *nāsam*.

h y, hya « qui », cf. skr. *syaḥ* ; à en juger par *tya* (v. § 146), le vieux perse a ici vraiment le groupe *hy*, et non *h(i)y* (v. § 145).

d h y a u š, dahyāuš « province », cf. p. *dih*, zd *dahyuš*, skr. *dasyuḥ*.

Devant *u*, un *h* n'est jamais notée de manière expresse (§ 75), et le signe de *u* équivaut à *hu* (et *xu*) ou à *uh* (*ux*) ; on a ainsi :

u š k, (h)uška « sec », en face de p. *xušk*, zd *huškō*.

a u r, a(h)ura, nom du dieu, en face de zd *ahurō*, skr. *asuraḥ* ; le *h* est passé à l'initiale dans p. *hor-mizd*.

u v a i p š i y m, (x)uvāipašiyam « son propre », cf. p. *xᵛēš*, zd *xvaēpaiθīm*.

daryvyuš est le nominatif de la forme dont le génitif *daryvhuš, dārayavahauš* indique la lecture correcte *dārayava(h)u-* « Darius ».

La prononciation de *h* devait du reste être très faible entre voyelles ; car le nom de *vumʿis* est rendu par gr. Ὠμίσης (chez Plutarque), élam. *ma-u-mi-iš-ša,* bab. *ú-mi-is-si,* et l'*h* n'apparaît que dans le fragment de traduction araméenne, où l'on a *whwms* ; il faut donc lire *va(h)umisa.*

Si l'on n'avait pas le génitif *daryvhuš, dārayavahauš,* on ne saurait pas que le nom de Darius, *daryvuš* au nominatif, est à lire *dārayava(h)uš,* avec *h* devant *u.*

§ 131. Le passage de *h* à la spirante *x* devant *v* est antérieur aux inscriptions, comme on le voit par les noms propres :

uvarzmiš, (x)uvārazmiš, nom d'une province, que les Grecs appellent Χωρασμία ; les transcriptions sont bab. *hu-ma-ri-iz-mu,* él. *ma-ra-iš-mi-iš* ; d'après le grec, on lit *(x)uvārazmiš.*

hruvtiš, harauvatiš, nom de province ; le grec est Ἀραχωσία, et le babylonien *a-ru-ha-at-ti-'* ; on lira donc *hara(x)uvatiš,* cf. zd *haraxvaitī-* et skr. *sarasvatī-.*

§ 132. Devant *i, h* est notée une fois à l'initiale du mot dans le nom propre *hiduš, hi(n)duš* « Inde » (él. *hi-in-du-iš*) que les Grecs ont connu par les Iraniens et dont ils ont fait Ἰνδός, mais manque peut-être dans *h(i)zbānam,* v. § 59 et 119. A l'intérieur du mot, *h* n'est sûrement pas notée devant *i* dans le seul exemple qu'on ait, l'imparfait *aištta, aištatā* (lire *ahištatā*) « il s'est tenu debout », cf. zd *hištaiti,* du thème de présent de la racine *stā-.* L'*i* du groupe *-hiy-* est aussi noté quelquefois dans des inscriptions de Xerxès (mais non dans les inscriptions de Darius, où il y a seulement *-hy-*) pour *ahiyaya, ahiyāyā* à côté de *ahyaya, ahyāyā* « de celle-ci ». En général, le groupe est noté *hy* simplement, par contraste avec tous les autres groupes à *y* (cf. § 144). Devant *y,* le signe de *h* est fréquent, et, en fin de mot, là où il y a à noter *-hi* final, on rencontre tou-

jours *-hy,* sans signe de voyelle, tandis que *-mi* et *-ti* sont notés *-m^{i}iy* et *-tiy,* ainsi *ahy* « tu es », en face de *am^{i}iy* « je suis », et de *astiy* « il est » ; on transcrira ici par *h(i)y* soit *ah(i)y* « tu es ». Devant l'enclitique *-diš,* la désinence *-hi* de 2e personne du singulier est seulement notée par *h,* sans aucune indication de *i,* dans B. IV, 74 *pribrahd^{i}iš, paribarāh(i)diš* « que tu les conserves » (à côté de *pribrahy* sans enclitique) et B. IV, 77 *v^{i}iknahd^{i}iš, vikanāh(i)diš* « que tu les détruises ». On voit donc que la notation de *i* après *h* est évitée, soit qu'on note simplement *i* sans *h,* soit qu'on s'abstienne de noter *i* après *h.*

On est ainsi amené à se demander si la meilleure lecture du nom propre d'homme *čišpiš* ne serait pas *čaišpiš,* interprété par *ča(h)išpiš,* d'après gr. Τείσπης, cf. bab. *ši-iš-pi-iš,* él. *ṣi-iš-pi-iš.*

§ 133. L'exemple *am^{i}iy* « je suis », en regard de zd *ahmi,* skr. *asmi,* montre que *h* n'est pas non plus notée dans le groupe *ahm-,* peut-être parce qu'elle n'était plus prononcée. De même dans *amāxam* « de nous », § 341.

§ 134. A côté du subjonctif *ahtiy, ahatiy* « qu'il soit », cf. zd *aṅhat̰,* véd. *asati, asat,* on attend une 2e personne **ahahi* (v. § 229); or, en fait, ce qu'on trouve noté est *ahy* simplement ; on est amené à conclure de là soit que **ahahi* s'est contracté en *āhi,* soit que le signe de *a* vaut parfois *ah* et que la notation serait à lire *ahah(i)y,* et en effet, en regard de gāth. *sənghaitī,* zd *saṅhaiti,* skr. *çáṃsati,* on trouve toujours noté *θatiy, θātiy* « il proclame » ; il s'agit bien de la racine indo-iranienne indiquée ; car on a l'infinitif *θstniy, θastanaiy* « proclamer », un prétérit passif *aθhy* « il a été proclamé, ordonné » (sur la lecture, v. § 196 et 207) et le prétérit actif *aθhm* « j'ai proclamé », *aθh* « il a proclamé ». On est donc amené à poser que la nasale s'est amuie devant *ha-* placé à l'intérieur du mot, et que *-aha-* intérieur (mais non *-aha-* final) s'est contracté en *-ā-,* soit **θanhati* > **θahati* > *θāti,* ou que *θatiy* est à lire *θahatiy*

(θ*anhatiy*). La 2e personne sing. du subjonctif est notée θ*ahy*, θ*āh*(*i*)*y* « que tu dises » B. IV, 55, avec contraction de -*a*(*n*)*ha*- en -*ā*-, ou avec *a* valant *ah*, soit θ*ahah*(*i*)*y*. Les formes du prétérit *a*θ*hm*, *a*θ*h* rendent douteux qu'il s'agisse d'un simple fait de graphie ; car on ne voit pas pourquoi *a* vaudrait *ah* dans θ*atiy*, tandis qu'il y aurait le signe de *h* dans *a*θ*hm*, *a*θ*aham* (*a*θ*anham*).

n, *m*

§ 135. Les nasales *n* et *m* sont régulièrement notées devant les voyelles en toute position :

nam, *nāma* « nom », cf. zd *nāma*, skr. *nāma*, p. *nām*.

mna, *manā* « de moi, à moi » (gén. sg.), cf. zd *mana*, p. *man*.

§ 136. *n* formant second élément de diphtongue n'était pas notée dans l'écriture. Mais *m* est notée à la fin des mots et dans le groupe *mt* qui figure une fois par suite de la rencontre de *m* final du préverbe *ham*- et du *t*- initial de la racine *taxš*- :

hmtxštiy, *hamtaxšataiy* « il réalise » Dar. NR. b. 16.

Dans un mot comme *kbujiy*, *ka*(*n*)*bujiya*, la nasale second élément de diphtongue est donc considérée comme étant *n* ; cf. la graphie du persan moderne où l'on a *nb*, et non *mb*.

r (et *l*)

§ 137. Le signe de *r* figure régulièrement en toute position :

ruč, *rauča* « jour », p. *rōz*, cf. zd *raočō*.

θ*rd*, θ*arda* « de l'année », cf. p. *sāl* (*ard* > *āl*), zd *sard*-, skr. *çarad*-.

drgm, *dargam* « longtemps », cf. zd *darəγō*, skr. *dīrghaḥ*; ici la diphtongue *ar* repose sur un ancien *r̥* représenté en iranien par *ar*.

brata, *bʳrātā* « frère », cf. p. *birādar*, zd *brāta*, skr. *bhrātā*.

On a vu que la graphie ne permettait pas de distinguer *r̥* (§ 93) de *ar* ou *ra*.

§ 138. Le *r* vieux perse représente à la fois *r* et *l* de l'indo-iranien ; ainsi le mot *rauča* a *r* issu de i.-e. *l*, cf. lat. *lūx*, etc. Les rares exemples où le persan a *l* en regard de *l* d'autres langues indo-européennes ne sont pas attestés en vieux perse. Dans les noms propres étrangers qui avaient *l*, le vieux perse note d'ordinaire *r*, pour peu qu'il s'agisse de noms connus et réellement entrés dans l'usage :

babiruš, *bābairuš*, cf. bab. *babilu*, él. *ba-pi-li-ir*, gr. Βαβυλών.

arbiraya, *arbairāyā* (loc.) « à Arbèle », bab. *ar-ba-'-il*, él. *har-be-ra* (avec *r*, sans doute d'après le perse), gr. Ἄρβηλα.

nditbir, *nadi(n)tabaira*, bab. *Nidintu-bel*, él. *nu-ti-ut-be-ul*.

Le nom du Tigre, *tigram*, *tigrām* (acc.) est emprunté (avec une altération par étymologie populaire, cf. zd *tiγriš*, p. *tīr* « flèche ») à bab. *di-iḳ-lat*, et, ici encore, *l* est représentée par *r* ; la forme iranienne a passé au grec : Τίγρης et Τίγρις, et à l'élamite : *ti-ig-ra*.

Le signe de *l* ne se trouve que B. III, 79, dans le nom de l'arménien *hld^{i}it*, *haldita*, él. *hal-ti-da*, et dans le nom de province babylonienne *d^{u}ubal*, *dubāla* ; il s'agit de noms propres étrangers non adaptés, et dans cet unique passage.

y et *v*.

§ 139. *y* et *v* sont les formes consonantiques de *i* et de *u*. La transcription *v* ne doit pas faire croire que *v* ait été la spirante labio-dentale ; en effet le *v* initial du vieux perse est représenté en persan suivant le cas par *b* ou par *v*, ce qui suppose un ancien *w*. On ne rencontre *y* et *v* qu'en position initiale ou intervocalique ; sauf le cas de *-hy-*, celui de *tya-* et celui de *f^{a}ra-harvam*, une voyelle *i* ou *u* est toujours intercalée entre une consonne et un *y* ou un *v* suivant (v. § 144) ; à la fin des syllabes, *y* et *v* sont seconds éléments de diphtongue et sont notés *i* et *u* (v. §§ 96-99). On a donc :

ydiy, yadiy « si », cf. zd *yeδi,* skr. *yadi.*

agrbaym, agrbāyam « j'ai saisi », cf. zd *gəurvayeiti,* skr. *gr̥bhāyati.*

vym, vayam (nom.) « nous », cf. zd *vaēm* (dissyllabique), skr. *vayam.*

av-, ava- (préverbe), cf. zd *ava-,* skr. *ava.*

vinahy, vaināh(i)y « que tu voies » (2e pers. sg. subj.), cf. zd *vaēnaiti,* skr. *venati,* p. *bīnaδ* « il voit ».

vrkan, vrkāna (nom de province), p. *Gurgān.*

Caractéristiques du consonantisme perse.

§ 140. Les traits qui caractérisent le perse, et qui se retrouvent en effet en persan, mais qui ne se rencontrent ni dans l'Avesta ni dans aucun autre parler iranien connu, sont les suivants :

A zd *s* = skr. *ç* et zd *z* = skr. *j* et *h* (non susceptibles d'alterner avec *g* et *gh*), devant voyelle, le perse répond par θ et *d* (§ 102 et 129) ; c'est le trait le plus original du perse.

Le groupe *-θ*y*- est représenté par *-*šy*-, devenu -*šiy*- (§ 124).

Dans le groupe de consonne sourde (toujours spirante) plus sonante, la sonante tend à s'assourdir, et il en résulte de fortes simplifications :

θ*r* aboutit à un phonème simple, noté ici *ç* (§ 105).

sv aboutit non pas à *sp,* mais à *s* simplement (cf. § 113).

-*štr*- aboutit peut-être même à *š* (§ 109).

Le reste du consonantisme représente à peu près le consonantisme de l'iranien commun.

Structure des syllabes.

§ 141. Aucune indication graphique ne donne lieu de croire à l'existence de consonnes géminées ; la langue ne paraît pas en

avoir comporté. Et même, dans un cas où paraît avoir existé hors du perse une consonne géminée, celle-ci n'est pas notée ; le nom de la province *θtg^{u}uš*, *θataguš* est en effet noté bab. *sa-at-ta-gu-ú*, él. *sa-ad-da-ku-iš*, gr. Σατταγύδαι.

§ 142. Une voyelle s'insère entre une consonne et une *r* suivante dans :

d^{u}ur^{u}uva, *duruvā* (nom. sg. fém.) « ferme », cf. zd *drva* (lire *druva*), skr. *dhruvā*.

Toutes les formes de la racine *druj-*, cf. zd *druj-*, skr. *druh-*, où un *u* suit immédiatement *r* : *d^{u}r^{u}uxtm*, *duruxtam* « menti », *ad^{u}ur^{u}ujiy*, *adurujiya* « il mentait ».

Ces deux exemples sont d'autant plus significatifs que l'on ne s'est pas contenté d'y utiliser *d^u* ; l'*u* a été noté d'une manière expresse, et le *d^{u}u* ne figure pas seulement à l'initiale absolue, mais aussi après l'augment. On conclura de là que, dans toute initiale de type consonne + *r* + *u*, une voyelle de timbre *u* s'insérait entre la consonne et *r* ; il n'y a pas d'exemple contraire. Aucun mot n'est attesté qui commence par un groupe de consonne suivi de *i* ; on attendrait alors **d^{i}iri-* pour **dri-* par exemple. Les deux faits attestés indiquent nettement qu'une voyelle brève s'insérait en vieux perse entre une occlusive ou spirante initiale et une consonne suivante, suivant un usage qui est encore aujourd'hui celui du persan. Dès lors on doit admettre aussi que dans les mots comme *drug*, *brata*, *frmana*, une voyelle brève s'insérait entre *d*, *b* ou *f* et *r* ; la vraie transcription serait *darauga*, *barātā*, *faramānā*, de même que l'on a en persan *durōγ*, *birādar*, *farmān* ; la graphie autorise cette lecture tout aussi bien que *drauga*, *brātā*, *framānā* ; on écrira ici *d^{a}rauga*, *b^{a}rātā*, *f^{a}ramānā*. La question de savoir si *zrk* doit se lire *zra(n)ka* ou *zara(n)ka* se pose donc à peine ; un Perse disait naturellement *zaranka*, avec un *a* très bref entre *z* et *r* ; ceci n'ôtait pas le sentiment que *z* et *r* forment groupe, et le grec a d'une part Σαράγγαι, Ζαράγγαι et de l'autre Δράγγαι. — Bien

entendu, les groupes tels que *xš-* ou *st-*, qui ne sont jamais dissociés à l'époque moderne, ne l'étaient pas davantage en vieux perse.

§ 143. A l'intérieur du mot, rien n'indique que les groupes tels que *dr* par exemple aient été dissociés, et l'on a par exemple le nom propre *arkdriš, arakadriš*. Mais le nom propre de la province de Sogdiane, gr. Σογδιάνη, bab. *su-ug-du,* él. *šú-ug-da,* est écrit [*sug*]*ud* B. I, 16, *sug*^{u}*ud* NR. a. 23, *sug*^{u}*d* Pers. e. 16, c'est à dire *suguda*. Le groupe intérieur *-gd-* comportait donc l'insertion d'une voyelle brève entre *g* et *d*. — Le nom propre qui est bab. *nabukudurri-uṣur* (et él. *nab-ku-tur-sir*) est en vieux perse *nbuk*^{u}*udrčr* B. III, 80-81 ; IV, 14; d, 3-4, mais sans *u* expressément indiqué *nbuk*^{u}*drčr* B. I, 78-79, 84, 93, ce qui laisse supposer une voyelle intercalaire brève entre *k* et *d*.

§ 144. Il y a un cas où la dissociation des groupes est constamment indiquée, celui de consonne suivie de *y* ou *v* ; devant *y*, on intercale toujours *i*, et devant *v*, toujours *u*. Voici des exemples où le développement de *i* et de *u* est sûrement récent, propre au perse :

hšiym, hašiyam « vrai », cf. skr. *satyam,* avec *-ty-* devenu *-θy-* (cf. zd *haiθīm*), puis *-šy-* (§ 124) et de là *-šiy-*.

šiyatiš, šiyātiš « bien être », avec *čy-* devenu *šy-* (§ 124), puis *šiy-*.

θuvam, θuvām « toi » (acc.), cf. skr. *tvām,* avec **tv-* devenu *θv-* (§ 103), puis *θuv-* ; au contraire, le *t* de *tuvm, tuvam* « toi » (nom.) montre que l'*u* est ancien au nominatif.

d^{u}*uv*^{i}*itiym, duvitiyam* « en second », cf. gāth. *daibitīm* (lire **d*^{ai}*bitiyəm*), zd *bitīm,* skr. *dvitīya-,* qui garantissent l'inititiale *dv-*.

pr^{u}*uva, paruvā* (nom. plur.) « premiers », cf. zd *paurvō,* skr. *pūrvaḥ* (la forme iranienne commune est **parva-*).

Même dans le cas du groupe *hv-*, devenu de bonne heure *xv-*, un *u* a été ainsi introduit :

uvamršiyuš, (x)uvāmršiyuš « qui a sa propre mort », forme à vrddhi (§ 298) de *xva-* « son propre » et *mršyu-* « mort ».

On aperçoit ici pourquoi *n* second élément de diphtongue n'est pas écrit : dans **parva-, darga-,* etc., *r* était un élément explosif, suivi au moins d'un commencement de voyelle ; de là le passage de *parva-* à *paruva-* ; au contraire *-n-* de *-nt-, -nd-* était intimement lié à la consonne suivante et ne comportait pas d'explosion propre : la graphie du vieux perse ne note constamment que des consonnes qui comportent une explosion.

§ 145. Seul, le groupe *hy* échappe à la règle dans tous les cas, ainsi :

mrtiyhya, martiyahyā « de l'homme », équivalait à véd. *mart(i)yasya* [l'*i* de v. p. *martiya-* est ancien ; *-hyā* répond à skr. *-sya*].

L'absence de notation de *i* dans *hy* ne prouve pas que le groupe ait été prononcé *hy* ; *i* n'est d'ordinaire pas écrit après *h* (v. § 132), et il s'agit sans doute d'un fait tout graphique.

Dans le génitif féminin *ahyaya, ahyāyā* « de celle-ci », quelques inscriptions de Xerxès ont *ahiyaya,* c'est-à-dire *ahiyāyā,* par exception.

§ 146. La voyelle insérée manque régulièrement dans des mots accessoires, prononcés plus rapidement que les mots principaux :

ty-, tya-, démonstratif, relatif et aussi conjonction ; cf. véd. *t(i)ya-* ; le *t* montre qu'il faut partir de *tiya-* avec *i* voyelle, et ce *tiya-* s'est abrégé en *tya-* à cause du rôle particulier de *tya-,* qui est un mot accessoire presque toujours (v. § 331 et suiv.).

frhrvm, f^{a}raharvam « en tout », de *f^{a}ra-* et *harva-* ; le mot isolé *hr^{u}uv, haruva* « tout » a l'*u* inséré, cf. zd *haurvō,* skr. *sarvaḥ.*

La graphie indique ici une nuance assez délicate de prononciation entre les mots principaux, où l'*i* et l'*u* intercalaires sont

nettement prononcés, et les mots accessoires, où il peut y avoir des groupes tels que *ty, rv.*

§ 147. Il est la plupart du temps impossible de déterminer si l'*i* et l'*u* devant *y* et *v* d'un exemple donné sont anciens ou résultent d'un développement secondaire. On n'est fixé que dans le cas où la consonne précédente présente ou ne présente pas certaines altérations phonétiques.

L'*i* est sûrement récent dans *šiyātiš* et *ašiyavam,* où *čy-* a passé à *šy-* (§ 124), dans *hašiyam* et *(x)uvāmršiyuš,* où θ*y* a passé à *šy-* (§ 124), dans l'accusatif θ*uvām* où *tv-* a passé à θ*v-* (§ 103). L'*i* et l'*u* sont sûrement anciens dans *duvitiyam* « second » et *çitiyam* « troisième », dans *martiya* « homme », dans le locatif *vi*θ*iyā* « dans la famille », dans *tuvam* « toi » (nominatif), où *t* s'est conservé : devant *y* ou *v* on aurait θ (et de là *š* dans le cas de θ*y-*) ; le *č-* de *čiykrm, čiyakaram* « de combien de fois » NR. a. 39 n'a pu se maintenir que devant *-iy-* ; devant *y,* il serait passé à *š.* Il est à peu près certain aussi que le θ de *xšāya*θ*iya* était devant *i* ; l'étymologie est inconnue ; le θ ne peut être un ancien *t* qui serait devenu *š* devant *y* ; il faut que ce soit un ancien **th* (iran. θ) ou une ancienne prépalatale, représentés par θ devant *i* voyelle.

La graphie ne donne donc pas le moyen de déterminer s'il y a eu ou s'il n'y a pas eu à l'origine un *i* voyelle dans les locatifs comme : *v*ⁱθ*i*[*ya*], *vi*θ*i*[*yā*] « dans la famille » ou *mahya, māhyā* « dans le mois ». Seule la forme d'une consonne précédant le groupe est instructive ; ainsi *api*[*y*]*a, apiyā* « dans l'eau » a eu sûrement *i* voyelle, puisque devant *y,* un *p* serait devenu *f* (§ 103).

Fin de mot.

§ 148. À en juger par la graphie, il n'y a à distinguer que deux cas : celui des mots autonomes et celui des mots enclitiques. Il n'y a pas de proclitiques.

Les préverbes sont soudés au verbe suivant de manière que les deux éléments forment un mot un dont les éléments ne sont jamais séparés. Les mots accessoires, prépositions ou démonstratifs, qui précèdent un mot principal sont traités comme des mots autonomes et comportent après eux la marque de séparation, qu'on exprime dans la transcription par un espace blanc, ainsi B. I, 54 *pariy gaumātam tyam magum* « sur Gaumāta le mage », *pariy* et *tyam,* qui sont des mots accessoires (et ceci se marque dans la forme phonétique de *tyam,* v. § 146), sont suivis de la marque de séparation de mots et ont le traitement normal des finales. Les groupes où une préposition est liée à un nom suivant sont des expressions adverbiales unes, comme *f[a]raharvam* « en tout » (cf. § 416); et même, dans *pasāva* (*pasā* + *ava*) « après ceci, ensuite », il est intervenu une contraction qui a soudé les deux mots.

§ 149. Les mots enclitiques, reconnaissables à ce que le mot précédent n'est pas suivi de la marque de séparation de mots, sont peu nombreux : pronoms *maiy, taiy* (§ 342), *šim, šaiy, šiš, šām, dim, diš* (§ 344 et suiv.), particules *cā* « et », *vā* « ou » (§ 415), *kaiy* (§ 336). Le pronom *mām* « moi, me » n'est traité qu'une fois comme enclitique ; le groupe *hačāma* « de moi » est à part (v. § 415). Les postpositions, telles que *ā, patiy,* sont enclitiques, et sans doute aussi *padiy* (v. § 416). Il est permis de penser que les locutions adverbiales telles que *taradraya* « au delà de la mer » (§ 416), etc. se sont fixées dans les cas où le mot suivant la préposition était atone ; cf. gr. διάπεντε.

L'ensemble constitué par un mot et l'enclitique qui suit ne comporte qu'une finale proprement dite, celle de l'enclitique. Pour les mots non enclitiques, il faut donc examiner deux cas : celui où ils sont devant un mot non enclitique, et celui où ils sont devant un mot enclitique. Les règles des finales ne valent que pour le premier cas.

Voyelles finales.

§ 150. En fin de mot, la langue ne distingue pas entre *-ă* et *-ā*, et le signe de *-a* est noté dans tous les cas, ce qui, suivant les règles admises dans les transcriptions, conduit à toujours écrire *-ā* en fin de mot. On n'est fixé sur la valeur brève ou longue d'un *a* final que pour les cas où un mot enclitique est ajouté ; alors la distinction de *-ă* et *-ā* se trouve notée.

-ă final :

avhya, avahyā « de celui-ci », à l'état isolé ; mais *avhyradiy, avahyarādiy* (*avahya* + *rādiy*) « à cause de ceci » ; cf. la désinence skr. *-sya* du génitif.

mna, manā « de moi, à moi », à l'état isolé, mais *mnčā, manačā* « et de moi » Dar. Pers. d. 9 (*mana* + *čā*) ; cf. skr. *mama* « de moi », avec *-ă* final ; v. sl. *mene*, avec *ĕ* final.

avda, avadā « là », mais *avdšim, avadašim* « là lui » B. I, 59, etc. ; *avdšiš, avadašiš* B. III, 52 « là eux » ; le suffixe adverbial *-dă* répond à *-ha* (issu de **-dha*) du sanskrit, *-de* du slave.

**adā* « alors » n'est attesté qu'avec enclitique : *adtiy, adataiy,* « alors à toi » NR. a. 43 et 45 ; *adkiy, adakaiy* « alors » (*ada* + *kaiy*), cf. skr. *adha*.

-ā final.

hča, hačā « de » ; *hčam, hačāma* « de moi, par moi » (*hačā-* + l'ablatif *ma*) ; cf. skr. *sacā*.

avθa, avaθā « ainsi » ; *avθašam, avaθāšām* « ainsi à eux » B. II, 27 ; *avθašiy, avaθāšaiy* « ainsi à lui » B. III, 14 ; le suffixe -θā d'adverbes de manière répond à skr. *-thā*.

**viθā*, instrumental de *viθ-* « famille princière », dans *v*[i]*θaptiy, viθāpatiy* « dans la famille » (sens peu clair) ; cf. la désinence d'instrumental skr. *-ā*.

d[u]*uvryamiy, duvarayāmaiy* « à ma cour » B. II, 75 et 89 ; locatif *duvaraiy* + postposition *ā* + *maiy* « à moi » ; en finale

absolue, on a toujours *-a* noté, ainsi *dstya, dastayā* « dans la main ». Cette postposition *ā* répond à skr. *ā*.

Il y a sans doute un instrumental en *-ayā* dans le mot obscur *uzmyaptiy, uzmayāpatiy,* qui doit se couper *uzmayā-patiy*.

§ 151. Il y a un flottement entre *ă* et *ā* pour *uta* ; à l'état isolé, on a toujours *uta, utā* « et » ; les inscriptions de Darius ont toujours la marque de *a* devant enclitique, soit *utašiy, utāšaiy* « et à lui » B. II, 74, *utamiy, utāmaiy* « et à moi » NR. a. 52 ; mais dans les inscriptions de Xerxès, on lit devant enclitique tantôt *utā-,* ainsi Pers. b. 29, tantôt *ută-,* ainsi *utmiy, utamaiy* Pers. a. 15. Le sanskrit a ici *uta*. Il s'agit sans doute d'un de ces *a* finaux indo-iraniens dont la quantité flottait entre *-ă* et *-ā* ; si l'on n'a pas véd. **utā* à côté de *utá,* c'est que la forme à voyelle longue finale est remplacée le cas échéant par véd. *utó*.

§ 152. La transcription par *-ā* de tous les *-a* finaux, là même où ils représentent une ancienne brève, répond sans doute à une réalité. En effet, dans des cas particuliers où un abrègement peut se justifier, on rencontre *-ă,* et non *-ā,* pour représenter un ancien *-ă,* c'est-à-dire qu'un *-a* final n'est pas noté. La désinence *-hya* du génitif des thèmes en *-ă-* (v. § 301) est régulièrement notée *-hya,* c'est-à-dire *-hyā* ; mais on observe les exceptions suivantes, toutes à la fin de mots longs et dans des groupes où l'*a* final avait chance de s'abréger :

en hiatus deux fois, B. III, 38 et 46 *karm tym vhyzdathy aj, kāram tyam vahyazdātahya aja* « il a battu l'armée de Vahyazdāta ». — De même la 3e personne moyenne du pluriel de prétérit *aha(n)tā,* qui est en général notée *ahta* devant consonne ou devant voyelle, comme on l'attend, l'est deux fois *aht* devant des mots suivants commençant par voyelle, B. III, 49 et 51.

dans un groupe où le génitif est lié au mot suivant dont il dépend : B. IV, 19 et 22, e. 7, g. 9 *uvxštrhy tumaya,*

(h)uvaxštrahya tau(x)māyā « de la famille de (H)uvaxštra », contre une fois B. II, 15-16 *uvxštrhya tumaya, (h)uvaxštrahyā tau(x)māyā.*

dans toutes les formes de noms de mois devant *māhyā,* ainsi B. I, 37-38 *v^i^iyxnhy mahya, viyaxnahya māhyā* « au mois de viyaxna » ; 42 *grmpdhy mahya, garmapadahya māhyā* « au mois de garmapada », et ainsi toujours.

dans le seul cas où les deux termes du juxtaposé *A(h)ura Mazdā(h)* soient fléchis séparément, Xerxès Pers. c. (a 10 = b 17) *aurhy mzdah, a(h)urahya mazdāha* « d'Ahura Mazdāh ».

Si l'on a noté *-ă* dans les cas où il y a lieu de supposer qu'on prononçait en effet *-ă,* c'est que l'on avait *-ā* dans les cas où l'*a* est expressément noté. — Il est impossible de faire état de *nam, nāma* « nom » (cf. skr. *nāma*), qui se trouve souvent, parce que la répartition de *nāma, nāmā* est réglée par le genre du mot voisin : *nāma* est employé près des masculins et des neutres, *nāmā* près des féminins (v. § 312).

§ 153. A la finale, *-i* et *-u* sont notés *-iy* et *-uv* constamment, aussi bien dans le cas des diphtongues que dans celui des voyelles simples ; la notation *-i* ou *-u* seule n'apparaît que devant des enclitiques ; ainsi :

apiy, apiy « aussi » Dar. Elv. 19, et *[ap]imiy, apimaiy* « aussi à moi » Dar. B. IV, 46 ; cf. skr. *api.*

ptiy, patiy « vers » (souvent attesté), et *ručptiva, raučapativā* « ou de jour » (*rauča-+pati+vā*) B. 1, 20 ; cf. zd *paiti.*

pr^u^uv, paruv (nom. acc. sg. neutre) « beaucoup », cf. zd *pouru,* skr. *puru* ; on retrouve *pr^u^uv-* à la fin du premier terme du composé *pr^u^uvznanam,* à côté de *pr^u^uznanam, paruzanānām* (cf. § 156 et 291) et avec le génitif pluriel (cf. § 92).

ddatuv, dadātuv « qu'il donne » (3e sg. impér.), cf. skr. *dadātu.*

imiy, imaiy (nom. acc. pl. masc.) « ceux-ci », et *imiva, imaivā* « ou ceux-ci » B. IV, 71, 73, 77 ; cf. skr. *ime.*

tyiy, tyaiy (nom. acc. masc. plur.) « qui » et *tyišiy, tyaišaiy* B. I, 57, etc. « qui à lui ».

huv, hauv « celui-ci » (nom. masc. sg.), et *hušiy, haušaiy* « celui-ci à lui » Dar. Pers. d 3. Toutefois *huv* est la graphie ordinaire même devant enclitique : *huvmiy, hauvmaiy* « celui-ci à moi » B. II, 79 ; III, 11 ; *huvtiy, hauvtaiy* « celui-ci à toi » NR. a. 57 ; *huvčiy, haučiy* « celui-ci » (avec l'enclitique *čiy*) Dar. Pers. e. 23.

§ 154. Jamais, en finale absolue, on ne manque d'écrire *y* et *v* après *i* et *u*. Quelquefois, dans la diphtongue finale *-ai*, c'est l'*i* qui n'est pas noté :

NR. a. 46 *d^{u}ury* [*hč*]*a parsa, duray hačā pārsā* « loin de la Perse » ; la graphie ordinaire est *duriy* ; ici *duraiy* fait partie d'un groupe de mots, et la diphtongue devait y être relativement brève.

B. IV, 58 *aurmzdaty, a(h)uramazdātay* « Ahuramazdāh à toi » ; la graphie ordinaire est *-tiy*, il s'agit de l'enclitique *taiy*, sans doute relativement bref.

§ 155. Après *h*, la voyelle *i* n'est jamais notée en fin de mot, et l'on a *ahy, ah(i)y* « tu es », cf. zd *ahi*, skr. *asi*, en face de *am^{i}iy, amiy* « je suis », cf. zd *ahmi*, skr. *asmi*, et *astiy, astiy* « il est », cf. zd *asti*, skr. *asti*. Devant enclitique, il n'y a pas de *y*, et alors *i* n'est pas noté, on l'a vu § 132 ; *pribrahd^{i}iš, paribarāh(i)diš* « que tu les conserves » (*paribarāhi* + *diš*) B. IV, 74 ; *v^{i}iknahd^{i}iš, vikanāh(i)diš* « que tu les détruises » B. IV, 77, en regard de *pribrahy, paribarāh(i)y* « que tu conserves », *v^{i}iknahy, vikanāh(i)y* « que tu détruises », attestés dans le même morceau. — La graphie *-hy* peut aussi s'interpréter *-ha(i)y* d'après le principe général de l'écriture ; et en effet, du thème indo-iranien *manya-*, qui admet seulement les désinences moyennes en sanskrit et dans l'Avesta, on a *mniyahy* Dar. Pers. e. 20, qui doit évidemment être lu *maniyāhay* « que tu penses » (2e pers. sg. subj.).

§ 156. A la jonction des deux termes du composé *paru-zana-* « qui a beaucoup de races », mot emprunté (v. § 9 et 119), on a *paru* dans *pr^{u}uznanam* (gén. plur.) Dar. Elv. 15-16 et Xerx. Elv. 15-16, mais *paruv-* dans *pr^{u}uvznanam* Xerx. Pers. b. 15-16 et d (a 11 = b 15-16) ; c'est qu'on avait le sentiment de deux mots, comme le prouve la coupe *pr^{u}uv znanam* Xerx. Pers. a (a. 8 = b. 8, c. 8 = d. 8), avec marque de séparation de mots après *paruv*.

§ 157. Le mot *duraiy* est suivi de *apiy* dans la plupart des exemples ; on écrit *d^{u}uriy apiy* ; le rapprochement des deux mots, sans signe de séparation, et sans *y* entre *i* et *a*, dans *d^{u}uriapiy, duraiapiy* NR. a. 12, a l'air d'une faute accidentelle.

§ 158. Il est difficile d'interpréter ce *-y* et ce *-v* après *i* et *u* en fin de mot. Sans doute *i* et *u* terminant des mots développent respectivement *y* et *v* à la fin d'un préverbe devant un verbe commençant par voyelle ou à la fin d'un premier terme de composé devant un second terme à initiale vocalique :

ptipyuva, patipaya(x)uvā « protège » (préverbe *pati* + *paya(x)uvā*), en regard de *ptiyaiš, patiyaiša* (*pati* + *y* + *aiša*) « ils sont venus ».

umrtiyā, (h)umartiyā (*[h]u-* + *martiya*) « qui ont de bons hommes », en face de *uvspa, (h)uvaspā* (*[h]u-* + *v* + *aspa*) « qui ont de bons chevaux ».

On conçoit bien comment devant la postposition *-ā* un ancien locatif tel que **dastai* est devenu *dastayā,* et ainsi toujours ; et le *v* de *huvm, hauvam* « celui-ci » B. I, 29, constitué sans doute par la juxtaposition de *hau-* et d'une particule *-am* n'a rien de surprenant (ici la diphtongue *au* s'est maintenue sous l'influence de la forme isolée **hau-*). Mais on ne voit pas pourquoi une prononciation, qui était normale devant voyelle, aurait été étendue au cas de la pause et au cas de l'initiale consonantique suivante, lesquels étaient les plus fréquents. D'ailleurs, on ne

saurait séparer les graphies *-iy, -uv* de la graphie de *-a* final par l'ancien *-ă* (§ 150-152). Il semble que, d'une manière générale, les voyelles en finale absolue aient été prolongées, et pour ainsi dire traînées. Cette prononciation traînée expliquerait à la fois *-ā, -iy* et *-uv* ; le *y* et le *v* doivent vraiment noter des sortes de *y* et de *v* consonnes finaux. Cette prononciation n'a pas dû être spéciale au perse ; on sait que, dans les gāthās de l'Avesta, tout *-a* final est noté *-ā,* quelle que soit la quantité ancienne, et que tout *-i* et tout *-u* sont notés *-ī* et *-ū* ; or, ceci suppose que l'auteur de la vocalisation du texte traditionnel, quand il a vocalisé *astī,* avait sous les yeux quelque chose comme *'sty,* qu'on peut lire *astī,* mais qui admet aussi bien une lecture *astiy,* identique à celle du v. p. *astiy.*

§ 159. L'exemple cité ci-dessus, § 152, d'absence de notation de *-a* final de la désinence *-hya* devant un mot commençant par voyelle suggère l'idée que les longues en hiatus pouvaient tendre à s'abréger. Cette vue est confirmée par le fait que, à la jonction d'un préverbe et d'un verbe commençant par *i,* on observe un abrègement. Soit en effet le préverbe *parā-* attesté dans *prabrtm, parābrtam* « enlevé » B. I, 62 et dans *pragmta, parāgmatā* « allés à l'écart » ; or, on trouve souvent *prid'iy, paraidiy* « va t'en » et *prita, paraitā* « allez vous-en » ou encore *prita, paraitā* « partis » B. II, 38.

Consonnes finales.

§ 160. Les seules consonnes finales qui soient notées sont *m, š* et *r.*

§ 161. La consonne *-m* est fréquente :

adm, adam « moi » (nominatif) = zd *azəm,* skr. *aham.*

asm, asam (acc. sg. masc.) « cheval », cf. zd *aspəm,* skr. *açvam.*

xšçm, xšaçam (nom. acc. sg. neutre) « royaume » = zd *xšaθrəm,* skr. *kṣatram.*

ajnm, ajanam (1re pers. sg. prétérit) « j'ai frappé » = skr. *ahanam,* cf. zd *janəm.*

§ 162. La consonne *-š* est la forme prise par *-s* finale en indo-iranien après *i* et *u*; on a ainsi :

uvamršiyuš, (x)uvāmršiyuš « qui a sa propre mort », nominatif masc. sg. d'un composé, dont le second terme est un thème en *-u-*; cf. zd *mərəθyuš,* skr. *mṛtyuḥ.*

šiyatiš, šiyātiš « bien être », nominatif fém. sg. d'un thème en *-i-*; cf. zd *šāitiš.*

bgibiš, bagaibiš « avec les dieux », instrumental pluriel dont la désinence est *-biš,* cf. zd *-bīš,* skr. *-bhiḥ.*

§ 163. On a *-r* dans :

atr, a(n)tar « à l'intérieur », cf. zd *antarə,* skr. *antaḥ* (*antar*).

§ 164. Par les exemples cités, on voit que la voyelle qui précède une consonne finale ne subit pas d'allongement.

§ 165 La présence ancienne d'une consonne qui n'est pas notée et qui sans doute ne se prononçait plus proprement, mais qui laissait sa trace dans un arrêt net de la voyelle (v. Gauthiot, *Fin de mot,* p. 100 et suiv.), excluant tout son traîné, se traduit par la non-notation de *-a* à la finale en certains cas. Les trois consonnes qui ont laissé cette trace sont l'occlusive dentale **-t* ou **-d,* répondant à zd *t̰-*; l'aspirée **-h,* répondant à skr. *-ḥ* (i.-e. **-s *-z*); la nasale **-n,* répondant à zd *-n,* skr. *-n* ou à *-n* suivi de *-t* ou *-d.* Les voyelles longues subsistent devant ces trois consonnes qui se sont amuies en perse.

§ 166. Il est tombé une dentale finale dans des cas tels que :

abr, abara « il a porté », cf. zd *barat̰.* skr. *abharat.*

ada, adā « il a créé », cf. zd *dāt̰,* skr. *adhāt.*

av, ava « ceci » (nom. acc. sg. neutre), cf. zd *avat̰.*

L'amuissement de la dentale est réel, et après *-i* final le mouvement d'arrêt de la voyelle prend la forme d'un *-y* :

-čiy, -čiy, particule répondant à zd *čit̰,* skr. *cit.*

niy, naiy, négation répondant à zd *nōit̰,* skr. *net.*

Sur la confusion de *abara(t)* et *abara(n)*, cf. § 168.

La présence ancienne d'une dentale se traduit seulement par ceci que devant la particule enclitique *-čiy* (§ 336) apparaît un *č*; un ancien *-t-č-* est ainsi devenu *-šč-* :

avščiy, avaščiy « ceci même », de **avat-čit*.

aniyščiy, aniyaščiy « quelque autre chose », de *anyat* (cf. zd *anyaṯ*, skr. *anyat*) + *čit*.

čiščiy, čiščiy « quelque chose » B. I, 53, de **čit-čit*, cf. zd *čiṯ*, neutre de *čiš* « quelqu'un ».

Le *-d-* de *avdⁱim, avadim, avᵃdⁱiš, avadiš* (*ava-d-iš*) « ceci eux » (v. § 345) est sans doute l'ancien *-d* final de **avad-* devant voyelle (v. Caland, K. Z., XLII, 173 et suiv., et A. Meillet, M. S. L., XIX, 53 et suiv.).

Devant les enclitiques autres que *-čiy*, la finale ne subit aucune modification visible :

psavšim, pasāvašim « après ceci lui ».

nimiy, naimaiy « pas à moi » (de **nait* + *maiy*) ; de même *nišim, naišim* « pas lui ».

§ 167. Une ancienne *-s* finale a de même disparu dans des cas tels que :

aniy, aniya (nom. sg. masc.) « autre », cf. zd *anyō*, skr. *anyaḥ*.

rut, rauta (gén. abl. sg. du thème en *-t-*, *raut-*), cf. la désinence zd *-ō*, skr. *-aḥ*.

Devant *-čiy*, une ancienne sifflante apparaît aussi comme *š* : *kščiy, kaščiy* « quelqu'un » (de **kas* + *čit*), cf. zd *kasčiṯ*, skr. *kaçcit*.

Il n'y a pas trace de *s* devant les enclitiques autres que *čiy*. On a ainsi :

xšpva, xšapavā « ou de nuit » du génitif **xšapa(h)* + *vā*.

tyšam, tyašām « ce qui à eux » de **tyat* + *šām* ; *tymiy, tyamaiy* « ce qui à moi ».

Aurmzdamiy, A(h)uramazdāmaiy « A(h)uramazdā(h) à moi » (de **Ahuramazdāh* + *maiy*).

Du reste on n'a pas d'exemples qui indiquent ce que serait le traitement d'un ancien **-t* ou d'une ancienne **-s* finale dans des cas qui seraient intéressants, ainsi devant *čā* « et » ou devant *taiy* « à toi ».

§ 168. C'est une nasale finale, suivie de dentale, qui se trouvait anciennement dans quelques cas tels que :

aj, aja « il a frappé », cf. skr. *ahan,* de **ahant.*

En aucun cas une *n* n'aurait pu être écrite puisqu'on n'écrit pas de nasale implosive ; mais il est probable que la nasale finale ne se prononçait pas plus que le *-t* final ; car on a transformé de diverses manières (v. § 223) la 3e personne du pluriel de *abr, abara* « il a porté », visiblement pour éviter la confusion de *abr* (ancien **abarant*) « ils ont porté » avec *abr* (ancien **abarat*) « il a porté ».

§ 169. Pour toutes les consonnes finales autres que celles qui viennent d'être énumérées, il n'y a pas d'exemples.

§ 170. On remarquera l'absence de tout groupe de consonnes en fin de mot ; en particulier il n'y a pas de groupe *-št* ; la 3e personne du singulier active des formes qui reposent sur l'ancien aoriste en **-s,* comme *akuunuš, akunauš* « il faisait », se termine par *-š,* et non par **-št,* c'est-à-dire qu'un *-t* final s'est amui dans les cas de ce genre (v. § 223).

§ 171. Traces des anciennes règles relatives aux consonnes finales.

En indo-iranien, les occlusives et sifflantes finales tendaient à être sourdes devant une sourde suivante, sonores devant une sonore suivante, voyelle ou consonne. Étant donné que l'on n'a en fin de mot ni occlusive ni *s,* la seule consonne qui se prête à manifester une trace de la vieille règle en fin de mot est *-š* qui pourrait alterner avec *-ǰ* (*-ž*). Il y a en effet un reste de l'ancien usage dans le traitement du préverbe indo-iranien *niš-, niž-,* qui est *niž-* dans la forme transcrite par *nijāyam* « je suis parti » (v. § 127). Mais, sauf cet exemple et sauf *ud-* dans

udptta, udapatatā (*ud* + *apatatā*) « il s'est soulevé », les préverbes n'offrent pas d'autre cas où il y aurait une consonne finale devant voyelle ou sonante consonne initiale (sur *avadim, avadiš,* v. § 166). Dans tous les mots suivis d'un signe de séparation, la sourde finale *-š* a été généralisée, même dans les prépositions ; on a ainsi *ptiš dadršim, patiš dādršim* « contre Dādrši » B. II, 43-44 ; *ptiš vum*^{i}*ism, patiš va (h) umisam* « contre Vahumisa » B. II, 52-53 ; *ptiš mam, patiš mām* « contre moi » B. II, 67 ; etc. Même devant enclitique, on a *š* : *dhyaušmiy, dahyāušmaiy* (*dahyāuš* + *maiy*) « la province à moi » B. IV, 39. La généralisation de la sourde *-š* est allée si loin que, dans le composé *d*^{u}*ušiyarm, dušiyāram* « mauvaise année, mauvaise récolte » de **duš-* **duz-* « mal » et *yār* « année », on a *š,* et non *z*; cf. pehlvi manichéen *dušy'ryy, dušyārī* « mauvaise récolte ».

En pareil cas, le sanskrit et l'Avesta ont la sonore, par exemple zd *duz-itəm,* skr. *dur-itam* « danger ». Le vieux perse offre déjà l'état du persan qui a généralisé la sourde devant les sonantes : *dušman,* etc.

Insuffisance des données.

§ 172. Les données ne permettent pas de se faire une idée complète du système phonétique de la langue. C'est que ceux qui ont écrit les textes ont eu en vue de donner les indications nécessaires pour rendre intelligibles sans ambiguïté des inscriptions monumentales — et ils y ont réussi —, mais ils ne se sont pas proposé de fixer la prononciation comme l'ont fait ceux qui ailleurs ont fixé pour l'usage courant des prêtres des textes religieux dont la prononciation devait demeurer invariable. Entre la graphie traditionnelle de l'Avesta, telle qu'elle a été fixée à l'époque sassanide, et la graphie des inscriptions perses

il y a ainsi un contraste complet. Mais les inscriptions perses présentent la langue telle qu'elle apparaissait aux contemporains ; et, si leurs indications sont incomplètes, elles sont sincères et authentiques.

La seule donnée qu'on possède sur la phonétique de la phrase est celle de l'existence d'enclitiques reconnaissables à l'absence de la marque de séparation de mots en certains cas (v. § 149 et 415).

§ 173. Il y a une insuffisance qui est commune aux inscriptions perses et au texte avestique : on n'y trouve rien qui puisse renseigner soit sur une conservation éventuelle du ton indo-iranien, soit sur la place d'un accent. Le rythme quantitatif de l'indo-iranien s'est maintenu en persan, en se combinant avec une influence de la fin de mot, et l'on peut par suite être sûr qu'il existait en perse ; la notation de *ā*, qui est peu conforme au type général de la graphie, en est d'ailleurs une trace assez nette. Mais il est impossible de dire s'il subsistait des traces du ton mobile comme dans la langue védique.

CHAPITRE III

ALTERNANCES

§ 174. Les textes perses sont trop peu étendus pour donner une idée juste et complète du rôle des alternances. Du nombre, relativement petit, des exemples attestés il serait hasardeux de conclure que les alternances se trouvaient déjà en régression au moment où les textes ont été composés. Les « formes fortes » où ces alternances figureraient sont en nombre assez restreint sur les inscriptions. Et il faut tenir compte du fait qu'on a très peu de formes distinctes de chaque racine. En somme, dans la mesure où les formes sont attestées, les alternances indo-iraniennes y subsistent bien. Mais les formes « fortes » où ces alternances jouaient un rôle tendaient sans doute à s'éliminer.

I. Alternances vocaliques.

A. Alternances quantitatives.

§ 175. L'alternance *ă/ā,* qui était très importante en indo-iranien, est représentée par divers exemples :

padibiya, pādaibiyā « par les deux pieds » (cf. skr. *pāt* « pied ») : *pstiš, pastiš* « fantassin » (de **pat-ti-š*).

hdⁱiš, hadiš « siège » : *niyšadym, niyašādayam* « j'ai établi » (cf. § 199) ; racine indo-iran. *sad-* : *sād-* ; cf. skr. *sádaḥ* et *ni-ṣādayati*.

brtiy, bara(n)tiy « ils portent » : *asbar, asabāra* « cavalier » (*asa* + *bāra-*), et *ušbarim, ušabārim* (acc. sg.) « monté sur chameau » (*uša* + *bāri-*).

aydiy, ayadaiy « j'ai honoré » et *aydna, ayadanā* « sanctuaires » : *açiyad^{i}yhy, açiyādiyahya* (gén.), nom d'un mois (*āç-* « feu » + *yādiya-* « adoration ») ; *bagyadiš, bāgayādaiš* (gén.), nom d'un mois (*baga-* avec vrddhi, § 298, et *-yādi-* « adoration »).

Il y a un degré long au nominatif de *dhyauš, dahyāuš* « province », plur. *dhyav, dahyāva,* acc. sg. *dhyaum, dahyāum,* en regard du gén. plur. *dhyunam, dahyunām* ; loc. plur. *dhyušuva, dahyušuvā* (cf. § 321).

L'*ā* de la vrddhi de dérivation du type *mrg^{u}uš, marguš* « Margiane » : *margv, māргava* « Margien » se trouve aussi plusieurs fois (v. § 298).

L'*ā* du degré long figure du reste dans plusieurs exemples nets, ainsi l'accusatif sg. *asmanm, asmānam* « pierre, ciel », cf. skr. *açmānam,* p. *asmān* ; dans les formes de causatif ou à type de causatif *daryam^{i}iy, dārayāmiy* « je tiens », cf. zd *dārayeiti,* skr. *dhārayati* (et aussi l'aoriste passif *adariy, adāriy* « il a été tenu »), en face de l'adjectif *d^{u}ur^{u}uv, duruva* « ferme » qui présente le degré zéro de la même racine, skr. *dhruvaḥ*; et *v^{i}inaθyiš, vināθayaiš* « tu peux faire du mal », causatif d'une racine *naθ-* = zd *nas-,* skr. *naç-,* avec préverbe *vi-* ; cf. du reste p. *gunāh,* de **vināθa,* et *amany, amānaya* « il a attendu », cf. § 199 — *kam, kāma* « désir », cf. zd *kāmō* — *bajim, bājim* (acc. sg.) « tribut », p. *bāẓ,* cf. zd *baẓaṯ* « il a donné en partage » — *nahm, nāham* (acc. sg.), cf. skr. *nās-*: *nas-*.

On a *ā* dans *rastam, rāstām* « droite » (cf. § 125 et 217) en regard du degré zéro de *arštām* (*'rštām*) « rectitude ».

Le nom de mois *θurvahrhy, θuravāharahya* (gén. sg.) renferme le mot correspondant à skr. *vāsara-,* cf. p. *bahār*

(avec déplacement de la quantité), en regard de zd *vaṅri* (locat. sg.), skr. *vasar-*. — L'*ā* de *npa, napā* « petit-fils » est sûr, cf. zd *napāt-*, skr. *napāt*; l'-*ā* final de *pita, pitā* « père » et de *brata, b^{a}rātā* « frère » n'a pas de valeur au point de vue perse, mais il répond à l'-*ā* de skr. *pitā, bhrātā,* en regard des accusatifs *pitaram, bhrātaram*; l'-*ā* de *dušta, dauštā* « ami » n'a pas non plus de valeur propre, mais il répond à l'*ā* du nominatif sanskrit en -*tā* des noms d'agent en -*tar-*; l'*ā* de l'accusatif de ces mêmes noms d'agent est sûr dans *frmatarm, f^{a}ramātāram* « seigneur », plusieurs fois attesté, cf. skr. -*tāram*, zd -*tārəm*; de même l'-*ā* du nominatif *xšçpava, xšaçapāvā* « satrape » répond à l'-*ā* final du nominatif des thèmes sanskrits en -*an-* (cf. § 312).

B. Alternances *a*/zéro.

§. 176. Voici quelques exemples où l'on observe l'alternance de manière sensible en perse :

drug, d^{a}rauga « mensonge », *drujn, d^{a}raujana* « trompant » : *ad^{u}ur^{u}ujiy, adurujiya* « il a menti », *d^{u}ur^{u}uxtm, duruxtam* « menti ».

aitiy, aitiy « il va » : *prid^{i}iy, paraidiy* « va-t'en » (*parā* + impératif *idiy*), *prita, paraitā* « partis » (*parā* + adjectif *itā*) (cf. § 184).

astiy, astiy « il est » : *htiy, ha(n)tiy* « ils sont », cf. skr. *as-ti, s-anti* (cf. § 184).

ufrštm, (h)ufraštam « bien interrogé, bien puni » : *aprsm, aprsam* « j'ai interrogé », cf. p. *pursam*, skr. *pṛcchati*, zd *pərəsaiti*.

črtniy, čartanaiy « faire », *zurkr, zurakara* « qui fait tromperie » : *čxriya, čaxriyā* « puisses-tu faire » (§ 208 et 231); *ak^{u}uma, akumā* « nous avons fait », cf. skr. *akṛma* (§ 237), et sans doute aussi v. p. *krt, krta* « fait » (cf. § 213).

De bons exemples se trouvent dans les thèmes en -*u-* : nom.

sg. *-u-š,* gén. sg. *-au-š,* loc. sg. *-auv* et *-av-ā* (cf. § 318) et dans les thèmes en *-i-* : nom. sg. *-i-š,* gén. sg. *-ai-š* (cf. § 318).

§ 177. On ne trouve sûrement attestés que le degré long d'une part, le degré zéro de l'autre dans *dārayāmiy* : *duruva,* cf. ci-dessus § 175 ; mais il est probable qu'il faut lire *adršiy, adršiy,* et non *adaršiy* « j'ai tenu » l'aoriste sigmatique moyen de cette racine Dar. Pers. e 8. Le degré zéro de *arštam, arštām* (*'rštām*) « rectitude » (de **ṛštā-*) se trouve en face du degré long de *rāstām* « droite » (cf. § 175).

On n'a aussi que l'opposition du degré long et du degré zéro dans la flexion de *pita, pitā* « père », nominatif du thème *pitar-*: gén. sg. *piç, piça,* représentant un ancien **pitr-as.*

§ 178. L'alternance ne pouvait plus être aperçue des sujets parlants dans *giθa, gaiθā* « biens, fortune », et *jiva, jīvā* « vis » (impératif), ou dans *abvm, abavam* « je devenais » et *biya, biyā* « qu'il devienne » (v. § 232).

Il ne saurait non plus être question d'une alternance nette dans la racine *stā-* du type en *-ā-,* dont on a d'une part *avastaym, avāstāyam* « j'ai établi » (*ava + astāyam*); *stanm, stānam* « place », et de l'autre *aištta, a(h)ištatā* « il s'est tenu » (imparfait du thème *hi-št-a-*).

§ 179. Plusieurs alternances se trouvent n'être pas notées par suite des insuffisances de la graphie :

ajnm, ajanam « j'ai frappé », avec racine *jan-* : *jdiy, jadiy* « frappe », *-jt, -jata* « frappé », avec degré zéro *ja-* ; mais on pourrait aussi bien lire *ja(n)-* dans ce dernier cas ; le persan *zadan* montre qu'il faut lire *ja-*. Sur le nom d'agent *jta, ja(n)tā* « celui qui frappe » v. § 277 ; la lecture *ja(n)tā* est indémontrable, mais possible.

ajmiya, ajamiyā « qu'il vienne » (*ā + jamiyā*) : *pragmta, parāgmatā* « partis » (*parā + gmatā*) ; rien n'empêcherait de lire **āgamatā* ; mais le persan a *āmadan* « venir », qui suppose **ā-gmata-*.

bdk, ba(n)daka « serviteur » (à lire ainsi d'après p. *banda*): *bst, basta* « lié » (p. *bast*) ; donc alternance *band-* : *bad-*.

mrtiy, martiya « homme » (cf. p. *mard*) : *-mršiyuš*, *-mršiyuš* « mort » (cf. skr. *mr̥tyuḥ*, zd *mərəθyuš*) ; on a en persan le verbe *murdan* « mourir ».

Il y avait sans doute degré *a* à l'aoriste *niypišm* « j'ai écrit » et degré zéro dans l'adjectif en *-ta- nipištm* « écrit » ; mais l'opposition des lectures *niyapaišam* et *nipištam* est hypothétique ; le persan ne fournit de témoignage que pour la seconde.

Les exemples de ce genre pourraient être multipliés, et il ne serait pas non plus difficile de citer des cas isolés de degré *a*, comme *rut, rauta* « de la rivière » (gén. abl. sg.) ou de degré zéro, comme *v*[i]*iθm, viθam* « famille » (acc. sg.).

II. Alternances consonantiques.

§ 180. On a vu comment *š* alterne avec *s* ou avec *h* en certaines conditions, suivant la voyelle qui précède (§ 122).

§ 181. Outre cette alternance et quelques autres, de moindre importance, dont le principe est en perse même et qui ont été indiquées dans le chapitre du système phonétique, il existe une alternance dont le principe n'apparaît plus en indo-iranien et qui est de caractère purement traditionnel ; c'est celle de *č* avec *k* et de *ǰ* avec *g*. Les exemples attestés en perse sont peu nombreux et suffisent tout juste à indiquer la persistance du phénomène.

k/č :

ak[u]*unuš, akunauš* « il faisait » ; *ak*[u]*uma, akumā* « nous avons fait » ; *krt, krta* « fait » ; *zurkr, zurakara* « qui fait le mal » : *črtniy, čartanaiy* « faire », et *č* dans le redoublement de *čxriya, čaxriyā* (de **ca-kr-iyās*) « puisses-tu faire ».

kščiy, kaščiy « quelqu'un » : *čiščiy, čiščiy* « quelque chose », cf. skr. *kaḥ* et *cit*, zd *kō* et *čiš, čiṯ*.

Du nom de province *mk, maka,* on a tiré le dérivé indiquant le peuple *mčiya, mačiyā* (nom. plur.).

g/ǰ :

aǰmⁱiya, aǰamiyā (*ā* + *ǰamiyā*) « qu'il vienne » : *pragmta, parāgmatā* « partis » ; cf. zd *ǰam-* : *gatō*.

ǰⁱiva, ǰivā « vis » (impératif) : *giθa, gaiθā* « bien, fortune » ; cf. zd *ǰvaiti* (lire *ǰivaiti*) et *gayō*.

drug, dᵃrauga « mensonge » et *dᵘurᵘuxtm, duruxtam* « menti » (avec *k* passé à *x*, § 103) : *adᵘurᵘuǰiy, aduruǰiya* « il a menti », *druǰn, dᵃrauǰana* « trompeur », cf. skr. *droghaḥ* et *druhyati*.

On a vu § 126-127 en quelles conditions particulières se rencontrent *č* et *ǰ*, seulement devant *i* (et devant ancien *y*) et devant *ă* ; *k* et *g* n'apparaissent pas devant *i*, mais se rencontrent aussi devant *ă*.

CHAPITRE IV

FORMES VERBALES

§ 182. On dispose de peu de formes verbales. Mais ce que l'on en possède suffit à donner deux indications générales :

D'une part le système ancien des verbes indo-iraniens est maintenu dans ses grandes lignes.

D'autre part, sauf celles du présent, la plupart des formes anciennes sont en régression, et l'on aperçoit les amorces du type postérieur.

I. Les thèmes.

1° *Types athématiques du présent-aoriste.*

§ 183. Le type athématique a, comme partout, cessé d'être productif ; mais il en subsiste un nombre de représentants assez considérable. On y observe encore des alternances vocaliques nettes (cf. § 176).

A. Le présent-aoriste radical.

§ 184. *a*. Présents.

Racine *ah-* : *am*^{i}*iy*, *amiy* « je suis » (sur la non-notation de *h* de *a*[*h*]*miy*, v. § 133) ; *ahy*, *ah*(*i*)*y* « tu es » ; *astiy*, *astiy* « il est » ; et, avec degré zéro du vocalisme, *htiy*, *ha*(*n*)*tiy* « ils sont » ; la 1re personne du pluriel *amhy*, *amah*(*i*)*y* a le même vocalisme que *amiy*, à la différence de zd *mahi* et de véd.

smasi; subjonctif *ahy, ah(i)y,* c'est-à-dire *āhiy* « que tu sois »; *ahtiy, ahatiy* « qu'il soit » (v. § 134). Cf. skr. *asmi, asi, asti, santi,* et *asaḥ, asati* (*asat*). — Le prétérit *ahm, aham* (c'est-à-dire *āham*) « j'étais », *ah, aha* (*āha*) « il était », *ah, aha* (*āha*) et *ahta, aha(n)tā* (*āhantā*) « ils étaient » résulte d'un mélange d'imparfait et de parfait; la 1re personne *aham* a la désinence d'un imparfait, cf. skr. *āsam*; la 3e personne du singulier *aha* rappelle skr. *āsa,* zd *åṅha*; mais le *-t* final que suppose l'absence de notation d'un *a* final montre que **āha* était devenu **āhat,* avec désinence d'imparfait; l'ancien imparfait était du type skr. *āḥ,* zd *as*.

Racine *ai-*: *aitiy, aitiy* « il va », cf. zd *aēiti,* skr. *eti*; impératif *pridiy, paraidiy* (*parā* + *idiy*) « va-t'en »; *parita, paraitā* (*parā* + *itā*) « allez vous-en »; prétérit *nijaym, nijāyam* (*nij* + *āyam*) « je suis parti »; *aiš, aiš* (lire *āiš,* d'après *atiyaiš, atiyāiš* « il a passé ») « il est allé » B. I, 93, etc.; *ayta, aya(n)tā* « ils sont allés » Dar. Sz. c 11.

jan- (skr. *hanti,* zd *jainti*): impératif *jdiy, jadiy* « frappe » (cf. skr. *jahi,* zd *jaiδi*); *jta, jatā* « frappez ». Imparfait *ajnm, ajanam* « j'ai frappé »; *aj, aja* « il a frappé »; *avajn, avājana* (*ava* + *ajana*) « ils ont tué »; moyen *ptiyjta* « il a battu (pour lui) ». Optatif actif: *avajniya, avājaniyā* (*ava* + *ā* + *janiyā*) « il pourrait tuer ».

kan- (p. *kandan,* cf. zd *kainti* « il creuse »): *v'iyk, viyaka* (*vi* + *aka*[*n*]) « il a détruit »; impér. *niktuv, nika(n)tuv* « qu'il détruise »; subj. *v'iknahy, vikanāh(i)y* « que tu détruises », comme si le type était thématique (v. § 229).

pā- (cf. skr. *pāti,* zd *-pāiti*): impér. *pad'iy, pādiy* « garde »; *pat"uv, pātuv* « qu'il garde »; il y a au présent moyen *ptipyuva, patipaya(x)uvā* « garde-toi », ce qui donne lieu de se demander si *pā-* ne serait pas un thème d'aoriste en perse.

§ 185. *b.* Aoristes.

ku- (cf. zd *kərə-,* skr. *kr̥-*): *ak"uma, akumā* « nous avons

fait » ; moyen *akᵘuta, akutā* « il a fait (pour lui) ». — Le thème du présent est *kunau-* (v. § 188).

dā- (skr. *dhā-,* zd *dā-*): *ada, adā* « il a créé » (= skr. *adhāt*). — Le thème du présent est *dadā-* (v. § 186).

ǰam- (cf. skr. *agan,* gāth. impér. *gaidī*): optat. *aǰmiya, aǰamiyā* (*ā* + *ǰamiyā* ; cf. zd optat. *ǰamyāṯ*).

di- (p. *dīdan,* cf. zd *dīta-* « vu ») : *dⁱidⁱiy, didiy* « vois » ; le présent est *vaina-,* v. § 203.

§ 186. B. Présents à redoublement.

dadā- (cf. skr. *dadāti,* zd *dadāiti*): *ddatᵘuv* « qu'il donne » Dar. Pers. d 23-24 ; NR a. 55.

dadā- (cf. skr. *dadhāti,* zd *dadāiti*) : *adda, adadā* « il a établi » Dar. Pers. d. 3. Cf. l'aoriste *adā* (§ 185).

C. Type à nasale.

§ 187. Le type général de skr. *riṇakti,* zd *irinaxti* n'est pas représenté ; aucun des verbes où il pourrait figurer ne se trouve par hasard sur les inscriptions. Tout au plus peut-on noter l'existence de **vinad-,* **vind-* dans le nom propre composé *vⁱidfrna, vi(n)dafarnā* (gr. Ἰνταφέρνης, él. *mi-in-da-par-na,* bab. [*mi-*]*in-*[*da-par-*]*na-'*) ; ce nom signifie « qui trouve la gloire ». — En revanche il y a des formes en *-nau-, -nu-* et en *-nā-*.

§ 188. *a.* Formes en *-nau-*.

kunau- (zd *kərənaoiti,* skr. *kr̥ṇoti*) : *kᵘunutiy, kunautiy* « il fait » ; impér. *kᵘunutᵘuv, kunautuv* « qu'il fasse » ; subjonctif *kᵘunvahy, kunavāh(y)* « que tu fasses » ; imparf. *akᵘunvm, akunavam* « je faisais » ; *akᵘunuš, akunauš* « il faisait » ; *akᵘunv, akunava* « ils faisaient ». — Passif dérivé : *akᵘunvyta, akunavayatā* « a été fait ». — Sur l'*u* de *ku-*, v. § 94.

dršnau- (cf. skr. *dhr̥ṣṇoti*) : *adršnuš, adršnauš* « il osait ».

Enfin il faut tenir compte de *dn*^{u}*u*-+-+-+ « il coule » Sz. c. 9, cf. p. *danam* ; il faut sans doute lire *danu*[*taiy*], avec MM. Bartholomae et Weissbach, plutôt que *danu*[*vatiy*] qu'on a aussi proposé.

Du thème *vrnau-* (cf. skr. *vṛṇoti, vṛṇute*), on n'a que des formes passées au type thématique : subj. *vrnvatiy, vrnavātaiy* « qu'il y ait conviction » (ceci est conforme à l'usage, cf. § 230) et impér. *vrnvtam, vrnavatām* « qu'il y ait conviction », seule forme de 3e pers. sing. impér. moyen qu'on connaisse.

§ 189. *b*. Formes en *-nā-*.

dānā- (cf. skr. *jānāti*, p. *dānam*) : *adana, adānā* « il connaissait » (cf. de la même racine *xšnāsātiy*, type en *-sa-*, v. § 198).

dinā- (cf. skr. *jināti*, pehlvi *zīnītan* emprunté à un parler non perse) : *ad*^{i}*ina, adinā* « il a enlevé » ; *ad*^{i}*inm, adinam* « j'ai enlevé » ; cf. l'adjectif en *-ta-* *d*^{i}*itm, ditam* « enlevé ».

2° *Types thématiques de présent.*

§ 190. Ces types sont nombreux et variés. Le nombre relativement grand des formations en *-sa-* et la productivité du type en *-aya-* sont à remarquer.

§ 191. Les présents thématiques ne sont en général accompagnés d'aucun aoriste. La différence d'aspect entre le thème de présent et le thème d'aoriste n'est pas exprimée ou l'est par un préverbe (v. § 250), et l'imparfait sert à exprimer le prétérit d'une manière générale ; l'imparfait n'a donc ni proprement le sens d'un imparfait, ni proprement celui d'un aoriste. On a vu au contraire quelques traces d'aoriste dans le type athématique, et l'on verra ci-dessous quelques aoristes en *-s-* (§ 206).

A. Type radical.

§ 192. *a*. Type à vocalisme radical *a*

xšaya- (cf. skr. *kṣayati,* zd *xšayeite*): *ptiyxšyiy*, *patiyaxšayaiy* « je suis devenu maître » (*pati* + *axšayaiy*).

gauba- : *'gubtiy, gaubataiy* « il dit » ; imparf. *agubta, agaubatā* « il disait », et *agauba(n)tā* « ils disaient » ; subj. *gubatiy, gaubātaiy* B. II, 84 et III, 86 « qu'il dise ».

taxša- : *hmtxštiy, hamtaxšataiy* « il fait en sorte que » (*ham* + *taxšataiy*) NR. b. 16 ; *hmtxšiy, hamataxšaiy* « j'ai fait en sorte que » ; *hmtxšta, hamataxšatā* « il a fait en sorte que » et *hamataxsa(n)tā* « ils ont fait en sorte que ».

θā- (*θanha-*) : *θatiy, θātiy* « il proclame », v. § 134 ; cf. skr. *çaṃsati,* gāth. *sənghaitī,* zd *sąhaiti* ; prétér. *aθhm, aθa(n)ham* « j'ai proclamé », *aθh, aθa(n)ha* « il a proclamé ».

naya- (cf. skr. *nayati*) : *franym, frānayam* (*fra* + *anayam*) « j'ai amené » ; *any, anaya* « il a conduit » ; *anyta, anayatā* « il a été conduit ».

pata- (cf. skr. *patate*) : *udptta, udapatatā* « il s'est soulevé » (*ud* + *apatatā*).

bara- (cf. skr. *bharati,* zd *baraiti,* p. *baram*) : *brtiy, barantiy* « ils portent » ; *abrm, abaram* « j'ai porté » ; *abr, abara* « il a porté » et « ils ont porté » ; *ab[r]h, abaraha* « ils ont porté » ; moyen *abrta, abara(n)tā* « ils ont porté » ; impér. *pr^iibra, paribarā* « conserve » (*pari* + *barā*) ; *brt^uuv, baratuv* « qu'il porte » ; subjonctif : *pr^iibrahy, paribarāh(i)y* « que tu conserves » (*pari* + *barāh[i]y*).

bava- (cf. skr. *bhavati,* zd *bavaiti*) : *abvm, abavam* « je suis devenu » ; *abv, abava* « il est devenu » et « ils sont devenus » ; subjonctif *bvatiy, bavātiy* « qu'il devienne ».

yada- (cf. skr. *yajati, yajate,* zd *yazaiti, yazaite*) : *aydiy, ayadaiy* « j'ai adoré » ; subjonctif *ydatiy, yadātaiy* « qu'il adore ».

rada- (cf. skr. *rahati,* dans les dictionnaires, et *rahayati*) : *avrd, avarada* « laisse » (*ava* + la 2e personne sing. à désinence secondaire *-*s,* sans augment, *rada*).

šiyava- (cf. skr. *cyavati*): *ašiyvm, ašiyavam* « je me suis mis en mouvement » ; *ašiyv, ašiyava* « il s'est mis en mouvement » et « ils se sont mis en mouvement ».

haja- (cf skr. *sajati*) : *frahjm, frāhajam* « j'ai suspendu » (*fra* + *ahajam*).

§ 193. *b.* Type à vocalisme radical zéro.

On n'a qu'un seul exemple, qui se trouve être au prétérit et peut par suite être un aoriste, et qui n'a pas d'étymologie connue : *am*ᵘ*uθ, amuθa* « il s'est enfui ».

B. Thèmes à suffixe *-ya-*.

§ 194. On a des thèmes en *-ya-* à valeur active :

jadiya- (cf. zd *jaiδyāmi*) : *jd*ⁱ*iyam*ⁱ*iy, jadiyāmiy* « je demande, je prie ».

durujiya- (cf. skr. *druhyati*) : *ad*ᵘ*ur*ᵘ*uj*ⁱ*iy, adurujiya* « il a menti » ; *ad*ᵘ*ur*ᵘ*uj*ⁱ*iyš, adurujiyaša* « ils ont menti ».

grbāya- (cf. skr. *gṛbhāyati*, zd *gəurvayeiti*) : *agrbaym, agrbāyam* « j'ai saisi » ; *agrbay, agrbāya* « il a saisi » et « ils ont saisi » ; *agrbayta, agrbāyatā* « il a pris pour lui ».

paya- (ou *pāya-*, v. § 59 ; cf. zd *pāya-, paya-* ; mais la notation avestique n'est pas assez sûre pour que cette hésitation soit très significative) : *ptipyuva, patipaya(x)uvā* « garde-toi ». — Cf. *pā-* athématique, § 184.

stāya- (cf. v. sl. *stoją* « je me tiens ») : *avastaym, avāstāyam* « j'ai établi » (*ava* + *astāyam*) ; *niyštaym, niyaštāyam* « j'ai établi » ; *niyštay, niyaštāya* « il a établi ». — Toutefois le sens et le fait qu'il y a un thème de présent *hišta-* de la racine *stā-* donnent lieu de croire que *stāya-* doit plutôt être rapproché des causatifs en *-aya-*, v. § 199) : *avāstāyam* B. I, 63 et 66 est employé d'une manière exactement équivalente à *niyašādayam* NR. a. 36 (cf. § 18).

§ 195. Deux thèmes en *-ya-* appartiennent au groupe des présents en *-ya-* qui expriment l'état :

maniya- (cf. skr. *manyate,* zd *mainyeite*) : subjonctif *mniyahy, maniyāhaiy* « que tu penses » ; *mniyatiy, maniyātaiy* « qu'il pense ».

mariya- (cf. skr. *mriyate,* zd *miryeite*) : *amriyta, amariyatā* « il est mort » (on notera que, ici, on lit *mar-,* mais qu'on peut aussi lire *mr-*).

§ 196. A ce dernier groupe se rattachent les formations de présent passif, dont on a deux exemples sûrs, d'une même racine :

kariya- (cf. skr. *kriyate*) : *akriyta, akariya(n)tā* « ils ont été faits » B. III, 92.

kunavaya- (formation secondaire, dérivée du thème du présent) : *ak*^{u}*unvyta, akunavayatā* « il a été fait » B. I, 20 et 24. — Cette formation nouvelle atteste à la fois la vitalité du passif et l'influence dominante exercée en perse par le thème du présent.

Un cas assez différent et à part est celui de *θahya-* (cf. skr. *çasyate*) : *θhyamhy, θayāmah(i)y* « nous nous appelons » ; la désinence est active, et le sens n'est pas proprement passif ; mais le suffixe *-ya-* des présents indiquant l'état donne un sens spécial à la racine dont on a le présent radical *θātiy* (v. § 192). Quant à *aθhy* « il a été proclamé, ordonné », on ne saurait déterminer s'il s'agit d'un aoriste passif en *-i* (cf. § 207) *aθah(i)y* ou d'un imparfait *aθahya,* dont le sens serait tout différent de celui du présent *θahyāmah(i)y.*

§ 197. Le type dénominatif n'est représenté que par un exemple, peu clair et en grande partie restitué :

d^{a}*raujiya-* : [*dru*]*jiyahy,* [*d*^{a}*rau*]*jiyāh(i)y* « que tu tiennes pour un mensonge », sans doute de *d*^{a}*rauga* « mensonge ».

C. Thèmes à suffixe *-sa-*.

§ 198. Ce suffixe, qui répond à zd *-sa-,* skr. *-ccha-* et qui repose sur i.-e. **-ske-,* a dû être assez productif durant un

temps en iranien. Mais, à l'époque historique, les thèmes de présent où on le rencontre ont l'aspect extérieur de thèmes radicaux, et le suffixe s'y laissait malaisément isoler par le sujet parlant, ou même ne pouvait absolument pas être reconnu. Voici les exemples :

xšnāsa- (cf. épirote γνωσκω, lat. *(g)nōscō* : élargissement de *xšnā-* qui répond à skr. *jñā-*, gr. γνω-, cf. § 120) : subjonctif *xšnasatiy*, *xšnāsātiy* « qu'il reconnaisse », *xšnasahy*, *xšnāsāh(i)y* « tu vas reconnaître ».

trsa- (cf. le présent radical skr. *trasati*) : *trstiy*, *trsatiy* « il a peur » ; *atrs*, *atrsa* « il a eu peur » et « ils ont eu peur ».

prsa- (cf. p. *pursam*, zd *pərəsaiti*, skr. *pṛcchati*, lat. *poscō*) : impératif *prsa*, *prsā* « interroge » ; imparf. *aprsm*, *aprsam* « j'ai interrogé » ; subjonctif *ptiprsahy*, *patiprsāh(i)y* « que tu interroges »; *ptiprsatiy*, *patiprsātiy* « qu'il interroge ».

yasa- (cf. zd *yasaite*, skr. *yacchati*) : *aysta*, *ayasatā* « il a tiré (pour lui) ».

rasa- (p. *rasam*, cf. skr. *ṛcchati*) : *arsm*, *arasam* « je suis venu » ; *prars*, *parārasa* « il est arrivé » (*parā* + *arasa*) ; subjonctif *nirsatiy*, *nirasātiy* « qu'il descende ».

D. Thèmes en *-aya-*.

§ 199. Les formations en *-aya-* sont assez nombreuses et relativement claires. On sait que, dans le développement ultérieur du perse, le type en *-aya-* devait prendre une importance décisive et que la flexion du présent pehlvi repose sur le type en *-aya-* ; on ne voit pas que, à l'époque des inscriptions achéménides, le type en *-aya-* soit encore sorti de ses limites anciennes. Les formes ont encore nettement la valeur causative (de ce nombre est *stāya-*, cité ci-dessus § 194) ou itérative. Voici les exemples attestés :

aišaya- (cf. skr. *iṣayati*, *-eṣayati*) : *fraišym*, *f^a^rāišayam* « j'ai envoyé » (*fra* + *āišayam*) ; *fraišy*, *f^a^rāišaya* « il a envoyé ».

gaudaya- (cf. skr. *gūhayati,* avec un vocalisme anomal) : injonctif *apgudy, apagaudaya* « cache » (*apa* + *gaudaya*) ; subjonctif *apgudayhy, apagaudāyah(i)y* « que tu caches ».

taraya- : *v^iytrym, viyatarayam* « j'ai traversé »; *v^iytryama, viyatarayāmā* « nous avons traversé ». — Le vocalisme radical est *ă,* parce qu'il s'agit d'une racine dissyllabique. Au surplus, il n'est pas impossible que le *ar* réponde ici au *ir* de skr. *tirati.*

θa(n)daya- ou *θadaya-* (?) : injonctif *ma θdy, mā θadaya* « qu'il ne semble pas » ; subjonctif *θdyamiy, θadayāmaiy* (sens ? l'inscription Suse *a,* où on trouve le mot, est fragmentaire).

çāraya- : *niyçarym, niyaçārayam* « j'ai restauré ». Il s'agit évidemment d'une formation à redoublement ; on rapproche souvent la racine skr. *çri-* « appuyer » ; mais *trā-* « protéger » convient au moins aussi bien pour le sens et pour la forme.

dāraya- (cf. skr. *dhārayati,* zd *dārayeiti,* p. *dāram*) : *daryam^iiy, dārayāmiy* « je tiens » ; *adry, adāraya* « il a tenu » ; *h[m]daryi[y], hamadārayaiy* « j'ai obtenu ».

nāθaya- (cf. skr. *nāçayati*) : optatif *v^inaθyiš, vināθayaiš* « tu peux détruire » (dans l'inscription mutilée NR. b) ; *v^iyna[θ]y, viyanāθaya* « il a détruit ». On a ici très clairement l'*ā* du causatif.

mānaya- (cf. gāth. *mānayeitī* ; gr. μένω) : *amany, amānaya* « il a attendu » ; cf. p. *mānam* « je reste ».

**hādaya-* (cf. skr. *sādayati*) : *niyšadym, niyašādayam* « j'ai établi » (l'*ā* du causatif est clair ; sur le *š*, cf. § 122).

On a, semble-t-il, un causatif fait secondairement sur le thème de présent *yasa-* (§ 198) dans :

niysy, niyasaya « il a étendu » (?) NR. b4.

E. Formations diverses de présents.

§ 200. Outre les formations précédentes, qui constituent des

séries importantes, le perse offre des restes de quelques autres types de présents ; mais les formes qu'on possède sont isolées ; elles ne semblent du reste pas avoir été aisément analysables au point de vue perse.

§ 201. Il y a un présent thématique à redoublement *hišta-,* de la racine *stā-,* cf. zd *hištaiti,* et skr. *tiṣṭhati* : *aištta, a(h)ištatā* « il s'est tenu ».

§ 202. Le thème de présent en *-va-* de l'indo-iranien, skr. *iīvati,* zd *jvaiti* (lire *jīvaiti*), est conservé dans l'impératf *jiva, jivā* « vis ».

Une formation curieuse et sûrement ancienne est celle de *stabava-* dans l'injonctif *ma stbv, mā stabava* « ne te révolte pas » NR. a. 60.

§ 203. Il y a aussi un vieux présent en *-na-,* correspondant au thème skr. *vena-,* zd *vaēna-,* à savoir *vaina-,* dans *vinam^{i}iy, vainămiy* « je vois » ; *vintiy, vaina(n)tiy* « on voit » (Xerxès, Pers. a 16 dans les quatre exemplaires) ; imparfait *avin, avaina* « il a vu » ; subjonctif *vinahy, vaināh(i)y* « que tu voies ». Dès l'époque perse, ce présent formait un groupe complétif avec la racine *dī-,* qui fournissait sans doute l'aoriste ; on en a l'impératif (aoriste ?) *d^{i}id^{i}iy, didiy* « vois ». Ceci n'empêche pas *avaina* de signifier « il a vu » NR. a. 32.

3° *Formations diverses, en dehors du présent.*

§ 204. On vient de voir comment le système du présent a gardé en vieux perse son ampleur et sa variété. Au contraire, les autres thèmes sont réduits à quelques traces. La langue tendait dès lors vers l'état pehlvi où le seul groupe de formes personnelles conservées est celui du présent.

§ 205. Parmi les formes énumérées ci-dessus, il ne s'est trouvé d'aoristes clairs que dans le type athématique ; et encore les seules oppositions bien constatées sont-elles celles de *dadā-* et de *dā-,* de *kunau-* et de *ku-,* dans deux verbes

particulièrement fréquents, dont le rôle est en partie celui d'auxiliaires. Dans tout le type thématique, on n'a vu aucun aoriste net. Le perse n'a pas, comme le slave ou l'arménien, développé un thème d'aoriste régulièrement opposé au thème de présent. Les aoristes qu'on a ne sont que des débris, et les formes d'imparfait se sont contaminées avec l'aoriste (v. § 206 et 223). Ceci tient à ce que l'imparfait sert de temps historique (§ 191 et 237-238).

§ 206. Il y a deux formes d'aoristes en *-s-* :

adršiy, adršiy « j'ai pris possession de » Dar. Pers. e. 8, de la racine dont on a le présent *dārayāmiy*.

niypišm, niyapaišam B. IV, 71 et 90 (restauré par la comparaison de deux exemples, tous deux mutilés); *ni* + *apaišam*; il s'agit de la racine dont on a l'adjectif en *-ta- nipištam* « écrit » La graphie admet également les lectures *piš-* et *paiš-*.

Les finales d'aoriste en *-s-* ont servi à élargir la forme d'imparfait dans des cas comme *akunauš* et *adurujiyaša* (v. § 223).

§ 207. L'aoriste passif en *-i* de l'indo-iranien est représenté par deux exemples sûrs et un probable :

adariy, adāriy « il a été tenu », de la racine dont on a le présent *dārayāmiy* et l'aoriste en *-s- adršiy*; cf. skr. *adhāri*.

akaniy, akāniy « il a été creusé » Dar. Sz c. 10; de la racine dont on a le thème *kan-*, v. § 184.

aθhy, si l'on lit *aθah(i)y* « il a été proclamé, ordonné » (cf. § 196). Ce passif avec un complément exprime exactement ce qu'exprime un actif, et, dans NR. a. 20, on lit *tyašām hačāma aθah(i)y ava* [*a*]*kunava* « ce qui leur a été ordonné par moi, ils l'ont fait » équivaut exactement à NR. a. 36 [*tya*]*šām adam aθaham ava akunava* « ce que je leur ai ordonné, ils l'ont fait ».

§ 208. De tout le système du parfait, il ne reste, outre *aha* (§ 184), que l'optatif *čxriya, čaxriyā* « il peut faire », de la racine de *kunau-* (présent), *ku-* (aoriste), employé comme une sorte d'auxiliaire B. I, 50. Ce n'est pas un hasard : le sens du parfait

s'exprimait au moyen de l'adjectif verbal en *-ta-* (v. § 214).

§ 209. Si l'on tient compte de l'extrême rareté des formations personnelles du perse en dehors du système du présent, on hésitera à admettre la vue hardie qu'a émise M. Wackernagel dans la *Festschrift V. Thomsen* (1913), p. 134 et suiv., sur *ptiyavhyiy*, B. I, 55, qui devrait se lire *patiyāva(n)hyaiy* d'après la transcription susienne *pat-ti-ya-man-ya-a* ; M. Wackernagel cherche ici un futur ; mais tout le passage est au prétérit, et ni le style général du texte, ni le sens particulier du passage ne comportent un futur ; quelque difficulté que fasse la forme, on hésitera donc à faire porter l'affirmation d'un futur perse sur une forme aussi problématique.

II. Formes non personnelles du verbe.

§ 210. Les textes n'offrent aucune trace ni du participe présent-aoriste actif en *-ant-*, ni du participe parfait. En revanche, il y a une formation d'infinitif et une de participe passé, toutes deux indépendantes du thème verbal de présent, le seul thème qui ait une vitalité en perse. Ces formations sont rattachées directement à la racine.

§ 211. Il y a un cas où l'on a peut-être un ancien participe présent moyen, à savoir *ǰ ͥiymnm, ǰiyamnam* (ou *ǰiyamanam,* la graphie autorise les deux lectures), cf. zd *ǰyamna-,* dans la formule de datation : B. II, 61 *θuravāharahya māhyā ǰiyamnam patiy* « dans le mois de *θuravāhara,* à la fin ». Mais pareille formule ne permet pas d'affirmer l'existence d'un participe présent moyen en perse, d'autant plus qu'on n'a pas d'autres formes de ce verbe.

A. Infinitif.

§ 212. Le suffixe est de la forme *-tniy,* qu'on peut lire *-tanaiy* ou *-taniy* ; l'usage est de lire *-tanaiy,* et l'on s'y confor-

mera ; mais il ne faut pas oublier que la lecture *-taniy* est tout aussi admissible ; et, comme le suffixe en question ne se retrouve pas hors du perse, on n'a aucun moyen de décider entre les deux lectures. Le suffixe s'est conservé en persan, où il est de la forme *-tan* (*-dan*) ; mais le persan ne peut rien enseigner sur la finale ; seule la graphie pehlvie *-tnn*, c'est-à-dire **-tnw* représentant sans doute un plus ancien **-tny* vient appuyer la lecture *-tanaiy* ; mais ces *-w* finaux pehlvis restent à étudier. Les exemples attestés sont :

črtniy, *čartanaiy* « faire », en face de *kunau-* (présent), *ku-* (aoriste), *kariya-* (présent passif), *čaxriyā* (optatif parfait), et du participe *krta*. On notera le vocalisme radical *a* et le *č* initial en regard du *k* des autres formes ; ce *č* se retrouve dans l'aoriste gāth. *čōrət̰* « il a fait », en regard de zd *kərənaoiti*.

ktniy, *ka(n)tanaiy* « creuser », en regard de *kan-* (§ 184), *akāniy* (§ 207).

θstniy, *θa(n)stanaiy* « proclamer » ; cf. *θātiy* (§ 192) ; *θahyāmah(i)y* (§ 196) ; *aθah(i)y* (§ 207). — L'*s* finale de la racine indo-iranienne est conservée ici devant *t* (cf. § 111). Le vocalisme radical, de la forme *θans-*, a été posé d'après le modèle de *čartanaiy* ; il est naturellement hypothétique.

nipištniy, *nipaištanaiy* « écrire », avec *š* devant *t*, comme dans *nipištam* (cf. § 113 et 213) ; on a la forme personnelle *niyapaišam* (§ 206). Le vocalisme radical *a* a été admis ici aussi d'après le modèle de *čartanaiy*.

B. Adjectif verbal en *-ta-*.

§ 213. L'adjectif verbal en *-ta-* est d'emploi fréquent. Il a conservé le type ancien ; il est fait sur la racine au degré vocalique zéro, comme on le voit par deux exemples nets : *prita*, *paraitā* « partis » (*parā* + *itā*), cf. skr. *ita-*, et *d^{u}ur^{u}uxtm*, *duruxtam* « menti », cf. skr. *drugdha-*.

Il y a d'autres cas où le même vocalisme se trouvait, comme

jata (cf. p. *zad*), *basta* (p. *bast*), *-brta* (p. *burd*), *ni-pištam* (p. *nivišt*); mais la graphie du vieux perse est ambiguë, et l'on n'en peut faire état ici ; la comparaison de skr. *kṛta-* et de zd *kərəta-* conduit seule à lire *krta-* ; car le persan a *kard*.

Le suffixe s'ajoute à une racine de forme dissyllabique dans *agrbi*[*t*], *agrbi*[*ta*] (*ā* + *grbita*) « saisi », cf. skr. *gṛbhītaḥ, gṛhītaḥ*. On a la forme en *-ata-* dans *-gmata-* dans *pragmta, parāgmatā* « partis » ; *hgmta, ha*(*n*)*gmatā* « réunis », cf. p. *āmad* (de **ā-gmata*).

§ 214. L'adjectif verbal en *-ta-* est la forme au moyen de laquelle on exprime que, à un moment donné du passé, certains événements étaient arrivés ; il remplace le parfait indo-iranien ; dans la grande majorité des cas, le verbe « être » ne figure pas près de l'adjectif en *-ta-* parce que le perse n'emploie pas de copule à la 3e personne du singulier du présent de l'indicatif ; là où doit figurer une autre forme verbale, le verbe « être » est exprimé. C'est cette forme qui a fourni par la suite le seul prétérit employé en pehlvi et en persan. On a ainsi

B. II, 32 et suiv. *pasāva* [*hamiç*]*iyā ha*(*n*)*gmatā paraitā patiš dādršim hamaranam čartanaiy* ..... *avadā hamaranam akunava a*(*h*)*u*[*rama*]*zdāmaiy upastām abara vašnā a*(*h*)*uramazdāha kāra hya manā ava*[*m k*]*āram tyam hamiçiyam aja vasaiy* .....*avaθāšām hamaranam krtam* « ensuite les ennemis se sont assemblés ; ils sont allés contre Dādrši livrer bataille ; ..... là ils ont livré bataille ; A(h)uramazdā m'a secouru ; par la grâce d'A(h)uramazdā mon armée a bien battu l'armée ennemie ; ..... c'est ainsi qu'ils ont livré cette bataille ». Les participes *paraitā* et *ha*(*n*)*gmatā* posent la situation ; les prétérits à forme personnelle (imparfaits-aoristes) *akunava, abara, aja* servent à raconter ; le fait accompli est repris par le participe *krtam*. La même formule est reprise exactement B. II, 38, 43, 52, 58 et III, 65.

B. I, 27 *ima tya manā krtam* « voici ce que j'ai réalisé » ; de même II, 91 ; III, 10 ; etc. ; on voit ici comment la per-

sonne est exprimée au génitif-datif, sans préposition, comme dans le *avaθāšām hamaranam krtam* déjà cité et qui se trouve souvent, en dehors des passages indiqués, notamment B. II, 27, 98; III, 8; etc. On a de même, mais sans pronoms: NR. a. 48 *aita t[ya] krtam ava visam vašnā A(h)uramazdāha akunavam a(h)uramazdā[ma]iy upastām abara yātā krtam akuna-[vam]* « c'est là ce qui a été fait (Darius résume ainsi tous les actes qu'il vient d'énumérer); tout ceci je l'ai fait par la grâce d'A(h)uramazdā; A(h)uramazdā m'a prêté secours jusqu'à ce que je l'aie eu fait »; on voit bien ici le contraste de *akunavam* exprimant un acte et de *krtam* exprimant, par deux fois, ce qui est fait.

B. IV, 46 *vašnā a(h)ura[mazdāha ap]imaiy aniyaščiy vasaiy astiy krtam ava ahyāyā* d^{i}*[i]p[iy]ā naiy nipištam avahyarādiy naiy nipištam māt[ya hya apa]ram imām dipim patiprsātiy avahyā paruv θada[yā tya] manā krtam naiš[im] ima vrnavātaiy duruxtam maniyā[taiy]* « par la grâce d'A(h)uramazdā il y a bien autre chose que j'ai accompli; ce n'est pas écrit sur cette inscription; ce n'est pas écrit pour cette raison, de peur que, quiconque interrogera plus tard cette inscription, il ne lui semble pas que ce que j'ai accompli est beaucoup, qu'il n'y croie pas, qu'il l'estime menti ». Sur le *astiy* cf. § 420; on voit que *nipištam* se comporte tout comme *krtam,* dont il y a ici deux exemples dans des phrases différentes. L'adjectif en *-ta- duruxtam* est une sorte de prédicat à l'accusatif (neutre) dépendant de *maniyātaiy* (cf. l'adjectif en *-ta-* apposé à un verbe, § 216).

B. IV, 50 *tyaiy paruvā xšāyaθ[iyā y]ātā aha avaišām ava<θ>ā naiy astiy krtam yaθā manā va[šnā] a(h)uramazdāha hamahyāyā θarda krtam* « les rois d'autrefois, aussi longtemps qu'ils l'ont été, il n'y a pas eu autant de fait par eux que moi je n'ai accompli en une seule et même année grâce à A(h)uramazdā ».

Xerxès, Pers. b. 23 *tya manā krtam idā utā tyamaiy apataram*

krtam ava visam vašnā a(h)uramazdāha akunavam mām a(h)uramazdā pātuv hadā bagaibiš utāmaiy xšaçam utā tyamaiy krtam « ce que moi j'ai accompli ici et ce que j'ai fait ailleurs, je l'ai fait par la grâce d'A(h)uramazdā ; qu'A(h)uramazdā avec les dieux protège moi et mon royaume et ce que j'ai accompli ».

B. I, 30 *pasāva ka(n)b[ujiya a]vam bardiyam avāja yaθā ka(n)bujiya bardiyam avāja kārahy[ā naiy] azdā abava tya bardiya avajata* « ensuite Cambyse a tué ce Smerdis ; quand Cambyse a eu tué ce Smerdis, l'armée n'a pas eu connaissance de ce que Smerdis avait été tué ». Le contraste de la forme personnelle *avāja,* qui indique une action, et de l'adjectif verbal *avajata,* qui indique l'état de choses réalisé, est frappant ; la valeur des deux formes est ici très nette.

Dar. Pers. e. 21 *imam pārsam kāram pādiy yadiy kāra pārsa pāta ahatiy hyā duvaiš[ta]m šiyātiš axšatā* « protège cette armée perse ; si l'armée perse est protégée, longue prospérité est établie ». Ici le verbe « être » est exprimé au subjonctif *ahatiy* près de *pāta,* et l'adjectif en *-ta-,* avec *a-* négatif, *a-xšata* « non endommagé » est le prédicat d'une phrase nominale sans copule.

B. I, 61 *xšaçam tya hačā amāxam tau(x)māyā parābrtam aha adam patipadam akunavam* « la royauté qui nous avait été enlevée, moi, je l'ai rétablie » ; ici le verbe « être » étant au passé, *aha* a été exprimé ; le contraste de *parābrtam aha* exprimant l'état établi et de *akunavam* exprimant l'acte est net. — Plus loin on a simplement : B. I, 67 *adam tya parāb[rta]m patiyābaram* « j'ai rapporté ce qui était enlevé ».

B. II, 26 *f^a^ratarta* se trouve dans une phrase analogue à celles qu'on vient de citer, mais qui est peu claire, et qu'il suffira de signaler.

En somme, le parfait est exprimé en perse par une forme nominale du verbe, et le tour est de type passif. D'anciens types passifs indo-iraniens, aoriste en *-i* (v. § 207), présent en

-ya- (v. § 196) ou simplement formes à désinences moyennes (v. § 235), ont servi de modèles.

§ 215. Un autre tour remarquable est celui où le verbe *kar-* sert d'auxiliaire : B. I, 48 *naiy aha martiya* ..... *hya avam gaumātam tyam magum xšaçam ditam čaxriyā* « il n'y avait pas d'homme ..... qui puisse enlever la royauté à ce Gaumāta le mage ».

L'emploi de l'adjectif en *-ta-* avec valeur verbale n'est pas chose isolée ; les noms d'agent en *-tar-* ont aussi un caractère verbal prononcé (v. § 277).

§ 216. Dans certains cas, l'adjectif en *-ta-* est apposé à un verbe ; on a ainsi :

B. I, 82 *hauv aç[i]na basta anayatā a[biy m]ām* « cet Açina m'a été amené lié » ; *basta* se trouve dans des phrases analogues B. II, 75 et 90 ; à l'accusatif on a sans doute B. V, 26 [*utāšim ba*]*sta*[*m anaya a*]*biy mām* « et il me l'a amené lié ».

B. II, 73 *f^ravrtiš agrbi*[*ta*] *anayatā abiy mām* « Phraorte m'a été amené prisonnier ».

§ 217. Enfin l'adjectif en *-ta-* est souvent un simple adjectif : *rāsta* « droit », *gasta* « dégoûtant », (*h*)*u-frašta* (composé) « bien interrogé, bien puni », (*h*)*u-brta* « bien estimé », *a-xšata* « non endommagé ».

III. Flexion des formes personnelles.

§ 218. Les formes citées dans l'étude des thèmes ont montré déjà que le perse possédait encore tous les types de désinences indo-européennes : désinences primaires telles que 1re pers. sg. *-miy* au présent de l'indicatif et au subjonctif, désinences secondaires telles que 1re pers. sg. *-m* au prétérit, à l'injonctif et à l'optatif, désinences spéciales à l'impératif. La distinction des désinences actives et moyennes est maintenue avec toute sa valeur.

§ 219. Quant aux alternances vocaliques prédésinentielles, on en sait peu de chose. Dans le type athématique, on a celles de la racine *ah-* et de la racine *ai-* (v. ci-dessus § 184) et on a *-nau-* et *-nu-* (§ 188) ; dans le reste rien n'est attesté ni pour ni contre. Dans le type thématique, on a partout *-ă-*, sauf aux 1[res] personnes primaires du singulier en *-ā-miy*, et à toutes les 1[res] personnes actives en *-ā-mah(i)y*, *-ā-mā*. En somme, l'état de choses ancien est conservé dans la mesure où l'on a des formes ; mais très peu de formes instructives sont attestées.

Les formes verbales sont toutes écrites comme mots séparés ; *amiy* « je suis », *ah(i)y* « tu es » sont précédés de la marque de séparation de mots là même où ils sont le plus nettement de simples mots accessoires, comme B. I, 39 ; sans rien enseigner sur la place de l'accent, ceci prouve au moins que *amiy*, *ah(i)y* n'étaient pas enclitiques (cf. en effet § 149).

A. Indicatif présent.

§ 220. *a. Formes actives.*

Singulier.

1[re] pers. *-miy* (skr. *-mi*, zd *-mi*) *am[i]iy*, *amiy* « je suis » (skr. *asmi* ; cf. § 133) — et *vinam[i]iy*, *vaināmiy* « je vois » (skr. *venāmi*) ; *daryam[i]iy* « je tiens » (skr. *dhārayāmi*).

2[e] pers. *ahy*, *ah(i)y* « tu es » (skr. *asi*).

3[e] pers. *-tiy* (skr. *-ti*, zd *-ti*) : *astiy*, *astiy* « il est » (skr. *asti*) ; *aitiy*, *aitiy* « il va » (skr. *eti*) ; *k[u]unutiy*, *kunautiy* « il fait » (skr. *kṛṇoti*) — *θatiy*, *θātiy* « il proclame » (skr. *çaṃsati*) ; *trsatiy*, *trsatiy* « il a peur ».

Pluriel.

1[re] pers. *-mah(i)y* (véd. *-masi*, zd *-mahi*) : *amhy*, *amah(i)y* « nous sommes » (cf. véd. *smasi*, cf. § 133) — *θhyamhy*, *θahyāmah(i)y* « nous nous appelons ». — La forme *amah(i)y*

« nous sommes » ne concorde pas pour le vocalisme avec skr. *smasi, smaḥ* ; mais le contraste entre la 2e et la 3e personne du pluriel qu'on a dans *amah(i)y, ha(n)tiy* se retrouve dans v. sl. *jesmŭ, sǫtŭ* et dans gr. εἰμεν (de **esmen*), εἰσι (de **s-enti*).

2e pers. : non attestée.

3e pers. dans le type athématique, *-a(n)tiy* (cf. skr. *-anti*, zd *-ənti*) : *htiy, ha(n)tiy* « ils sont » (skr. *santi*). Les formes où dans le type athématique on pourrait attendre **-atiy* ne sont pas représentées dans les textes. La distinction entre *-atiy* et *-antiy* ne serait du reste pas notée. — Dans le type thématique, *-ntiy* (cf. skr. *-nti*, zd *-nti*) : *brtiy, bara(n)tiy* « ils portent » (skr. *bharanti*) ; *vintiy, vaina(n)tiy*, Xerx. Pers. a. 16 « ils voient, on voit » (skr. *venanti*). — La nasale qui précède le *t* n'étant pas écrite, cette désinence ne se distingue pas graphiquement de celle de la 3e personne du singulier ; seul le sens avertit s'il faut lire *baratiy* ou *bara(n)tiy*.

§ 221. *b. Formes moyennes.*

La seule forme qu'on possède est celle de la 3e personne du singulier *-taiy* (skr. *-te*, zd *-te*), qui ne se distingue pas graphiquement de la forme active *-tiy* ; dans les deux cas, la notation est *-tiy*. Si on a lu *-tiy* dans les exemples cités ci-dessus § 220, c'est d'après d'autres formes sûrement actives ; et, si on lit *-taiy* dans *gubtiy, gaubataiy* « il dit » et *hmtxštiy, hamtaxšataiy* « il réalise », c'est parce que les autres formes de ces deux thèmes sont toutes moyennes : *agubta, agaubata* « il a dit » et *agauba(n)tā* « ils ont dit » ; *hmtxšiy, hamataxšaiy* « j'ai réalisé », *hmtxšta, hamataxšatā* « il a réalisé » et *hamataxša(n)tā* « ils ont réalisé ».

B. Formes de l'indicatif à désinences secondaires (imparfait et aoriste).

§ 222. Rôle de l'augment.

L'augment est de la forme *a-* devant une consonne initiale.

Dans les verbes à voyelle initiale, on attend *ā-,* comme en sanskrit ; mais, comme *ā* et *ă* ne sont pas distingués à l'initiale par la graphie, rien n'indique la présence de l'augment dans une forme telle que *ahm, aham* « j'étais ». L'augment temporel n'est reconnaissable que là où il y a préverbe, comme dans *nijaym, nij-āyam* « je suis parti ». Le prétérit de *i-* « aller » a *āi-* initial ; la forme isolée *aiš, aiša* « ils sont allés » est ambiguë ; mais on a une forme à augment clairement indiqué dans *ptiyaiš, patiy-āiša* (v. § 223, p. 118).

Les formes à désinences secondaires ont deux emplois suivant qu'elles sont ou non précédées de l'augment.

Précédées de l'augment, ces formes expriment le passé ; en ce sens, l'emploi de l'augment est constant en perse, par opposition à l'Avesta où l'augment n'est à peu près pas employé et au Véda où il est facultatif.

Sans augment, ces mêmes formes servent à exprimer, avec la négation *mā,* la prohibition ; c'est l'emploi indo-iranien connu sous le nom d'*injonctif.*

§ 223. *a. Formes actives..*

Singulier.

1re pers. *-m* (skr. *-m,* zd *-m*). Type thématique : prétérit avec augment, *anym, anayam* « j'ai conduit » (skr. *anayam*) ; *arsm, arasam* « je suis venu » ; *abrm, abaram* « j'ai porté » (skr. *abharam*); *abvm, abavam* « je suis devenu » (skr. *abhavam*) ; *aprsm, aprsam* « j'ai interrogé » (skr. *apr̥ccham*) ; *ašiyvm, ašiyavam* « je me suis mis en mouvement » (skr. *acyavam*) ; *aθhm, aθa(n)ham* « j'ai proclamé » (skr. *açaṃsam*) ; *frahjm, f^a^rāhajam* « j'ai pendu » (*fra-* + *ahajam*) ; *avastaym, avāstāyam* « j'ai établi » (*ava* + *astāyam*) ; *fraišym, f^a^rāišayam* « j'ai envoyé » (*fra* + *āišayam,* cf. skr. *aiṣayam*) ; *niyšadym, niyašādayam* « j'ai établi » (*ni* + **ahādayam,* d'après **ni-šādayatiy* ; cf. skr. *asādayam*). Injonctif *ma*

[*tr*]*sm, mā* [*tr*]*sam* « je ne vais pas craindre » Dar. Pers. e. 21. — Dans le type athématique, la désinence se présente sous la forme *-am* (skr. *-am,* zd *-əm*) : *ahm, aham* « j'étais » (lire *āham,* d'après skr. *āsam*) ; *-āyam* « je suis venu » (skr. *āyam*) dans *nijaym, nijāyam* « je suis parti » (*nij* + *āyam*), [*u*]*paym, upāyam* « je suis arrivé » (*upa* + *āyam*) ; *ajnm, ajanam* « j'ai frappé » (skr. *ahanam*) ; *ak*^{u}*unvm, akunavam* « j'ai fait » (skr. *akr̥ṇavam*), ce dernier avec le vocalisme prédésinentiel *a* bien net. On a aussi *-am* à l'aoriste en *-s* : *niypišm, niyapaišam* « j'ai écrit » (*ni* + *apaišam*). La finale *-am* a même été étendue à *ad*^{i}*inm, adinam* « j'ai enlevé » (en face de skr. *ajinām*), tandis que la 3e personne *ad*^{i}*ina, adinā* garde l'ancien *-ā*.

2e pers. La finale ancienne était **-s* (skr. *-ḥ*). Dans le type thématique, on a donc un ancien **-as,* représenté par la finale *-a* simplement. Les seules formes attestées sont des formes d'injonctif : *ma apgudy, mā apagaudaya* « ne cache pas » ; *ma stbv, mā stabava* « ne te révolte pas » ; *ma avrd, mā avarada* « ne laisse pas ».

3e pers. La désinence indo-iranienne était une dentale, représentée par skr. *-t/-d,* zd *-t̰*. La trace de cette désinence est marquée en perse par la forme de la finale dans le type thématique **-a-t* (skr. *-at,* zd *-at̰*), à savoir *-ă*. — Les formes athématiques attestées sont, parmi les racines en *-an-* : *aj, aja* « il a frappé » (skr. *ahan*) ; *v*^{i}*iyk, viyaka* « il a détruit » (*vi* + *aka*) ; et parmi les thèmes terminés par *-ā-* : imparfait *adda, adadā* et aor. *ada, adā* « il a créé » (sur la nuance de sens, v. § 237) ; imparf. *adana, adānā* « il connaissait » (skr. *ajānāt*) et *ad*^{i}*ina, adinā* « il a enlevé » (skr. *ajināt*). Les thèmes terminés par *-i-* et *-u-* offrent *-š* ; il s'agit évidemment d'un ancien **-št* ; le *š* est emprunté à l'aoriste en *-s-* (v. § 206) ; on a : *aiš, aiš* « il est allé » (lire *āiš,* d'après la forme à préverbe : *atiyaiš, atiyāiš* « il est passé », de *ati* + *āiš*) ; *ak*^{u}*unuš, akunauš* « il a fait » ; *adrš-*

nuš, adršnauš « il osait » ; la même notation *-š* se lit *-ša* au pluriel. — Le type thématique est fréquent : *abr*, *abara* « il a porté » (skr. *abharat*) ; *abv, abava* « il est devenu » (skr. *abhavat*) ; *any, anaya* « il a conduit » (skr. *anayat*) ; *aθh, aθa(n)ha* « il a proclamé, ordonné » (skr. *açaṃsat*) ; *ašiyv, ašiyava* « il s'est mis en mouvement » (skr. *acyavat*) ; *avin, avaina* « il a vu » (skr. *avenat*) ; *am^uuθ, amuθa* « il est parti » ; *atrs, atrsa* « il a eu peur » ; *prars, parārasa* « il est venu » (*para* + *arasa*) ; *adary, adāraya* « il a tenu » (skr. *adhārayat*) ; *agrbay, agrbāya* « il a saisi » (skr. *agr̥bhāyat*) ; *fraišy, f^arāišaya* « il a envoyé » (*fra* + *āišaya,* cf. skr. *aiṣayat*) ; *amany*, *amānaya* « il a attendu » ; *ad^uur^uujiy, adurujiya* « il a menti » ; *niyštay, niyaštāya* « il a établi » (*ni* + *astāya,* d'après **ni-štāya-*). — Injonctif du type thématique : *ma θdy, mā θadaya* « qu'il ne semble pas » NR a. 58. — La forme *ah*, *aha* (à lire *āha*) « il était » est à part : c'est une ancienne forme de parfait, comparable à skr. *āsa,* zd *åṅha,* avec addition de **-t* de 3e personne du singulier ; l'ancien imparfait **āst* n'est pas représenté en perse.

Pluriel.

1re pers. *-mā* (cf. véd. *-mā̆,* zd *-ma*) : aoriste athématique *ak^uuma, akumā* « nous avons fait » (cf. skr. *akr̥ma*), avec un vocalisme radical zéro qui serait plus intéressant si l'on avait le singulier correspondant ; imparfait thématique : *vⁱytryama, viyatarayāmā* « nous avons traversé » (*vi* + *atarayāmā* ; cf. skr. *atārayāma*).

2e pers. : pas d'exemple.

3e pers. On a l'ancienne désinence athématique **-ant* (skr. *-an*) dans *ajn, ajana* « ils ont frappé » (cf. *aja* « il a frappé »), forme pareille à skr. *ahanan,* dans l'imparfait *ak^uunv, akunava* « ils ont fait » (avec vocalisme prédésinentiel *a* contraire à la règle ancienne ; cf. le sing. *akunauš*), et sans doute dans *ah, aha* (à lire *āha*) « ils étaient », forme pareille à skr. *āsan*. Les

formes où la désinence du type athématique était *-*at* ne sont pas représentées, sauf peut-être dans la finale -*ha*, -*ša*, qui provient de l'aoriste en -*s*-, cf. zd *ståṅhat̰*; on a ainsi v. p. -*āiša* « ils sont allés » (B. I, 13).

Dans le type thématique, la désinence *-*nt* s'ajoute à l'-*a*- du thème, et l'on a ainsi indo-iranien *-*ant* (skr. -*an*), représenté en perse par -*a*; la forme ne se distingue donc pas graphiquement de celle du singulier : *abr*, *abara* « ils ont porté » (skr. *abharan*) Dar. Pers. e 9-10; *abv*, *abava* « ils sont devenus » (skr. *abhavan*) B. I, 76; II, 7 et 93; III, 78; IV, 34 (il n'y a pas de forme concurrente pour ce verbe); *atrs*, *atrsa* Dar. Pers. e 9 (à côté de *abara*) « ils ont eu peur »; *agrbay*, *agrbāya* B. II, 13 « ils ont saisi ». La confusion des 3[es] personnes du singulier et du pluriel paraît avoir existé dans la prononciation comme dans la graphie; car on a cherché à y échapper de diverses manières, à savoir en employant la forme moyenne, par exemple *abara(n)tā* au lieu de *abara*, sans que le sens ait rien de moyen, ou bien en ajoutant une finale *-*sat* d'aoriste en -*s*- sous la forme qu'elle aurait après -*a*-, soit -*h*-, ainsi *abaraha*, ou sous celle qu'elle aurait après -*i*-, soit *š*, ainsi **abaraša* (non attesté), qui vient de formes telles que -*āiša*. La phrase citée ci-dessus *manā bājim abara* « ils m'ont apporté tribut » Dar. Pers. e. 9-10 se retrouve, avec le moyen *abara(n)tā* B. I, 19, et avec la forme nouvelle *aba[ra]ha* NR. a. 19. D'autre part, on lit *ad*^{u}*ur*^{u}*ujiyš*, *adurujiyaša* « ils ont menti » B. IV, 34-35 (unique exemple de cette sorte). Dans le type athématique, la forme *ahta*, *aha(n)tā* « ils étaient » remplace souvent *aha* dans B., tandis que, comme on l'a vu, *abava* est la seule forme attestée, et l'on a même *ayta*, *aya(n)tā* « ils sont allés » Dar. Sz. c. 11, en regard de -*aiš*, -*āiša* (dans *patiyāiša* « ils sont venus » B. I, 13 et 18 (les deux passages se complètent l'un l'autre). La vieille forme était ébranlée, mais se maintenait encore, tandis qu'on faisait des tentatives

variées pour sortir de la confusion du singulier et du pluriel.

§ 224. *b. Formes moyennes.*

Singulier.

1re pers. La désinence *-iy* (cf. skr. *-i*) du type athématique est sans doute attestée une fois dans l'aoriste en *-s-* *adršiy, adršiy* « j'ai tenu » ; toutefois la lecture *adršaiy* est aussi possible matériellement. — La finale du type thématique est en *-aiy* (skr. *-e*) ; elle est nette dans *aydiy, ayadaiy* « j'ai adoré » B. V, 16 et 32 ; on lira de même : *ptiyxšyiy, patiyaxšayaiy* « je suis devenu maître de » (*pati* + *axšayaiy*) ; *hmtxšiy, hamataxšayaiy* « j'ai réalisé » (*ham* + *ataxšayaiy*) ; *h*[*m*]*daryi*[*y*], *hamadārayaiy* « j'ai pris possession de » (*ham* + *adārayaiy*).

2e pers. Pas de forme attestée.

3e pers. *-tā* (skr. *-ta*, zd *-ta*) : type athématique : *akuuta, akutā* « il a fait (pour lui) » (skr. *akṛta*) ; *ptiyǰta, patiyaǰatā* « il a combattu » (*pati* + *aǰatā* ; skr. *ahata*). Type thématique : *agubta, agaubatā* « il a dit » ; *agrbayta, agrbāyata* « il a saisi (pour lui) » (skr. *agṛbhāyata*) ; *hmtxšta, hamataxšatā* « il a réalisé » ; *anyta, anayatā* « il a été conduit » (skr. *anayata*) ; *udptta, udapatatā* « il s'est soulevé » (*ud* + *apatatā* ; skr. *apatata*) ; *amriyta, amariyatā* « il est mort » (skr. *amriyata*) ; *aysta, ayasatā* « il a tiré à lui » (skr. *ayacchata*) ; *aištta, a(h)ištatā* « il s'est tenu » (skr. *atiṣṭhata*) ; *akuunvyta, akunavayatā* « il a été fait ».

Pluriel.

1re et 2e pers. Pas de formes attestées.

3e pers. La désinence est *-ntā* (skr. *-nta*) ; en fait les formes ne se distinguent pas graphiquement de celles du singulier ; on a : *ahta, aha(n)tā* ou *ahatā* (cf. *-ata* du type athématique sanskrit) « ils ont été » ; *ayta, āya(n)tā* ou *āyatā* « ils sont allés ». Type thématique : *agubta, agauba(n)tā* « ils ont dit » ;

akriyta, akariya(n)tā « ils ont été faits » (skr. *akriyanta*) ; *hmtxšta, hamataxša(n)tā* « ils ont réalisé » ; *agrbayta, agrbāya(n)tā* « ils ont pris (pour eux) » (skr. *agṛbhāyanta*) ; *abrta, abara(n)tā* « ils ont porté » (skr. *abharanta* ; cf. ci-dessus § 223, p. 118).

C. Impératif.

§ 225. L'impératif, qui sert à exprimer les ordres positifs (les défenses étant exprimées par l'injonctif, v. § 222, ou par l'optatif, v. § 231-232), a des désinences propres :

§ 226. *a. Formes actives.*

Singulier.

2e pers. Type athématique, désinence *-diy* (cf. skr. *-dhi, -hi*, zd *-di*) : *jdⁱiy, jadiy* « frappe » (skr. *jahi*, zd *jaiδi*) ; *pridⁱiy, paraidiy* « va-t'en » (*parā* + *idiy*, cf. skr. *ihi*) ; *padⁱiy, pādiy* « protège » (skr. *pāhi*). Type thématique, désinence zéro : *jⁱiva, jivā* « vis » (skr. *jīva*) ; *prsa, prsā* « interroge » (skr. *pṛccha*) ; *pribra, paribarā* « conserve » (*pari* + *barā* ; skr. *bhara*).

3e pers. ; désinence *-tuv* (skr. *-tu*, zd *-tu*) : *patᵘuv, pātuv* « qu'il protège » (skr. *pātu*) ; *ddatᵘuv, dadātuv* « qu'il donne » (skr. *dadātu*) ; *kᵘunutᵘuv, kunautuv* « qu'il fasse » (skr. *kṛṇotu*) ; *niktᵘuv, nika(n)tuv* « qu'il détruise » (*ni* + *kantu*) ; *brtᵘuv, baratuv* « qu'il porte » (skr. *bharatu*).

Pluriel.

2e pers. La désinence est en indo-iranien la même que la désinence secondaire ; elle n'est connue en perse que par l'impératif ; c'est *-tā* (skr. *-ta*, zd *-ta*) : *jta, jatā* ou *ja(n)ta* « frappez » (skr. *hanta*) ; *prita, paraitā* « allez-vous-en » (*parā* + *itā* ; skr. *ita*).

§ 227. *b. Formes moyennes.*

Singulier.

2e pers., désinence -*(x)uvā* (skr. -*sva*, zd -*hva*): *ptipyuva*, *patipaya(x)uvā* « garde-toi » (*pati* + *pāyaxuvā*).

3e pers., désinence -*tām* (skr. -*tām*): *vrnvtam*, *vrnavatām* « qu'il semble, qu'on croie » (avec passage de *vrnu-* au type thématique).

D. Subjonctif.

§ 228. Le subjonctif est caractérisé en indo-iranien dans le type athématique par une voyelle -*a*- ou -*ā*- (suivant les personnes) qui est attachée à la forme du thème à vocalisme présuffixal *a*, et, dans le type thématique par la forme -*ā*- de la voyelle thématique à toutes les personnes ; sauf dans le verbe *ah-* « être », le vieux perse a généralisé le type thématique, à en juger par les trois exemples qu'on possède. Les désinences indo-iraniennes étaient, suivant le cas, du type primaire ou du type secondaire ; le vieux perse ne présente que le type primaire, sauf dans un exemple douteux. Le type a donc subi une normalisation. Sous la forme caractérisée par -*ā*-, on sait que le subjonctif s'est maintenu jusqu'en pehlvi.

§ 229. *a. Formes actives.*

Les formes athématiques conservées sont *ahy*, *ah(i)y* à la 2e personne du singulier, B. IV, 37, 68 et 87, sûrement subjonctif, à en juger par la comparaison avec la phrase parallèle B. IV, 70 (sur la forme cf. § 134) ; *ahtiy*, *ahatiy* à la 3e personne du singulier, cf. véd. *asati*.

On a la forme thématique aux deux mêmes personnes du singulier :

2e pers. -*āh(i)y* (cf. véd. -*āsi*) : *vinahy*, *vaināh(i)y* « que tu voies » ; *pribrahy*, *paribarāh(i)y* « que tu conserves » (*pari* + *barāhiy*) ; *ptiprsahy*, *patiprsāh(i)y* « que tu interroges » (*pati* + *prsāhiy*) ; *apgudyahy*, *apagaudayāh(i)y* « que tu

caches » (*apa* + *gaudayāhiy*) ; [*druj*]*iyahy*, [*d^a^rauj*]*iyāh*(*i*)*y* « que tu tiennes pour un mensonge ». — Ce type a été emprunté dans le type athématique : *k^u^unvahy*, *kunavāh*(*i*)*y* « que tu fasses » et *v^i^iknahy*, *vikanāh*(*i*)*y* « que tu détruises » (cf. sur ces deux thèmes § 186).

3e pers. -*ātiy* (cf. véd. -*āti*) : *ptiprsatiy*, *patiprsātiy* « qu'il interroge » (*pati* + *prsāti*) ; *nirsatiy*, *nirasātiy* « qu'il descende » (*ni* + *rasātiy*). — Il faut peut-être restituer une forme à désinence secondaire * -*t*, dans θ*ada*[ ] B. IV, 49, où l'on est tenté de lire θ*adayā* « qu'il semble ».

§ 230. *b. Formes moyennes.*

On n'a que des formes du type thématique.

Singulier. — 1re pers. La forme θ*dyamiy*, θ*adayāmaiy* se trouve dans une inscription mutilée Dar. Suse a 5 ; on n'en saurait déterminer la valeur.

2e pers. Le thème *manya-* n'admettant en indo-iranien que les désinences moyennes, on lira *mniyahy*, *maniyāha*(*i*)*y* « que tu penses », bien que la finale -*hy* puisse aussi bien se lire-*h*(*i*)*y* ; cf. véd. -*āse*.

3e pers. -*ātaiy* (véd. -*āte*) ; la graphie ne distingue pas entre -*ātiy* et -*ātaiy*, et c'est seulement d'après d'autres formes des mêmes thèmes qu'on lira ici -*taiy* dans : *mniyatiy*, *maniyātaiy* « qu'il pense » ; *ydatiy*, *yadātaiy* « qu'il adore » ; *gubtiy*, *gaubātaiy* « qu'il dise » (exemple embarrassant pour le sens ; v. § 242 et § 438). — La forme en -*ātaiy* du type thématique a été étendue au type athématique dans *vrnvatiy*, *vrnavātaiy* « qu'il semble, qu'on croie », cf. *vrnavatām* (§ 227).

E. Optatif.

§ 231. L'optatif, qui n'a pas survécu en pehlvi, n'est représenté sur les inscriptions que par de rares exemples. On n'a de formes que pour l'actif et qu'au singulier. Les désinences sont du type secondaire.

Le type athématique est en *-iyā-* (skr. *-yā-*, zd *-yā-*) : 3e pers. *-iyā* (cf. skr. *-yāt*) : *avajniya, avājaniyā* « il pourrait tuer » B. I, 51 et 52 (*ava + ā + janiyā*, cf. skr. *hanyāt*) ; *čxriya, čaxriyā* « il pourrait faire » B. I, 50 (optatif du parfait) ; *ma ajmiya, mā ajamiyā* « que ne vienne pas » (*ā + jamiyā*) Dar. Pers. d. 19.

§ 232. La forme isolée *biya, biyā* « qu'il soit », de la racine qui est représentée du reste par *abavam* « je suis devenu » et *abava* « il est devenu, ils sont devenus », se lit B. IV, 56, 58, 59, 74, 75, 78, 79, dans une série parallèle de vœux, positifs ou négatifs (ces derniers avec *mā*) ; on a l'impression que *biyā,* qui est isolé de *bava-* par la forme, tient, en partie au moins, la place d'un impératif de la racine *ah-* (cf. § 244), et sert d'optatif à cette même racine *ah-,* dont ni un impératif, ni un optatif ne sont attestés.

La 2e pers. *biyā* a été restituée avec grande vraisemblance B. IV, 69 *aviy ma dušta* [*biy*]*a, avaiy mā dauštā biyā* « ne leur sois pas ami ».

§ 233. Dans l'inscription très mutilée NR. b. 20 et 21, on lit *v*^{i}*inaθyiš,* qu'on est tenté de lire *vināθayaiš* et qui représenterait la 2e personne du singulier de l'optatif thématique ; cf. skr. *-eḥ,* zd *-ōiš* ; mais, le mot étant isolé les deux fois, on ne saurait rien affirmer.

Il est possible que la fin du mot mutilé B. IV, 44 ... *rtiyiy* soit à lire ... *rtiyaiya* et qu'on ait ici une 1re personne du singulier de l'optatif moyen, cf. skr. *-eya* ; peut-être pourrait-on lire [*f*^{a}*rava*]*rtiyaiya* « je déclarerais ».

IV. Valeur des formes personnelles.

A. Indication de la personne.

§ 234. Les formes personnelles du verbe suffisent à indiquer la personne ; un pronom au nominatif n'est ajouté que

comme apposition au verbe, pour insister. Le *vayam* qui figure B. I, 7 = B. a. 10 ou B. I, 10 = B. a. 17 sert à bien marquer : « c'est nous qui sommes les Achéménides » ; *adam* dans *adam xšāyaθiya amiy* B. I, 12 souligne : « c'est moi qui suis le roi ». Dans B. I, 39 = B. b. 4 *adam Bardiya amiy* « c'est moi qui suis Bardiya », *adam* est le mot essentiel, celui sur lequel insiste le faux Bardiya.

La 3[e] personne du pluriel peut servir à exprimer l'idée de « on », ainsi Xerxès Pers. a. 15 *tyapatiy krtam vaina(n)tiy naibam ava visam vašnā A(h)uramazdāha akumā* « ce que l'on voit de beau, tout cela nous l'avons fait par la grâce d'Ahuramazdā ».

La 1[re] personne du pluriel *akumā*, qu'on vient de lire dans cette inscription de Xerxès, s'applique à deux personnes : Darius et Xerxès ; elle indiquerait par suite l'inexistence du duel à la 1[re] personne du pluriel des verbes.

B. Désinences moyennes.

§ 235. Abstraction faite des quelques cas où des désinences moyennes de 3[e] personne du pluriel ont été substituées à des désinences actives trop peu claires (§ 223), les désinences moyennes ont conservé en perse toute leur valeur. Il y a des exemples très significatifs :

B. I, 46 *pasāva gaumāta hya maguš adinā ka(n)bujiyam utā pārsam utā mādam utā aniyā dahyāva hauv ayasatā (x)uvāipašiyam akutā* « ensuite Gaumāta le mage a enlevé à Cambyse et la Perse et la Médie et les autres provinces ; il les a tirées (à lui) ; il en a fait (pour lui) sa propriété». On voit la forte valeur de *ayasatā* et de *akutā*.

B. I, 41 *xšaçam hauv agrbāyatā* « il a pris (pour lui) la royauté » ; de même B. I, 43 et 81 ; III, 83. Au sens de « faire prisonnier (pour le roi) », on a l'actif, ainsi B. II, 88 *čiça(n)taxmam agrbāya* « il a pris Ciçantaxma ».

B. I, 25 *a(h)uramazdāmaiy upastām abara yātā ima xšaçam ha[ma]dārayai[y] vašnā a(h)uramazdāha ima xšaçam dārayāmiy* « Ahuramazdā m'a aidé jusqu'au moment où j'ai pris (pour moi) cette royauté. Par la grâce d'Ahuramazdā je tiens cette royauté ». Le contraste entre *hamadārayaiy* « j'ai pris pour moi » et *dārayāmiy* « je tiens » est net. — Le sens moyen est aussi clair dans Dar. Pers. e 7 *imā dahyāva tyā adam adršiy* « voici les provinces que moi j'ai prises (en ma possession) » ; Darius insiste sur sa prise de possession à la fois par *adam* « moi » et par la désinence moyenne.

Les désinences moyennes se trouvent au passif, dans *akunavayatā* « il a été fait », *akariya(n)tā* « ils ont été faits » ; ce qui est exprimé par le tour passif B. I, 20 *[tya]šām hačāma aθah(i)y ... ava akunavayatā* « ce qui leur a été ordonné par moi, ... ceci a été fait » l'est par l'actif dans NR. a 20 *tyašām hačāma aθah(i)y ava [a]kunava* « ce qui leur a été ordonné par moi, ceci ils l'ont fait ». C'est la désinence moyenne qui, à elle seule, exprime le passif dans *anayatā* « il a été conduit » en regard de *anaya* « il a conduit » ; cette racine se prêtait mal à l'emploi du suffixe de présent passif *-ya-* (v. § 196).

L'emploi des désinences moyennes dans *a(h)ištatā* « il s'est tenu » et dans *patiyaxšayai* « je me suis rendu maître de » n'a rien que de naturel.

La valeur moyenne de *patiyajatā* « il a combattu » NR. a. 47 n'est pas claire ; mais il est malaisé de discuter le passage, où le mot *partaram* est obscur.

§ 236. Quelques thèmes n'offrent que des désinences moyennes dans les inscriptions. Pour certains, cela est sans doute fortuit : skr. *yajāmi* signifie « je fais un acte de culte pour autrui », et *yaje* « je fais un acte de culte pour moi » ; or, sur les inscriptions perses, on ne trouve que *ayadaiy* « j'ai adoré (pour moi) » ; ceci n'indique pas que la flexion active de *yada-* n'ait pas existé aussi. La désinence moyenne de *amariyatā* « il est mort » tient

au contraire à ce que ce thème admettait seulement les désinences moyennes, cf. skr. *mriyate* (cf. lat. *morior*) ; il en est sans doute de même de *agaubatā* « il a dit » ; les verbes signifiant « parler » peuvent être « déponents », ainsi lat. *loquor*.

L'emploi absolu d'un verbe qui admet la construction transitive n'emporte pas emploi des désinences moyennes : B. II, 9 *avadā adāraya* « il se tenait là » est exactement comparable au type lat. *habitāre*.

En somme l'opposition des désinences actives et moyennes a gardé sa valeur.

C. Imparfait et aoriste.

§ 237. L'ancienne opposition de l'imparfait et de l'aoriste n'est plus saisissable que dans deux racines : *dā-* « poser », dont on a le thème de présent *dadā-* (v. § 186) et le thème d'aoriste *dā-* (v. § 185) ; *kar-* « faire », dont on a le thème de présent *kunau-* (v. § 188) et le thème d'aoriste *ku-* (au pluriel actif et au moyen ; v. § 185). Aucun autre verbe ne présente une opposition nette de thèmes de présent et d'aoriste, ni par suite d'un imparfait et d'un aoriste.

Le thème d'aoriste *dā-* et le thème de présent *kunau-* sont côte à côte dans une formule où chacun des deux présente trace de sa valeur ancienne : NR. a. 1 *baga vazrka a(h)uramazdā hya imām bumim adā hya avam asmānam adā hya martiyam adā hya šiyātim adā martiyahyā hya dārayava(h)um xšāyaθiyam akunauš* « le puissant dieu A(h)uramazdā qui a créé la terre ici, qui a créé le ciel là-bas, qui a créé l'homme, qui a créé le bien-être de l'homme, qui a fait Darius roi ». La même formule se retrouve, avec de légères variantes, Dar. Elv., Dar. Suez c ; dans les inscriptions de Xerxès, avec *xšayāršām* au lieu du nom de Darius, Pers. a ; b ; c ; d ; Elv. ; Van ; et, avec substitution parallèle de nom, dans des inscriptions d'Artaxerxès III. Le contraste de *adā* exprimant la création divine faite une fois pour

toutes et de *akunauš* exprimant le fait qu'un roi a été institué pour un temps indéterminé est significatif ; en ce même sens on trouve, dans une autre formule, l'imparfait *adadā,* dont c'est le seul exemple connu, comme *adā* n'est pas attesté hors des exemples cités : Dar. Pers. d. 2 *a(h)uramazdā vazrka hya maθišta bagānām hauv dārayava(h)um xšāyaθiyam adadā* « A(h)uramazdā puissant, le plus grand des dieux, a fait Darius roi ». — Ces exemples sont donc probants ; mais ils ne prouvent pas pour l'usage à l'époque des inscriptions, car il s'agit de formules fixées où se trouvent un mot emprunté à un dialecte « littéraire » *vazrka* (cf. § 9 et 119) et un contraste archaïque entre *imām* « celle-ci » et *avam* « celui-là » (cf. § 325).

L'aoriste *akumā* « nous avons fait » se rencontre seulement dans la formule *hamaranam akumā* « nous avons livré bataille » B. I, 90, 94, 96 ; II, 68, 70. La forme moyenne *akutā* est seulement dans la locution B. I, 47 *(x)uvāipašiyam akutā* « il s'est approprié ». Le fait que l'aoriste de *kar-* se trouve seulement dans deux locutions fixées n'est sans doute pas fortuit. — Les deux aoristes en *-s-* que l'on possède, *niyapaišam* « j'ai écrit » et *adršiy* « j'ai pris possession de » (attesté une seule fois) appartiennent à des verbes de caractère technique : écrire, prendre possession de (terme juridique).

§ 238. En dehors de ces formules fixées, tous les récits qui se trouvent dans les inscriptions et qui en forment la plus grande partie sont faits au moyen du prétérit du thème du présent, c'est-à-dire de l'imparfait, qui pour le sens répond à la fois à l'imparfait et à l'aoriste du sanskrit ou du grec. Par exemple *akunavam* vaut à la fois ἐποίουν et ἐποίησα. C'est dire que l'ancien aoriste a été éliminé.

D. Subjonctif et optatif.

a. Subjonctif.

§ 239. Le subjonctif est employé d'une manière libre

et courante pour exprimer une action qu'on s'attend à voir réalisée ; il se trouve avec *mātya* « que ne pas, pour que ne pas » (cf. § 440), et avec *yadiy* « si ». Voici des exemples typiques :

B. IV, 38 *mart[iya hya d^a rau]jana ahatiy avam (h)ufraštam prsā yadiy avaθā man[iyāhaiy] dahyāušmaiy duruvā ahatiy* « l'homme qui sera menteur, punis-le bien, si tu penses ainsi : ma province doit être saine et sauve » (ces deux phrases offrent trois exemples distincts, dont l'un est restitué).

Le subjonctif est de règle avec *yadiy* au sens de « si » ; on le trouve notamment B. IV, 54-55 ; 57-58 ; Dar. Pers. e, 19-20 et 22. On peut citer :

B. IV, 72 *ya[diy] imām di[pim] vaināh(i)[y] imaivā patikarā naiydiš vikanāh(i)y utātaiy yāvā taumā [ahatiy] paribarāh(i)diš a(h)uramazdā θuvām dauštā biyā* « si tu vois cette inscription ou ces images, si tu ne les détruis pas et si tant que tu en auras la force tu les conserves, qu'A(h)uramazdā soit un ami pour toi ».

§ 240. Le subjonctif est aussi de règle avec *mātya* ; ainsi B. I, 52 *mātya mām xšnāsātiy* « qu'il ne me reconnaisse pas » ; IV, 43 ; 48-50. Dans IV, 71 *mātya vikanāh(i)y* « ne détruis pas », on a recouru à *mātya* avec le subjonctif, au lieu de se servir de *mā* avec l'injonctif (cf. § 222), peut-être parce que la formation de la 2e personne du singulier de l'injonctif de l'athématique *kan-* faisait difficulté : la forme d'injonctif aurait été **vi-ka,* assez peu claire ; ce *mātya vikanāh(i)y* est construit parallèlement à l'impératif *paribarā* « conserve » ib. 72.

§ 241. Le subjonctif exprimant simplement ce que l'on s'attend à voir réalisé se trouve par exemple :

B. IV, 70 *tuvam kā hya aparam imām dipim vaināh(i)y tyām adam niyapai[ša]m [i]maivā patikarā mātya vikanāh(i)y* « toi qui par la suite verras cette inscription que j'ai écrite ou ces images, ne les détruis pas ». — Cf. l'exemple B. IV, 67 et suiv.

B. IV, 75 *tya kunavāh(i)y avataiy a(h)uramazdā* [ ]*m*

kunautuv « ce que tu feras, qu'A(h)uramazdā te le rende » ; 79 *tya kunavāh(i)y avataiy a(h)uramazdā nika(n)tuv* « ce que tu feras, qu'A(h)uramazdā te le détruise ».

NR. a. 41 *patikarā didiy tyai[y] gāθum bara(n)tiy a[va]dā xšnāsāh(i)y adataiy azdā bavā[t]iy* « regarde les figures qui portent le trône, et tu reconnaîtras, et tu sauras ».

Dar. Pers. e 22 *yadiy kāra pārsa pāta ahatiy hyā duvaiš[ta]m šiyātiš axšatā hauvčiy a(h)urā nirasātiy abiy imām viθam* « si l'armée perse est protégée, la prospérité, pour longtemps inaltérée, descendra sur cette famille ».

§ 242. Il y a deux cas où l'emploi du subjonctif demeure obscur ; dans tous deux il s'agit de *gaubātaiy* B. II, 83 *kāram hamiçiyam hya manā naiy gaubātaiy avam jatā* « l'armée révoltée qui dira qu'elle n'est pas à moi, battez-la » ; et III, 86 *[ava]m kāram bābairuvi[ya]m jatā hya manā naiy [ga]ubātaiy* « battez cette armée babylonienne qui dira n'être pas mienne ». On a traduit *gaubātaiy* par « dira » dans les deux cas pour rendre le subjonctif ; mais dans tous les autres passages parallèles B. II, 20 ; 31 ; 50 ; III, 15 ; 59, on a *gaubataiy* « dit ».

b. Optatif.

§ 243. Des trois optatifs qui sont dans des passages complets et intelligibles, deux font partie d'un même récit :

B. I, 48 *naiy aha martiya ..... hya avam Gaumātam xšaçam ditam čaxriyā kārašim hačā drsm*[1] *atrsa kāram vasaiy avājaniyā hya paranam bardiyam adānā avahyarādiy kāram avājaniyā mātyamām xšnāsātiy* « il n'y avait personne ..... qui pouvait ôter à Gaumāta la royauté ; l'armée avait peur de lui ; il aurait pu tuer beaucoup de l'armée qui connaissait autrefois Bardiya ; il aurait tué de l'armée pour cette raison : qu'elle ne me reconnaisse pas ». — Dans cette série d'exemples, l'optatif indique une possibilité.

Dans l'autre exemple, l'optatif exprime un vœu dans une

1. La lecture de ce mot n'est pas déterminée.

phrase négative ; il est construit parallèlement à un impératif et remplace peut-être l'injonctif qui manquait à un verbe athématique (cf. l'observation faite ci-dessus sur *mātya vikanāh(i)y*) : Dar. Pers. d 15 *imām dahyāum a(h)uramazdā pātuv hačā haināyā hačā dušiyārā hačā d^a^raugā abiy imām dahyāum mā ajamiyā mā ha[i]nā mā dušiyāram [m]ā d^a^rauga* « qu'A(h)uramazdā protège cette province de l'armée ennemie, de la mauvaise récolte, du mensonge ; que sur cette province ne vienne ni l'armée ennemie, ni la mauvaise récolte, ni le mensonge ».

§ 244. De la racine *ah-*, il n'est pas attesté en perse d'impératif correspondant à skr. *astu* ; d'autre part, le prétérit *aha*, qui est une combinaison de parfait et d'imparfait (cf. § 223, p. 117) ne se prêtait sans doute pas à exprimer l'injonctif. C'est *biyā* qui tient la place à la fois de l'impératif et de l'injonctif (cf. § 232) ; la forme se construit parallèlement à l'impératif :

B. IV, 55 *a(h)uramazdā θuvām dauštā biyā utā[ta]iy tau(x)mā vasaiy biyā utā dargam jivā* « qu'A(h)uramazdā soit un ami pour toi, aie beaucoup de postérité et vis longtemps » ; de même ib. 74 et suiv.

B. IV, 78 *a(h)uramazdātaiy ja(n)tā biyā utātaiy tau(x)m[ā mā biyā]* [1] *utā tya kunavāh(i)y avataiy a(h)uramazdā nika(n)tuv* « qu'A(h)uramazdā te frappe, n'aie pas de postérité et qu'A(h)uramazdā détruise ce que tu feras ».

B. IV, 69 *avaiy mā dauštā [biy]ā (h)ufraštādiy prsā* « ne sois pas leur ami ; punis-les bien ».

Ainsi l'optatif, qui est rare, apparaît le plus souvent comme le substitut d'une autre forme manquante.

Préverbes.

§ 245. Les préverbes étaient en indo-iranien des mots auto-

1. Restitution sûre d'après le passage exactement parallèle B. IV, 58 et suiv.

nomes dont le rapprochement avec le verbe était facultatif ; en perse, la soudure du préverbe et du verbe est complète ; le préverbe n'est jamais séparé du verbe ; le signe de séparation de mots n'intervient jamais entre le préverbe et le verbe.

§ 246. Les préverbes connus en perse sont : *ā-* « vers » ; *ati-* « au delà » ; *apa-* « de » ; *abi-* « vers » ; *ava-* « de haut en bas » ; **ut-* (*ud-*) « de » ; *upari-* « sur » ; *ni-* « de haut en bas » ; **niš-* (*nij-*) « à l'écart de » ; *pati-* « contre, vers, dans la direction de » ; *parā-* « loin de » ; *pari-* « autour » ; *f^ara-* « en avant » ; *vi-* « séparément » ; *ham-* « avec ».

§ 247. Certaines racines, surtout des racines à valeur concrète, pouvaient être précédées de préverbes très divers qui en modifient le sens de diverses manières. De la racine *ai-* « aller », on a ainsi *atiyāiš* « il a passé » ; *patiyāiša* « ils sont allés vers » ; *paraidiy* « va-t'en », et sans doute d'autres exemples, qui sont mutilés ou d'interprétation incertaine. De *bar-* « porter », on a *parābara* « il a emporté » ; *paribarā* « soigne » ; *f^arābara* « il a apporté, il a remis » (on notera le contraste de B. I, 60 *a(h)uramazdā xšaçam manā f^arābara* « A(h)uramazdā m'a remis la royauté », action « déterminée », et de *a(h)uramazdāmaiy upastām abara* « A(h)uramazdā m'a porté secours », action qui a duré sans terme déterminé) ; *patiyābaram* (avec deux préverbes *pati-* et *ā-*) « j'ai rapporté ».

§ 248. Certains préverbes s'emploient avec des racines très diverses ; ce sont *pati-* : *patiyāiša* « ils sont allés vers » ; *patiyaxšayaiy* « je suis devenu maître de » ; *patiyajatā* « il a combattu » ; *patiyābaram* « j'ai rapporté » (*pati* + *ā-*) ; *patipaya(x)uvā* « garde-toi » ; *patiprsāh(i)y* « que tu interroges » — *parā-* : *parārasam* « je suis arrivé » ; *parābara* « il a enlevé » ; *parāgmatā* « elle est allée (loin) » ; *paraidiy* « va-t'en » — *vi-* : *vikanāh(i)y* « que tu détruises » ; *viyatarayam* « j'ai traversé » ; *viyanā[θa]ya* « il a fait du mal à » — *ava-* : *avajata* « tué » ; *mā avarada* « ne laisse pas » ; *avāstāyam* « j'ai établi » — *f^ara-* : *f^arāišaya* « il a envoyé » ; *f^arā-*

ǰanam « j'ai coupé » ; f^{a}*ratarta* « passé » ; f^{a}*rānayam* « j'ai amené » ; f^{a}*rāhaǰam* « j'ai pendu » — *ni-* : *nirasātiy* « qu'il descende » ; *nika(n)tuv* « qu'il détruise » ; *niyaçārayam* « j'ai restauré » ; *niyapaišam* « j'ai écrit » ; *niyašādayam* « j'ai établi ».

§ 249. Deux préverbes peuvent être juxtaposés ; le second est alors *ā* : *avāǰaniyā* (*ava* + *ā* + *ǰaniyā*) « il peut tuer » ; *patiyābaram* (*pati* + *ā* + *abaram*) « j'ai rapporté ». Dans ces deux cas, la présence du préverbe *ā-* se traduit seulement par un *a* noté (c'est-à-dire *ā*) qui serait embarrassant si l'on n'admettait pas le double préverbe.

§ 250. Les préverbes ne servent pas seulement à déterminer le sens de verbes concrets. On a vu que le perse avait à peu près entièrement éliminé l'opposition des thèmes de présent et d'aoriste, et que, par suite, il n'avait plus le moyen d'opposer l'action arrivée à son terme (l'action « déterminée ») à l'action qui se poursuit (action « indéterminée »). Comme il est arrivé dans plusieurs autres langues indo-européennes, les formes munies de préverbe ont servi à indiquer l'action parvenue à son terme. Cette valeur du préverbe est très sensible en quelques cas ; de même que *ga-* en gotique et *cum-* en latin, le préverbe v. p. *ham-* « avec » a servi particulièrement à cet usage : tandis que *dārayāmiy* signifie « je tiens, j'occupe », la forme moyenne à préverbe *ha[ma]dārayai[y]* B. I, 26 signifie « j'ai pris possession de » ; *patiyaxšayaiy* (*pati* + *axšayaiy*) signifie « je me suis rendu maître de », NR. a 19, pour rendre la même idée. La racine *taxš-* « faire, fabriquer » ne se trouve qu'avec le préverbe *ham-*, et *hamataxšaiy* B. I, 68 signifie « j'ai fait en sorte que, j'ai réalisé », et de même dans les autres exemples de *ham-taxš-*. Avec un verbe indiquant un mouvement, le même préverbe a sa valeur concrète : *ha(n)gmātā* « il se sont réunis ». La différence entre *aǰanam* « j'ai frappé » et *avāǰanam* « j'ai tué » est exactement la même que celle qui existe en slave entre *biti* « battre » et *u-biti, u-bivati* « tuer ». On dispose de trop peu de termes

de comparaison pour qu'il soit possible de mettre souvent en évidence ce rôle des préverbes ; mais on l'entrevoit en plusieurs cas. Si par exemple on a le préverbe *ni-* dans tous les exemples de : *niyapaišam* « j'ai écrit », *nipištam* « écrit », c'est qu'il s'agit de choses qui sont écrites, consignées, au moment où il en est question. Le contraste de *a(h)ištatā* « il s'est tenu, il est resté » B. I, 85 et de *avāstāyam* « j'ai établi » B. I, 63, 66, 69 ou *[niya]štāyam* « j'ai posé, ordonné » B. III, 91, est frappant. Une nuance existait sûrement entre *arasam* « je suis venu » et *parārasam* « je suis arrivé » ; on emploie constamment *arasam* avec *yātā* « jusqu'à ce que », mais *parārasam* avec *yaθā* « lorsque » ; ainsi B. II, 63 *čitā mām amānaya* ... *yātā adam arasam mādam* « il m'a attendu jusqu'à ce que je soie venu en Médie » et ib. 65 *yaθā mādam parārasam* « lorsque j'ai été arrivé en Médie ». On demande à A(h)uramazdā de protéger indéfiniment le pays : *pādiy, pātuv* ; mais l'ordre précis de se garder de quelque chose est exprimé par la forme à préverbe *patipaya(x)uvā* B. IV, 38. Par *ā-* avec la racine *gam-* on exprime l'idée de « arriver », dans l'exemple de Pers. d. 15 et suiv., cité ci-dessus, p. 130, où le « déterminé » *ājamiyā* (*ā* + *jamiyā*) « qu'il vienne » se trouve, d'une manière bien explicable, à côté de *pātuv*. Certains verbes ne se trouvent qu'avec un préverbe qui en renforce ainsi le sens en le « déterminant » : *apagaudaya* « cache » ; *viyanā[θa]ya* « il a fait du mal à » (cf. le substantif **vināθa* qui est devenu p. *gunāh* « dommage ») ; *niyašādayam* « j'ai établi » (l'union du préverbe **ni* avec la racine **sed-* est déjà indo-européenne).

§ 251. Encore très employés en perse, les préverbes ont joué un rôle important dans le développement ultérieur du dialecte, et le persan en a gardé beaucoup de traces.

CHAPITRE V

FORMES NOMINALES

§ 252. Les formes nominales constituant un système moins cohérent que celui des formes verbales, les formes qu'on possède, quoique relativement nombreuses, ne permettent pas de décrire aussi complètement l'ensemble du système. Il subsistera de grandes lacunes dans l'exposé.

I. Formation des noms.

§ 253. La plupart des types principaux de l'indo-iranien sont conservés ; mais le nombre des exemples attestés ne permet le plus souvent pas de décider s'il s'agit de formations encore productives, de formations qui ne le sont plus mais dont le type général était encore reconnaissable, ou de mots qui tendaient à s'isoler entièrement. La partie du vocabulaire qu'on possède se compose pour une très large part de noms généraux qui montrent l'existence en perse de vieux noms iraniens communs, indo-iraniens ou même indo-européens, mais qui enseignent peu de chose sur les formations productives de la langue.

On a fait en général abstraction des noms propres dans cet exposé de la formation des noms.

§ 254. Type radical athématique.

Les thèmes radicaux terminés par une consonne sont représentés par quelques exemples. Les plus clairs sont *viθ*- « famille »

(cf. skr. *viç-*, zd *vīs-*), dont on a loc. sg. *v^iθiya, viθiyā*; instr. sg. *v^iθa, viθā*; acc. sg. *v^iθm — viθam, xšap-* « nuit » (cf. skr. *kṣap-*), dont on a gén.-abl. sg. *xšp, xšapa* — *θard-* « année » (cf. skr. *çarad-*, p. *sāl*), dont on a gén.-abl. sg. *θrd, θarda* et acc. sg. *θrdm, θardam*. De *māh-* « mois » (cf. skr. *mās-*, zd *māh-*), on n'a que le loc. sg. *mahya, māhyā*, dans une formule souvent répétée.

Mais le thème *pad-* (skr. *pad-*, zd *pad-*) n'est représenté que par une forme passée au type thématique et qui repose sur la forme à vocalisme long *pād-* (p. *pāy*), instr. du. *padibiya, pādaibiyā* « par les (deux) pieds ». Dans ces conditions, il est impossible de décider si l'acc. sg. *nahm, nāham* « nez » appartient à un thème consonantique *nāh-* (skr. *nās-*, zd *nāh-*) ou à un type *nāha-* qui en serait issu et qui serait parallèle à *pāda-*.

L'élément *-t-* du thème est sans doute suffixal dans *napāt-*, « petit-fils » (cf. skr. *napāt-*, zd *napāt-*), dont on a le nom. sg. *npa, napā*, et dans *raut-* « rivière » (cf. skr. *sravat-*, p. *rōd*), dont on a le gén.-abl. sg. *rut, rauta* Dar. Sz. c. 9.

Noms caractérisés par la voyelle thématique.

§ 255. On a de vieux noms du type thématique non analysables dans *asa-* (skr. *açva-*, zd *aspa-*) « cheval », acc. sg. *asm, asam*, et composé *asabāra* « cavalier » (la forme non perse *aspa-* ne figure qu'au second terme de certains composés, v. § 10); *kaufa-* « montagne » (zd *kaofa-*, p. *kōh*), nom. sg. *kuf, kaufa*; *kāra-* « peuple, armée » (cf. p. *kār-* dans *kār-ẓār*), n. sg. *kar, kāra*, acc. sg. *karm, kāram*, instr. sg. *kara, kārā*, gén.-dat. sg. *karhya, kārahyā*; *xauda-* (cf. zd *xaoδa-*) « coiffure » dans le composé *tigrxuda, tigraxaudā* « qui ont une coiffure pointue » (nom. plur.); *dasta-* « main » (zd *ẓasta-*, skr. *hasta-*, p. *dast*), dans loc. sg. *dstya, dastayā*; l'adjectif *darga-* « long » (zd *darəγa*, skr. *dīrgha-*), dans le nom. acc. sg. n. *drgm, dargam* « longtemps »; *naiba-* « beau »

(p. *nēv*), nom. acc. sg. n. *nibm, naibam* (et fémin. nom. sg. *niba, naibā*).

On a des noms radicaux dans : *kāma-* « désir » (zd *kāma-*, skr. *kāma*), nom. sg. *kam, kāma* ; *d^a^rauga-* « mensonge » (zd *draoga-*, skr. *drogha-*, p. *durōγ*), nom. sg. *drug, d^a^rauga*, abl.-instr. sg. *druga, d^a^raugā* ; *gauša-* « oreille » (zd *gaoša-*, p. *gōš*), nom. acc. du. (ou plur. ?) *guša, gaušā*. L'adverbe *vsiy, vasaiy* semble être le locatif de *vasa-*, fait sur un thème de présent *vasa-* (= skr. * *vaccha-*, cf. skr. *vaçmi* ; v. § 114).

La valeur est celle de nom d'agent dans *baga-* « dieu » (cf. zd *baγa-*, skr. *bhaga-*), nom. sg. *bg, baga*, nom. pl. *bgah, bagāha* ; gén. dat. plur. *bganam, bagānām*, instr. plur. *bgibiš, bagaibiš*. Un ancien **banda-* « associé, serviteur » a été élargi par *-ka-* (cf. § 273), d'où *bdk, ba(n)daka* « serviteur » (p. *banda*).

C'est aussi la valeur de noms d'agent qu'on a dans les composés en *-bara-* : *tkbra, takabarā* « porteur de » ; *vçbr, vaçabara* « porteur de » ; **arstibara* « porteur de lance », faussement écrit *šrstibr* ; et aussi *-bāra-* dans *asbar, asabāra* (p. *suvār*) « cavalier » N. b. 44 et 45, instr. pl. *asbaribiš, asabāraibiš* ; — en *-kara-* (cf. p. *-gar*) : *zurkr, zurakara* « qui fait le mal » ; *ptikra, patikarā* « images » (acc. plur.) ; — en *-zana* : *pr^u^uznanam, paruzanānām* « qui ont beaucoup de races » et *v^i^ispznanam, vispazanānām* « qui ont toutes les races » (gén. plur.). On rappellera aussi *ptipdm, patipadam* « en sa place », expression adverbiale dont le second terme paraît présenter un thème *pada-* ; et le nom de mois *grmpdhy, garmapadahya* (gén. sg.), dont le premier terme est **garma-* « chaud » (cf. skr. *gharma-*, zd *garəma-*, p. *garm*) et le second ce même thème *pada-*, cf. skr. *pada-*, zd *paδa-*, p. *pay* « trace de pas ».

La voyelle thématique *-a-* sert d'élément de formation peut-être dans *d^u^uvrya, duvarayā* « à la porte », locatif de *duvara-* (cf. skr. *dvāra-*, en face de *dvar-*, zd *dvarəm* [acc. sg.] « porte »), et dans le composé *d^u^ušiyarm, dušiyāram* « mauvaise moisson »

(de **duš-* « mal » et **yār* « année », cf. zd *yārə*), et sûrement dans le dérivé *margv, mārgava* « Margien » de *mrguš, marguš* « Margiane ». Ce dernier exemple est unique en son genre ; si ce mot, qui désigne des Iraniens non Perses, n'est pas dialectal, il indique qu'il y a là une formation productive, dont on pouvait tirer des adjectifs nouveaux caractérisés par la voyelle thématique et par la vrddhi (v. § 298).

Noms en *-ā-*.

§ 256. Il faut mettre à part un nom radical où l'*ā* appartient à la racine : *upastā* « secours » (de *upa-* et de la racine *stā-*) dont on a l'accusatif *upstam, upastām* (pour le type, cf. les thèmes radicaux terminés par une consonne, § 254).

§ 257. Les adjectifs thèmes en *-a-* ont leur forme de féminin en *-ā-* ; ainsi : *aniya* « autre », loc. pl. f. *aniyauva, aniyā(x)uvā* ; **gasta* « dégoûtant » (abl.-instr. *gastā*), nom. sg. f. *gsta, gastā* ; **duruva* « ferme », nom. sg. f. *d^{u}ur^{u}uva, duruvā* ; **naiba* « beau » (acc. *naibam*), nom. sg. f. *nibam, naibām* ; **rāsta* « droit, vrai », acc. sg. f. *rastam, rāstām* ; *vazrka* « puissant », loc. sg. f. *vzrkaya, vazrkāyā* ; *hamiçiya* « rebelle, ennemi », nom. sg. f. *hm^{i}içiya, hamiçiyā*. La distinction du masculin-neutre et du féminin, qui est chose disparue en pehlvi, n'a encore subi aucune diminution en vieux perse (cf. du reste les démonstratifs, § 324).

§ 258. Il se trouve par hasard que le féminin en *-yā-* (nom. sg. *-ī*) des autres adjectifs n'est pas attesté. Mais le nom de la province d' « Arachosie », *hruvtiš, hara(x)uvatiš* répond à zd *haraxvaitī-*, skr. *sarasvatī*, et c'est le féminin d'un adjectif en *-vant-* ; outre le nominatif cité, on en a : acc. sg. *hruvtim, hara(x)uvatim* et loc. sg. *hruvtiya, hara(x)uvatiyā*. On notera aussi le nom de citadelle médique *sik[y]uvtiš, sika[ya]-(x)uvatiš*. Cette flexion, qui a *-š* au nominatif, est tout entière du type en *-ī-*, et *-yā-* n'y apparaît pas.

§ 259. Deux noms de pays offrent *-ā,* tandis que le plus grand nombre se terminent en *-ă* : *aθura, aθurā* « Assyrie », toujours, et une fois *skam, sakām* (acc. sg.) B. V, 21-22, en regard de *saka* B. I, 16-17 et II, 8, qui a, conformément à l'usage perse, une forme identique à celle du nom de peuple, *saka* « Sace » ; cette hésitation sur la forme d'un nom de pays iranien, mais éloigné de la Perse, est intéressante (cf. l'emploi du suffixe *-iya-,* § 261).

L'ancien thème radical **ăp-* du nom de l' « eau » (skr. *āp-,* zd *āp-*) est remplacé par *api-* (sans doute *āpī-,* cf. p. *āb*) dans le groupe *apišim, apišim* « l'eau le » (*api,* ou plutôt *apiš* + *šim*) ; le locatif *apiya, apiyā* « dans l'eau » n'enseigne rien.

§ 260. Quelques noms ont *-ā-* pour seul suffixe. Les noms radicaux sont rares ; le seul tout à fait sûr est *d^i^ida, didā* « forteresse », acc. sg. *d^i^idam, didām* ; la racine est celle de skr. *dih-,* zd *diz-* ; on notera le vocalisme radical zéro, bien attesté par la graphie. Il faut peut-être ajouter le mot par lequel Darius désigne sa grande proclamation gravée sur le rocher de Behistun, *hd^u^ugam* (acc. sg.), qu'il faudrait *ha(n)dugām* et couper *han-dugā-.* Le gén.-abl. sg. *ydaya, yadāyā* B. III, 26 n'a pas encore reçu d'interprétation. Le mot *azda, azdā* « nouvelle » (gāth. *azdā,* skr. *addhā*) est isolé ; il a presque le caractère d'une forme adverbiale. Le mot *maškā* « peau », dans le loc. pl. *mškauvā, maškā(x)uvā,* est emprunté au sémitique.

Dans tous les types de formations thématiques, on rencontre, ou du moins on peut rencontrer, des thèmes en *-ā-* à côté de thèmes en *-ă-.* Ainsi l'on trouvera *-iyā-* à côté de *-iya-,* *-nā-* à côté de *-na-,* etc.

Suffixe *-iya-.*

§ 261. Le suffixe le plus productif est *-iya-* qui fournit des adjectifs dérivés en nombre illimité.

Pour des noms de peuples, on a ainsi de *Aθurā* « Assyrie », *aθuriy, aθuriya* « Assyrien » ; de *armina* « Arménie » (nom. et acc.), *arm^{i}iniy, arminiya* « Arménien » (et le locatif *arm^{i}iniyiy, arminiyaiy* « en Arménie ») ; de *asagarta* « Sagartie », *asgrtiy, asagartiya* « Sagartien » ; de *(x)uvaǰa* « Susiane », *uvǰ^{i}iy, (x)uvaǰiya* « Susien » ; de *(x)uvāraz[m]iš* « Chorasme » (NR. a. 23-24), *uvarzm^{i}iy, (x)uvārazmiya* « Chorasmien » (servant à désigner le pays B. I, 16 ; Dar. Pers. e 16-17, donc avec la même valeur que *(x)uvārazmiš*) ; de *bābairuš* « Babylone », *babir^{u}uv^{i}iy, bābairuviya* « Babylonien » ; de *maka* (B. I, 17 ; Dar. Pers. e 18), *mčiya, mačiyā* (nom. plur.), servant à désigner les habitants du pays NR. a. 30 et NR. XXIX ; on notera l'alternance *k/č* (cf. § 181). Le procédé employé dans ces mots ne s'applique qu'à des dérivés de noms de pays non iraniens ou de pays iraniens lointains, non familiers aux Perses ; car, pour les noms familiers aux Perses, le nom des habitants est identique au nom de pays (v. § 348). Il y a donc contraste entre le procédé employé pour les noms iraniens courants chez les Perses, et celui employé pour les noms étrangers.

Le suffixe *-iya-* figure du reste dans d'autres cas, ainsi dans le nom de mois *açiyad^{i}iyhy, açiyādiyahya* (gén. sg.) ; dans l'adjectif *uvaipšiym, (x)uvāipašiyam* « sien propre » (acc. sg.); dans les ordinaux *çitiym, citiyam* (acc. sg.) « troisième » ; *d^{u}uv^{i}itiym, duvitiyam* « second », et dans *pr^{u}uv^{i}iyt, paruviyata* « depuis les premiers temps », adverbe en *-ta,* dérivé de *paruva-* (v. § 335). Dans ces deux derniers cas, on est sûr que le suffixe est de la forme ancienne *-iya-,* parce que le *-t-* est maintenu sans altération ; il en est de même dans *mrtiy, martiya* « homme » (cf. zd *mašya-,* véd. *mart(i)ya-*) ; au contraire, dans *hšiym, hašiyam* « vrai » (nom. acc. sg. n.), en face de zd *haiθīm,* skr. *satyam,* on est en présence d'un suffixe de forme *-ya-,* puisque *t* s'est altéré en θ, d'où v. p. *š* (cf. § 124).

— Le mot *aniy, aniya* « autre » est un vieux terme indo-iranien (skr. *anya-,* zd *anya-*), non analysable en perse.

Le suffixe *-iya-* fournit un substantif dérivé, sans doute neutre, *maniym, māniyam* « maison » (cf. zd *nmānəm,* p. *mān*).

On ne saurait se prononcer sur des mots obscurs comme *hm^{i}içiy, hamiçiya* « rebelle, ennemi », qu'on ne sait pas analyser, ou sur des noms propres d'hommes, comme *mrd^{u}uniy, marduniya* ou *artvrd^{i}iy, artavardiya.* Bien que *xšayθiy, xšāyaθiya* « roi » (p. *šāh*) rappelle *patiyaxšayaiy* « je me suis rendu maître de », on ne sait pas analyser exactement ce mot, et tout ce qu'on en peut dire, c'est que le θ doit être un ancien *th* ou une ancienne prépalatale (cf. § 102), et que le suffixe était anciennement de la forme *-iya-,* et non *-ya-*.

A côté du masculin neutre *-iya-,* on a le féminin *-iyā-* dans deux dérivés : *nav^{i}iya, nāviyā* « ensemble de bateaux, flotte » (dérivé de **nāu-,* cf. skr. *nau-* ; etc.) et *yuv^{i}ya, yauviyā* « canal », acc. sg. *yuv^{i}iyam, yauviyām,* cf. pehlvi *yōy,* p. *ǰōy*.

§ 262. Pour expliquer *an^{u}ušiy, anušiya* « allié », qui doit être un dérivé de *anuv* « à la suite de », on est conduit à admettre un suffixe ancien **-tya-,* devenu *-šiya-* en perse (v. § 124 ; cf. skr. *-tya-*, dans *ni-tya-* par exemple). Dès lors on n'a aucune raison de poser sous la forme *haxāmaniš* le thème du nom propre d'hommes dont on a seulement le nom. sg. *hxamniš, haxāmaniš* : le dérivé *hxamnišiy, haxāmanišiya* « achéménide » peut renfermer ce même suffixe *-šiya-,* issu de **-tya-*.

Suffixe *-na-*.

§ 263. En tant que suffixe productif, *-na-* se trouve surtout dans des formes complexes.

§ 264. Le suffixe productif *-aina-* (p. *-ēn*) des adjectifs indiquant la matière est attesté par un exemple : *aθgin, aθa(n)-gaina* « de pierre » (de **aθanga-,* cf. zd *asənga-,* p. *sang*).

§ 265. Un suffixe *-ana-* fournit une série de substantifs neutres : *aydna, ayadanā* « sanctuaires » (nom. acc. pl.), de la racine *yad-* « adorer », avec préverbe *ā-* ; *avhnm, avahanam* « village », de la racine **vah-* (skr. *vas-*) « demeurer », avec préverbe *ā-* ; *vrdnm, vardanam* « citadelle », d'une racine **vard-* (skr. *varj-*) « écarter » ; *hmrnm, hamaranam* « combat » (cf. zd *hamarəna-*, skr. *samaraṇam-*), d'une racine **ar-*, avec préverbe *ham-*.

§ 266. On a aussi *-ana-*, mais avec une tout autre valeur, celle d'adjectif, désignant une personne, dans *drujn, d^a^raujana* « trompeur », en face de *d^a^rauga* « mensonge » et de *adurujiya* « il a menti ».

§ 267. Un suffixe *-na-*, qui ne semble plus productif, se trouve dans quelques substantifs radicaux : *yanm, yānam* « faveur » (cf. zd *yānəm*, nom. acc. sg. n.) ; *stanm, stānam* « place, endroit » (nom. acc. sg. n., cf. skr. *sthānam*, zd *-stāna-*, p. *stān*, de la racine iran. *stā-*, skr. *sthā-*) ; *všna, vašnā* « par la volonté de » (instr. sg. ; de la racine skr. *vaç-*, zd *vas-*, cf. § 123). Enfin l'interprétation la plus naturelle de *ašniy, ašnaiy* B. II, 11-12 est « en marche », en voyant dans *ašna-* un thème en *-na-* de la racine skr. *aj-*, zd *az-* « conduire » (pour *š*, cf. § 120).

On n'a pas le moyen de décider si l'adverbe *prnm* « autrefois », qui existe à côté de *parā* « avant », doit être lu *paranam* ou *parnam* ; cette seconde lecture est la plus plausible, cf. got. *fairneis* « ancien ».

En tout cas, on a *-na-* dans l'adjectif *kamna-* « petit, peu », nom. acc. sg. n. *kmnm, kamnam* ; instr. pl. *kmnibiš, kamnaibiš* ; cf. zd *kamna-* (superlatif *kambišta-*), p. *kam*.

On a la forme féminine *-nā-* dans *frmana, f^a^ramānā* « ordre, commandement », abl.-instr. sg. *frmnaya, f^a^ramānāyā* (p. *farmān*), à côté du nom d'agent *f^a^ramātāram* (acc. « celui qui commande, maître », du préverbe *fra-* et de la

racine *mā-* « mesurer »), et dans le vieux mot indo-iranien *hinā-, hainā* « armée », abl.-instr. *hinaya, haināyā,* cf. zd *haēna,* skr. *senā.*

Suffixe *-ma-*.

§ 268. Les exemples sont très rares. L'ordinal *nvm, navama* « neuvième », cf. skr. *navamaḥ,* est à part; à part aussi l'unique exemple du superlatif en *-tama-, f^a^ratama-* « premier », nom. pl. *frtma, f^a^ratamā,* de *fra-* « en avant ».

L'adjectif connu par zd *taxma-,* p. *tahm* « fort » se trouve à peu près sûrement dans le nom propre d'homme *txmspād, taxmaspāda* ; mais le général en question était un Mède.

§ 269. La forme féminine *-mā-* est sûrement attestée dans *uma, tau(x)mā* « famille », acc. sg. *tumam, tau(x)mām,* gén. abl. sg. *tumaya, tau(x)māyā* ; cf. p. *tuxm* ; et, avec un suffixe *-man-,* zd *taoxman-*. — Quant à *tuma, taumā* « force », de la racine de skr. *tavīti,* etc., on n'en a que le nominatif singulier, et il est impossible de déterminer si c'est le nominatif masculin ou neutre d'un thème à suffixe *-man-*, ou le nominatif féminin d'un thème à suffixe *-mā-*.

§ 270. D'autre part, on a *-mī-* dans *bumi-* « terre », acc. sg. *bumim, bumim* ; loc. *bum^i^iya, bumiyā,* cf. skr. *bhūmī-,* gāth. *būmī-,* p. *būm.*

Suffixe *-va-*.

§ 271. Le suffixe *-va-* ne figure dans aucun nom nouvellement formé ; on le rencontre dans de vieux mots indo-iraniens : *aiva* « seul, un », acc. sg. *aivm, aivam,* cf. zd *aēva-,* gr. οἶ(ϝ)ος ; *jiva-* « vivant », gén. sg. *j^i^ivhya, jivahyā,* cf. skr. *jīva-,* zd *j(i)va-* ; *paruva-* « premier », nom. pl. *pr^u^uva, paruvā* ; acc. sg. n. (adverbial) *pr^u^uvm, paruvam* « d'abord », cf. skr. *pūrva-,* zd *pourva-* ; autre mot sans doute dans loc. sg. *pr^a^u[v^a^]iy, parauvaiy* « à l'Est » ; *hr^u^uv, haruva* « tout entier », cf. *sarva-,* zd *haourva-*. — Le suffixe a la forme *-uva-*

dans *duruva-* « ferme », nom. sg. f. *d^{u}ur^{u}uva, duruva,* cf. skr. *dhruva-*.

Suffixe *-ra-*.

§ 272. Il n'y a dans les formes livrées par les inscriptions rien qui atteste un rôle productif du suffixe *-ra-*. On ne connaît qu'une valeur adverbiale dans *aprm, aparam* « ensuite », dérivé de *apa,* cf. skr. *apara-,* zd *apara-*. Le suffixe *-tara-,* qui indique opposition de deux objets, ne figure aussi que dans la forme adverbiale *aptrm, apataram* « en dehors, à l'écart de, outre », également de *apa,* cf. skr. *apatara-*.

Le cas le plus clair avec ceux-ci est sans doute celui de l'adjectif *tigra-* « pointu », cf. zd *tiγra-,* et, avec un autre suffixe, skr. *tigma-,* et p. *tēz* « pointu », dans le composé *tigrxuda, tigraxaudā* (nom. plur.) « qui ont une coiffure pointue ». On a aussi le loc. sg. (adverbial) *d^{u}uriy, duraiy* « au loin » (p. *dūr*), du thème attesté par skr. *dūra-* « éloigné ». — Le premier terme du nom de mois composé *θurvahrhy, θuravāharahya* (gén. sg.), dont le second terme est évidemment le nom du printemps, cf. p. *bahār,* doit être un adjectif répondant à skr. *çūra-,* zd *sūra-* « fort ».

Et il faut noter l'adverbe *nurm, nuram* « maintenant », cf. zd *nūrəm,* dérivé de **nū-* « maintenant ».

Aucun suffixe n'était assurément perçu dans *a(h)ura-,* cf. zd *ahura-,* skr. *asura-,* qui n'existe que deux fois à l'état isolé : instr. sg. *aura, a(h)urā,* et gén. sg. *aurhy, a(h)urahya,* et dans trois mots où *r* s'est fondu avec θ précédent dans le phonème un *ç* : *xšçm, xšaçam* (nom. acc. sg. n.) « royauté, royaume », cf. zd *xšaθrəm,* skr. *kṣatram* ; *puç, puça* « fils », cf. zd *puθrō,* skr. *putraḥ* ; *čiça-* « lignée » dans *ariyč^{i}iç, ariyačiça* « de lignée aryenne », cf. zd *čiθra-,* p. *čihr* (forme dialectale, non perse).

On n'a pas le moyen d'analyser *tčrm, tačaram* (acc. sg. « palais », p. *tazar*.

Suffixe *-ka-*.

§ 273. Le suffixe *-ka-*, qui a servi d'élargissement à tant de mots au cours de l'histoire de l'indo-iranien, joue déjà son rôle; on a ainsi *bdk, ba(n)daka* « serviteur », cf. p. *banda,* de **bhandha-,* et *arik*, *arika* (plutôt que *araika,* lecture aussi autorisée par la graphie) « ennemi ». Mais les mots qui en persan ont subsisté sans suffixe se présentent sous la forme simple: *aiva* « seul, un », cf. p. *ē,* et non **aivaka-,* cf. p. *yak*; *naiba* « beau », cf. p. *nēv,* et non **naibaka-,* cf. p. *nēk.*

Le mot *(h)uška-* « sec », cf. zd *huška-,* skr. *çuṣka-,* dont on a le gén. sg. *uškhya, (h)uškahyā,* n'est pas analysable en perse.

Il suffit de mentionner un mot qui ne se trouve que dans des inscriptions d'Artaxerxès (avec une graphie contraire aux règles usuelles): *[nyā]ka* « grand-père », cf. zd *nyāka-,* p. *niyā,* et *apnyak, apanyāka* « arrière-grand-père ».

Suffixe *-ta-*.

§ 274. Les adjectifs verbaux en *-ta-* ont été énumérés au § 213.

On signalera ici le substantif *datm, dātam* (nom. acc. sg. n.) « loi », abl. instr. *data, dātā,* cf. zd *dātəm,* pehlvi *dāt.* p. *dād.*

§ 275. Le superlatif en *-išta-* (cf. zd *-išta-,* skr. *-iṣṭha-*) est attesté par un exemple: *mθišt, maθišta* « très grand », acc. sg. *mθištm, maθištam.* — On a aussi rattaché à cette formation l'ἅπαξ *d^u^uviš[t]m, duvaiš[ta]m* « pour longtemps » Dar. Pers. e. 23 (v. Bartholomae, *Altiran. Wört.*, col. 763); mais cette hypothèse est très incertaine.

Suffixe *-θa-*.

§ 276. On ne trouve d'exemple que du suffixe à forme féminine *-θā-,* et encore le mot qu'on possède ne saurait-il passer

pour analysable en perse ; c'est *giθam, gaiθām* (acc. sg.) « biens, fortune », cf. zd *gaēθa*, p. *gēhān*.

Noms d'agent en *-tar-*.

§ 277. Trois exemples : *jta, ja(n)tā* ou *jatā* (nom. sg.) « tueur », de la racine de *ajanam*, cf. skr. *hanti*, zd *jainti*) ; d'après skr. *hantar-*, zd *jantar-*, on serait conduit à lire *jantar-* ; mais le perse avait pu généraliser déjà le type vocalique de *jata* « tué », cf. pehlvi *ẕatar* ; ce mot a une valeur fortement verbale, conforme à l'usage ancien du suffixe *-tar-* : B. IV, 58 et 78 *a(h)uramazdātaiy jatā biyā* « qu'Ahuramazdā soit un tueur pour toi », c'est-à-dire « qu'Ahuramazdā te tue » ; comme en sanskrit, ces noms d'agent en *-tar-* sont donc reliés étroitement au verbe ; avec le mot *dauštā*, il y a même un complément à l'accusatif (v. § 358) — *dušta, dauštā* « ami », p. *dōst*, skr. *joṣṭar-* ; ici le vocalisme radical ancien a subsisté, parce que le mot s'est isolé par le sens — *frmatarm, fᵃramātāram* (acc. sg.) « qui commande, chef », en face de *fᵃramānā* « ordre ».

Trois noms de parenté en *-r-* sont attestés : *pitar-* « père » (cf. skr. *pitar-*, zd *pitar-*, p. *pidar*) *pita, pitā*, gén. sg. *piç, piça*, et dans le composé *hmpita, hamapitā* « qui a le même père » ; *mātar-* « mère » (cf. skr. *mātar-*, zd *mātar-*, p. *mādar*) dans le composé *hmata, hamātā* (nom. sg.) « qui a la même mère » ; *bᵃrātar-* « frère » (cf. skr. *bhrātar-*, zd *brātar-*, p. *birādar*) dans *brata, bᵃrātā* (nom. sg.).

Thèmes en *-n-*.

§ 278. Les exemples de thèmes en *-n-* sont aussi très peu nombreux. Il y a deux masculins : *asman-* « ciel » (cf. skr. *açman-*, zd *asman-*, p. *asmān*), acc. sg. *asmanm, asmānam*, dont la seule forme attestée ne permet même pas de décider s'il n'aurait pas passé au type thématique, comme *pād-* (cf. ci-

dessus § 253) et le composé *xšçpava, xšaçapāvā* « satrape », qui paraît être le nominatif d'un thème *xšaçapāvan-*, non attesté par ailleurs, cf. skr. *-pāvan-*. On a vu (§ 269) que *taumā* « force » est ambigu.

Il y a deux neutres, dont la forme fait du reste difficulté : *nam, nāma* et *nama, nāmā* « nom » (cf. skr. *nāman-*, zd *nąman-*, p. *nām*), dont on n'a que le nominatif-accusatif singulier (sur la forme, v. § 312), et *učšm, učašma* « les yeux » B. II, 89 (xxx*m* II, 75), cf. zd *čašman-*, p. *čašm* ; la valeur de *u-* et le caractère de la forme sont obscurs dans *učašma*.

Thèmes en *-h-* et *-š-*.

§ 279. Les anciens thèmes neutres en *-s-* sont représentés par quatre exemples : *ruč, rauča* (nom. acc. sg.) « jour » dans *raučapatiy* « le jour », instr. pl. *ručbiš, raučabiš* (cf. § 370), cf. zd *raočah-*, p. *rōz* ; *dry, d*ᵃ*raya* « mer », loc. *dryhya, d*ᵃ*rayahyā*, cf. zd *zrayah-*, p. *daryā* ; *zur, zura* (acc. sg.) « tromperie », cf. zd *zūrah-*, p. *zūr* ; et *hd*ⁱ*iš, hadiš* (acc. sg.) « siège », cf., avec une formation différente, skr. *sadas-*, de la racine qui est aussi attestée en perse par *niyašādayam* « j'ai établi » ; le mot *abičriš, abičariš* (acc.) B. I, 64-65 est obscur, mais paraît du même type que *hadiš* ; on ne peut rien dire de *v*ⁱ*θbiš* B. I, 65, dans le même passage.

Le thème masculin en *-s-* **mazdhās-* (cf. skr. *medhās-*, zd *mazdāh-*) est clairement attesté dans le gén. sg. *mzdah, mazdāha* « de Mazdāh », et dans le juxtaposé nom. *aurmzda, a(h)uramazdā* « A(h)uramazdā » ; acc. *aurmzdam, a(h)uramazdām* ; gén. abl. *aurmzdah, a(h)uramazdāha*. — On a de plus le mot, sans doute savant, *farnah-* « gloire » au second terme du nom propre composé *v*ⁱ*idfrna, vi(n)dafarnā* (nom.).

Thèmes en *-i-*.

§ 280. L'indistinction graphique de *ĭ* et de *ī* fait qu'on ne

peut distinguer le plus souvent s'il s'agit de thèmes en *-ĭ-* ou en *-ī-*.

§ 281. Les thèmes en *-ti-* sont très peu représentés. Le plus net est *šiyatiš, šiyātiš* « bien-être », acc. *šiyatim, šiyātim,* cf. zd *šāiti-,* p. *šād* (et lat. *quiēs*?) ; le locatif *ufršta-, (h)u-fraštā-* « en bonne punition », appartient sans doute à un thème *(h)ufrašti-,* à côté de *(h)ufraštam* « bien puni ». Enfin on a *aršt[i]š, aršt[i]š,* ou plutôt *'rštiš,* « lance », et le composé *šrstibr, šarastibara* (lire *'rstibara*) « porteur de lance », en face de zd *aršti-,* skr. *ṛṣṭi-,* p. *xišt.*

On a un nom d'agent thème en *-ti-* dans *pstiš, pastiš* « fantassin » NR. b. 43, 45, dérivé du thème **pad-* « pied », représenté par *padibiya, pādaibiyā* « par les (deux) pieds ».

§ 282. L'élément *-i-* sert de suffixe de dérivation dans des composés : *ušbarim, ušabārim* (acc. sg.) « monté sur chameau » (de *uša* + *bāri-,* adjectif sans doute dérivé d'un composé parallèle à *asabāra-* « cavalier ») et le nom de mois *bagyadiš, bāgayādaiš* (*baga-,* avec vrddhi, + *yādi-,* cf. § 298). — On peut citer aussi un autre nom de mois, d'origine obscure, également avec vrddhi : *θaigrčiš, θāigrčaiš* ou *θāigarčais* (gén. sg.). — On aurait encore un dérivé en *-i-* (ou en *-in-*?) si l'on admettait la lecture *viθibiš* de *vⁱiθibiš* et la traduction « de la famille » Dar. Pers. d 14. 22. 24 ; mais cette traduction est hypothétique, et il serait illégitime de rien affirmer ici.

§ 283. De la racine *bag-* « partager », on a *bajʲim, bājim* (acc. sg.) « tribut ». — Le mot *d^uuvrθim, duvarθim* (acc. sg.) « portique » ne se laisse guère analyser ; on est tenté d'y voir un composé ou un dérivé de **dvar-* « porte » ; M. Bartholomae y cherche **duvar-varθi* ; le persan en a le dérivé *dahlīz.* Enfin il y a *dⁱipim, dipim* (acc. sg.) « inscription », *dⁱipiya, dipiyā* (loc. sg.).

L'accusatif *pθim, paθim* « chemin » NR. a. 58 semble indiquer que le nom indo-iranien très anomal attesté par véd. nom.

pánthāḥ, gén. *patháḥ*, instr. pl. *pathíbhiḥ* avait été normalisé et ramené au type normal en *-i-* ; comme, dans l'Avesta, *-nθ-* est représenté par *-nt-* dans *pantąm* (acc. sg.) en face de *paθa* (instr. sg.), on est porté à écrire *paθim* ; toutefois une lecture *pa(n)θim* n'est pas exclue.

Le nom propre du Perse *dadršiš, dādršiš* B. III, 13 et 15 a l'air d'une formation à redoublement, avec suffixe *-i-*, de la racine *darš-* « oser ».

Thèmes en *-u-*.

§ 284 Les cinq thèmes en *-u-* qu'on possède appartiennent à des types distincts.

Il y a un vieil adjectif indo-iranien (et indo-européen) en *-u-* : *paru-* « abondant », cf. zd *pouru-*, skr. *puru-* : nom. acc. sg. n. *prᵘuv, paruv* ; gén. pl. *prᵘunam, parunām* ; premier terme du composé *prᵘuznanam, paruzanānām* (gén. pl.) « qui ont beaucoup de races ».

On a le mot isolé *mgᵘuš, maguš* « mage », acc. *mgᵘum, magum*, cf. zd *moγu-*, p. *mug*.

§ 285. On est en présence d'un ancien suffixe *-tu-*, avec passage de *t* à θ (cf. § 103) dans *gaθum, gāθum* (acc. sg.) « siège, trône », *gaθva, gāθavā* (loc. sg.) ; cf. skr. *gātu-*, zd *gātu-*, p. *gāh*.

§ 286. Le mot *mršiyu-* « mort », cf. skr. *mṛtyu-*, zd *mərəθyu-*, ne figure que dans le composé *uvamršiyuš, (x)uvāmršiyuš* « qui a sa propre mort, sa mort naturelle ».

§ 287. Enfin un mot tout à fait à part est le nom de la « province » dont on a presque une flexion complète, de type anomal du reste : sg. nom. *dhyauš, dahyāuš* ; acc. *dhyaum, dahyāum* ; loc. *dhyuvā*, qu'on lira *dahyauvā* ou *dahyuvā* ; plur. nom.-acc. *dhyav, dahyāva* ; gén. *dhyunam, dahyunām* ; loc. *dhyušuva, dahyušuvā* ; sg. acc. *vⁱisdhyum, visadahyum* « qui a toutes les provinces », dans un composé. Cf.

zd *dahyu-*, où le gén. sg. *dain'haoš* a entraîné nom. sg. *dain'huš*.

Composés.

§ 288. Sauf ceux dont le premier terme est un mot invariable comme *a-* « ne pas », *duš-* « mal », *(h)u-* « bien », qui ont le caractère de mots usuels, la plupart des composés attestés donnent l'impression de mots artificiels, appartenant à la langue religieuse, à la langue officielle, à la langue militaire, etc. Nulle part autant que dans les composés il n'y a d'éléments qui se dénoncent par leur forme comme étant des emprunts à des parlers non perses (cf. § 8 et suiv.).

§ 289. Le type, autrefois très important, des composés dont le second terme a la valeur d'un nom radical d'agent, est représenté par deux séries de cas, tous deux du type thématique :

-kara- « qui fait », de la racine *kar-* « faire » (cf. § 255) : *zurkr*, *zurakara* « qui fait le mal » (*zura* [mot non perse, § 9 et 119] + *kara*). — La valeur de *-kara-* est autre dans la combinaison avec le préverbe *pati-* : *ptikra*, *patikarā* (acc. pl.) « images ». Le persan a encore *-gar* (et *-gār*)

-bara- « qui porte », de la racine *bar-* (cf. § 255) : *vçbr*, *vaçabara* « porteur de » ; *tkbra*, *takabarā* (nom. pl.) « porteurs de » ; *šrstibr*, à lire *'rstibara* « porteur de lance » (de *'rsti-* = *'ršti-*, § 125, + *bara*). — Il y a aussi *-bāra-* dans *asbar*, *asabāra* « cavalier » (*asa* + *bāra* « porté par un cheval ») ; c'est d'un composé du type de *asabāra* qu'on a tiré l'adjectif *ušbarim*, *ušabārim* (acc. sg.) « monté sur un chameau » (v. § 282). — Les deux formes *-bar* et *-bār* ont persisté en persan.

§ 290. Le type de composés à premier élément verbal ne se trouve dans aucun nom commun ; mais il a existé ; on en peut donner pour exemple le nom de l'un des membres de la conjuration de Darius, le perse *v'idfrna*, *vi(n)dafarnā* ; ce nom signifie « qui trouve la gloire », *vinda-*, cf. skr. *vindati*,+ *far-*

nah-. Toutefois un nom propre ne prouve pas que la formation ait été productive, ni même comprise, à la date des inscriptions. Le nom de Darius lui-même, *daryvuš, dārayava(h)uš,* ne peut signifier que « qui tient le bien », *dāraya-,*thème de *dārayāmiy* « je tiens », + *vahu-,* cf. skr. *vasu-,* zd *vohu-*.

§ 291. Il y a plusieurs exemples clairs de composés possessifs, et certains prouvent que le sentiment qu'on avait de l'indépendance des deux termes de ces composés était parfois très fort : *ariy. ariy. č^{i}iç, ariya. ariya. čiça* NR. a. 14 ne peut se comprendre que « aryen, de lignée aryenne », et les deux mots écrits séparément *ariya* et *čiça* forment un composé — *uvamršiyuš, (x)uvāmršiyuš* « qui a sa propre mort, sa mort naturelle » ([*x*]*uva-* avec vrddhi + *mršiyuš*) — *tigrxuda, tigraxaudā* (nom. pl.) « à la coiffure pointue » (*tigra-* + *xauda-*) — *pr^{u}uznanam, paruzanānām* (gén. pl.) « qui ont beaucoup de races » (*paru* + le mot non perse *zana-*) et *v^{i}ispznanam, vispazanānām* (gén. pl.) « qui ont toutes les races » (*vispa-* + *zana-* ; les deux mots ne sont pas proprement perses) ; pour *paruzana-,* le sentiment qu'on avait de l'indépendance des deux termes est indiqué dans des inscriptions de Xerxès ; en effet, à côté de *pr^{u}uznanam* (gén. plur.) Dar. Elv. 15-16 et Xerxès Elv. 15-16, on a la graphie *pr^{u}uvznanam* Xerx. Pers. b et d (dans les deux exemplaires), et, avec séparation de mots *pr^{u}uv . znanam* Xerx. Pers. a (en 4 exemplaires), c (2 exemplaires) et Van (cf. § 153) — *visdhyum, visadahyum* « qui a toutes les provinces » (*visa-* + *dahyu-*) — *hmpita, hamapitā* « qui a le même père » (*hama-* « le même » + *pitar-*), cf. *hmata, hamātā* « qui a la même mère » (*hama-* + *mātar-,* avec une haplologie, dont on ne peut dire si elle existait dans la prononciation ou si elle est purement graphique ; le mot est attesté une seule fois, comme le précédent : B. I, 30).

§ 292. Un seul composé est attesté avec *a-, an-* négatif, cf. skr. *a-, an,* zd *a-, an-,* p. *a-, an-* : *axšta, axšatā* (nom. fém.

sg.) « non endommagée », (*a* + *xšata-*) — plusieurs avec (*h*)*u-* « bien », cf. skr. *su-*, zd *hu-* : *ufrštm*, (*h*)*ufraštam* et *ufrstm*, (*h*)*ufrastam* « bien interrogé, bien puni » ([*h*]*u* + *frašta-*, *frasta-*) et *ufrštā-*, (*h*)*ufraštā-* « en bonne punition » ([*h*]*u-* + *frašti-*) ; *ubrtm*, (*h*)*ubrtam* « bien estimé » ([*h*]*u-* + *brta-*) ; et, avec valeur de composés possessifs : *umrtiya*, (*h*)*umartiyā* (nom. fém. sg.) « qui a de bons hommes » ([*h*]*u* + *martiya*) ; *uvspa*, (*h*)*uvaspā* (nom. fém. sg.) « qui a de bons chevaux » ([*h*]*u-* + le mot non proprement perse *aspa-*) — un composé avec *duš-* « mal », cf. skr. *duṣ-*, *dur-*, zd *duš-*, *duž-* : *d^u^šiyarm*, *dušiyāram* « mauvaise récolte » (dérivé de *duš-* et de **yār-* « année », cf. zd *yārə*, cf. § 171) ; le *š* montre que l'autonomie de *duš-* était bien sentie ; devant un *y-*, la vieille forme indo-iranienne était **ž*, que le perse n'a pas conservé). — Il faut rappeler ici *apnyak*, *apanyāka* « ancêtre » d'une inscription d'Artaxerxès : c'est *apa* + *nyāka*.

§ 293. En dehors des composés précédents avec *a-*, (*h*)*u-*, *duš-*, il y a peu de composés de dépendance bien clairs. L'un des plus nets est le terme de la langue officielle *xšçpava*, *xšaçapāvā* « satrape » (*xšaça-* + *pāvan-*, de la racine *pā-* « garder, protéger »). On a aussi des noms de mois : *grmpdhy*, *garmapadahya* (gén. sg.), dans *garma-* « chaud » + *pada-* « région » ; *θurvahrhy*, *θuravāharahya* (gén. sg.), de *θura-* « fort » + un dérivé de *vahar-*, *vāhara-* « printemps » ; *bagyadiš*, *bāgayādaiš* (gén. sing.), de *baga-* « dieu » (avec vrddhi), et *yādi-* « adoration ». Dans *uvaipšiym*, (*x*)*uvāipašiyam* « sien propre » (cf. zd *xvaēpaiθīm*, p. *x^v^ēš*), on a (*x*)*uvai-*, avec vrddhi, cf. skr. *svay-am* « à soi », et un dérivé du thème **pati-* « maître », cf. skr. *pati-*, zd *paiti-* et lit. *pat(i)s* « époux, lui-même ». — Le mot *ardstan*, *ardastāna* est sûrement un composé ; mais le sens n'en est pas fixé avec certitude. — Le mot *d^u^uv^i^itaprnm*, *duvitāparnam* « en double branche (?) » n'est très clair ni pour le sens, ni pour la formation.

— Dans *čiykrm, čiyakaram* « combien », on a un dérivé de l'interrogatif *či-,* et le mot *kara-* « fois », cf. p. *agar* « si », de **ha-karam* « une fois ».

§ 294. Il faut mettre à part les mots qui, comme *avhnm, avahanam* « village » (*ā + vahanam*) ; *aydna, ayadanā* (nom. acc. pl. n.) « sanctuaire » (*ā + yadana-*) ; *ptikra, patikarā* (acc. pl.) « images » (*pati + kara-*) ; *upstam, upastām* (acc. sg.) « secours » (*upa + stā-*) ; *hmrnm, hamaranam* « combat » (*ham + arana-*), renferment un préverbe suivi d'un nom ; les noms de ce genre ont été faits pour la plupart sous l'influence de verbes pourvus de préverbes.

§ 295. Un cas différent est l'union d'un préverbe-préposition avec un nom fléchi. On a ainsi : *ptipdm, patipadam* « en place » (*pati + padam,* accusatif d'un thème *pada-* « place » ; *nipdiy, nipadiy* « à la suite de » (*ni + padiy,* ancien locatif de **pad-* « pied » ?) ; *psav, pasāva* « ensuite » (*pasā + ava* « ceci », cf. § 359) ; *frhrvm, faraharvam* « en tout » (*fara + harvam,* forme brève de *haruvam,* cf. § 146). Sur l'union des prépositions avec le nom qu'elles déterminent, cf. § 416. On lit même un juxtaposé [*t*]*rdry,* [*ta*]*radraya* « de l'autre côté de la mer (*tara + draya*) NR. a. 28-29.

§ 296. Le mot *aurmzda, a(h)uramazdā* n'est pas un vrai composé ; c'est la juxtaposition de deux mots qui sont autonomes dans les gāthās de l'Avesta et que l'Avesta fléchit séparément ; on lit du reste une fois Xerxès Pers. c. *aurhy mzdah, a(h)urahya mazdāha* (dans les deux exemplaires de l'inscription), au génitif. Mais d'ordinaire le perse ne fléchit que le second mot du juxtaposé : acc. *aurmzdam, a(h)uramazdām,* gén. *aurmzdah, a(h)uramazdāha.*

§ 297. Les noms propres d'hommes, formés à l'aide de composés à deux termes, ont subsisté en iranien ancien, comme on l'a vu par le nom du Mède *Taxmaspāda-* (§ 268), et en perse, notamment dans les noms de *Dārayava(h)uš* et de *Vi(n)dafarnā*

(§ 290). Toutefois, même quand ils ont l'apparence de composés, les noms propres de personnages perses sont malaisés à interpréter pour la plupart, et presque tous les noms des compagnons de Darius, nommés B. IV, 83 et suiv., sont obscurs. Certains même ne sont sûrement pas composés : on explique *θuxr, θuxra* comme un ancien adjectif répondant à skr. *çukra-* « brillant », zd *suxra-,* p. *surx* ; c'est une hypothèse plausible, mais naturellement indémontrable.

Vrddhi.

§ 298. La vrddhi indo-iranienne, qui consiste dans l'allongement d'un *a* à la syllabe initiale de certains dérivés, est attestée en perse dans quelques mots, dont plusieurs sont des composés. L'exemple le plus net est *margv, mārgava* « Margien » de *mrg*^{u}*uš, marguš* « Margiane » (§ 255). Le primitif du nom de mois *θaigrčiš, θāigrčaiš* (gén. sg.) n'est pas connu. — Dans les composés, on a : le nom de mois *bagyadiš, bāgayādaiš* (gén. sg., litt. « de l'adoration de dieu »), où *ā* dans le mot *baga-* « dieu » ne peut s'expliquer que par la vrddhi — *uvamršiyuš, (x)uvāmršiyuš* « qui a sa mort propre, sa mort naturelle », de **xva-* = skr. *sva-* avec vrddhi, et **mršiyuš* « mort » — *uvaipšiym, (x)uvāipašiyam* « sien propre », de *xvai-* = skr. *svay-* dans *svayam,* avec vrddhi, et **pati-.* — Au second terme du composé désignant un mois *θurvahrhy, θuravāharahya* (gén. sg.), le mot **vāhara-* « printemps » est un dérivé de **vahar-* (cf. gr. Ϝέαρ), avec vrddhi. — Ces exemples sont peu nombreux ; néanmoins le type a vraisemblablement été productif en perse.

II. Flexion des substantifs et adjectifs.

§ 299. La flexion nominale sert à distinguer : les nombres, singulier, pluriel et duel ; les genres, masculin-féminin et neu-

tre ; les cas : nominatif, vocatif, accusatif, génitif, ablatif, instrumental, locatif.

Comme dans toutes les anciennes langues indo-européennes, le féminin n'est pas distingué du masculin par la flexion ; il l'est seulement par la forme du thème de l'adjectif qui se rapporte au substantif (cf. § 257).

Parmi les cas, le génitif et le datif, distincts en indo-iranien, n'ont en perse qu'une forme commune, qui, sauf dans les pronoms personnels atones, est en principe celle de l'ancien génitif; on sait que les substantifs et les pronoms se sont ultérieurement fixés en perse sous cette forme du génitif-datif qui est devenue la forme unique ; la confusion du génitif et du datif a donc eu, pour le développement de la langue, une importance décisive.

L'instrumental n'était pas distingué de l'ablatif au singulier des thèmes en *-a-* ; dans les thèmes consonantiques, la forme de l'ablatif singulier se confond avec celle du génitif suivant l'usage ancien ; et ce fait autorise à distinguer l'ablatif de l'instrumental.

Dans l'exposé ci-dessous, on fera état à la fois des noms communs dont la formation a été indiquée précédemment et des noms propres qui se rattachent à chaque type de déclinaison.

A. Thèmes en *-ă-*.

§ 300. Comme en sanskrit et en zend, les thèmes en *-ă-* sont, les uns masculins, les autres neutres. Suivant l'usage indo-iranien, il n'y en a pas de féminins.

La distinction entre le masculin et le neutre n'est du reste sensible qu'au nominatif singulier, qui est en *-a* pour le masculin, en *-am* pour le neutre ; l'accusatif singulier est en *-am* pour les deux genres suivant l'usage ancien, et le nominatif-accusatif pluriel en *-ā,* aussi pour les deux genres, ce qui est chose nouvelle. Le nominatif-accusatif duel n'est pas attesté d'une manière sûre.

Les formes qu'on possède permettent de déterminer à peu près toute la flexion de ce type.

§ 301. Singulier.

Nom. masc. *-a,* cf. skr. *-aḥ,* zd *-ō* (*-as-* devant l'enclitique *-ča*), ainsi *kar, kāra* « peuple, armée » ; *mrtiy, martiya* « homme » ; *xšayθiy, xšāyaθiya* « roi » ; *pars, pārsa* « le Perse, la Perse » ; etc.

Acc. masc. *-am,* cf. skr. *-am,* zd *-əm* : *karm, kāram* « peuple, armée » ; *mrtiym, martiyam* « homme » ; *xšayθiym, xšāyaθiyam* « roi » ; *parsm, pārsam* « le Perse, la Perse » ; etc., etc.

Voc. masc. *-ā,* cf. skr. *a-,* zd *-a* : *mrtiya, martiyā* « ô homme » NR. a 56.

Nom.-acc. neutre, *-am,* cf. skr. *-am,* zd *-əm* : *xšçm, xšaçam* (attesté comme nominatif et comme accusatif) « royauté, royaume », cf. skr. *kṣatram,* zd *xšaθrəm* ; *kmnm, kamnam* « peu de chose » ; *nibm, naibam* « beau (au neutre) » ; etc.

Gén.- dat. masc. et neutre : *-ahyā,* cf. skr. *-asya,* gāth. *-ahyā,* zd *-ahe* : *karhya, kārahyā* « du peuple, au peuple » ; *mrtiyhya, martiyahyā* « de l'homme, à l'homme » ; *xšayθiyhya, xšāyaθiyahyā* « du roi, au roi » ; etc. La voyelle finale est *-ă* dans certains cas, ainsi *aurhy mzdah, a(h)urahya mazdāha* « d'A(h)ura Mazdā » Xerxès Pers. c (v. § 152). Et en effet *-ă* est la quantité ancienne ; c'est celle qui apparaît quand *-hya* est suivi d'un mot enclitique et qu'on peut reconnaître la quantité propre de la finale : *avhyradᶦiy, avahyarādiy* « à cause de ceci » (*avahya* + *rādiy*).

Instrumental-ablatif masc. et neutre : *-ā,* qui peut répondre soit à véd. *-ā,* zd *-a* (instrumental), soit à véd. *-āt,* zd *-āṯ* (ablatif), soit à tous les deux : *kara, kārā* « avec le peuple » (instr. B. I, 93, etc.) ; *data, dātā* « par la loi » (instr. B. I, 23) ; *parsa, pārsā* « avec le Perse, de Perse » (instr. Dar. Pers. e 8, etc ; abl. NR. a 18 ; etc.). La confusion de

l'ablatif et de l'instrumental est réelle, et non pas seulement graphique ; car, dans les démonstratifs, la finale en *-anā,* qui est étymologiquement une forme d'instrumental, sert à la fois d'ablatif et d'instrumental.

Locatif masc. et neutre : *-aiy,* cf. skr. *-e,* zd *-e* (*-aē-* devant *ča*). Cette finale n'est conservée telle quelle que dans les noms propres et les mots pris adverbialement. Dans les noms communs une postposition *-ā* a été ajoutée, et la finale a alors l'aspect : *-ayā* ; la postposition est-*ā* (et non *-a*), comme on le voit par le cas où un mot enclitique suit: *d*^{u}*uvryamiy, duvarayāmaiy* « à ma porte » B. II, 75. On a ainsi :

Noms propres : *parsiy, pārsaiy* « en Perse » ; *madiy, mādaiy* « en Médie » ; *prθviy, parθavaiy* « en Parthie » ; *uvjiy, (x)uvaǰaiy* « en Susiane » ; *arm*^{i}*iniyiy, arminiyaiy* « en Arménie » ; *asgrtiy, asagartaiy* « en Sagartie » ; *m*^{u}*udrayiy, mudrāyaiy* « en Égypte ».

Adverbes: *d*^{u}*uriy, duraiy* « au loin »; *pru[v]iy, parau-[va]iy* (?) « à l'Est » ; *ašniy, ašnaiy* « en marche » (?).

Noms communs : *dstya, dastayā* « dans la main » ; *d*^{u}*uvrya, duvarayā* « à la porte ».

§ 302. Pluriel.

Nom.-acc. masc. et neutre *-ā* ; au neutre, cf. véd. *-ā,* zd *-a* ; au nominatif masc., cf. skr. *-āḥ,* zd *-å* (celui-ci rare); à l'accusatif masc., cf. skr. *-ān,* gāth. *-əng,* zd *-ą*. Phonétiquement, *-ā* peut représenter d'anciens **-ā, *-ās* et **-āns* ; mais il n'est pas évident que *-ā* ait ces trois origines à la fois ; en ce qui concerne le nominatif plur. masc., on sait qu'en zend il est d'ordinaire de la forme *-a,* identique à celle du nominatif-accusatif pluriel neutre. En tout cas, la confusion du nominatif et de l'accusatif masculins est réelle, et non pas seulement graphique ; car elle a été étendue aux démonstratifs où l'ancienne forme du nominatif masculin en *-aiy* sert aussi d'accusatif (v. § 324 et suiv.). Ainsi *xšayθiya, xšāyaθiyā* « rois » est nominatif

B. I, 10-11 et accusatif B. IV, 7 ; *mrtiya, martiyā* est nominatif B. I, 57-58 et accusatif sans doute B. II, 77 ; etc. Pour le nominatif-accusatif neutre, on peut citer *aydna, ayadanā* « lieux de culte » ; *hmrna, hamaranā* « combats », qui servent d'accusatifs.

Tandis que le nominatif pluriel masculin en *-ā* est fréquent et se trouve dans des mots de toutes sortes, une autre forme, qui répond au nominatif masculin pluriel du type véd. *-āsaḥ*, zd *-åṅhō* se rencontre uniquement dans la formule religieuse : *aniyah bgah, aniyāha bagāha* « les autres dieux » B. IV, 61 et 62-63, où *bagāha* a servi de modèle à *aniyāha* ; car le pluriel attendu de *aniya-* serait **aniyaiy* (v. § 334). Cette formule ne prouve pas l'existence d'un nominatif pluriel perse en *-āha* à l'époque des inscriptions ; cf. § 12.

Gén.-dat. *-ānām,* d'accord avec skr. *-ānām,* mais en désaccord avec zd *-anąm* ; c'est ce *-ānām* qui a fourni le pluriel pehlvi et persan en *-ān*. Exemples : *xšayθiyanam, xšāyaθiyānām* « des rois » ; *bganam, bagānām* « des dieux ».

Instr. *-aibiš,* cf. véd. *-ebhiḥ* ; cette caractéristique a été empruntée à la flexion des démonstratifs, d'où elle a passé aux adjectifs, puis aux substantifs, comme on le voit par le védique ; l'Avesta a gardé *-āiš* comme skr. class. *-aiḥ*. Exemples : *kmnibiš asbaribis, kamnaibiš asabāraibiš* « avec peu de cavaliers » ; *mrtiyibiš, martiyaibiš* « avec des hommes » ; *mad[ibi]š, mādaibiš* « avec des Mèdes » ; *uvjiyibiš, (x)uvajiyaibiš* « avec des Susiens » ; etc.

On n'a pas de formes où l'ablatif soit attendu, de sorte qu'on ignore si l'ablatif était aussi en *-aibiš* ou s'il avait une forme propre.

Loc. *-aišuvā*, cf. skr. *-eṣu,* zd *-aēšu* ; *-ā* final est une postposition qui, au pluriel, figure même dans les noms propres, à la différence du singulier (v. § 301). Ex. *madišuva, mādaišuvā* « chez les Mèdes ».

§ 303. Duel.

Le duel n'est pas attesté dans le verbe, et l'on a même des formes verbales du pluriel là où le verbe se rapporte à deux noms de peuples au singulier : B. II, 92 *parθava utā vrkāna* [*ham*]*i*[*ç*]*iyā* [*aba*]*va hačāma* « la Parthie et l'Hyrcanie se sont révoltées contre moi » (l'exemple prouve peu parce que *pārsa* et *vrkāna* sont des espèces de collectifs, cf. § 348) ; mais, dans Xerx. Pers. a 17, le pluriel *akumā* « nous avons fait » semble s'appliquer à deux personnes seulement : Darius et Xerxès.

Dans les thèmes en *-ă-*, on a deux formes certaines d'ablatif-instrumental duel, à savoir *dstibiya, dastaibiyā* « par les (deux) mains » et *padibiya, pādaibiyā* « par les (deux) pieds » NR. b. 41, cf. zd *-bya,* en regard de skr. *-bhyām* ; on en rapprochera *ušibi*[*y*]*a, ušibiyā* « par les (deux) oreilles » (?) NR. b. 37 ; ces formes, qui sont les seules probantes, ne prouvent pas clairement un emploi courant du duel ; car les formes du duel peuvent subsister dans des noms d'organes pairs alors qu'elles ont disparu par ailleurs. En tout cas, *guša*, *gaušā* « oreilles » (acc.) B. II, 74 et 89 est ambigu ; le *-ā* final peut répondre à celui du nominatif-accusatif duel masculin védique en *-ā,* avestique en *-a* ; mais la forme se confond avec celle du nominatif-accusatif pluriel. — On ne saurait guère faire état de *gušay*⁺*, gaušāy..*(?) dans un passage inintelligible et mutilé de NR. b. 53.

§ 304. Sauf l'ablatif pluriel, dont on ne peut rien dire, et le duel dont on n'a pas la forme de nominatif-accusatif neutre, non plus que celles de génitif et de locatif, on peut décrire complètement la flexion des thèmes en *-ă-*. Ce sont les seuls où l'on ait le paradigme presque complet. De tous les autres, on n'a que des formes plus ou moins isolées.

B. Thèmes en *-ā-*.

§ 305. Après les thèmes en *-ă-*, ce sont ceux dont on a le

plus de formes. Tous les mots attestés sont féminins, pour autant qu'on en puisse déterminer le genre.

§ 306. Singulier.

Nom. *-ā*, cf. skr. *-ā*, zd *-a* : *tuma, tau(x)mā* « famille » ; *hina, hainā* « armée » ; *dⁱida, didā* « forteresse » ; *rga, ragā* (nom de lieu) ; etc.

Acc. *-ām*, cf. skr. *-ām*, zd *ąm* : [*t*]*umam*, [*ta*]*u(x)mām* « famille » ; *dⁱidam, didām* « forteresse » ; etc.

Gén.-abl. (et sans doute datif) *-āyā*, cf. gén. skr. *-āyāḥ*, zd *-ayå* : *tumaya, tau(x)māyā* « de la famille » (gén. B. I, 9 ; etc. ; abl. B. I, 61-62) ; *hinaya, haināyā* « de l'armée » (abl. Pers. d. 16-17). — Le locatif est aussi en *-āyā* (cf. skr. *-āyām*, zd *-aya*) : *rgaya, ragāyā* « à Ragā » ; *arbiraya, arbairāyā* « à Arbèle ».

§ 307. Pluriel.

Nom.-acc. *-ā*, cf. skr. *-āḥ*, zd *-å* (*-ås* devant *ča*) : *aniya, aniyā* « autres » (au féminin, nom. B. I, 41 ; acc. B. I, 47 et 67).

Gén. *-ānām*, cf. skr. *-ānām*, zd *-anąm* : *vⁱispznanam, vispazanānām* « qui ont toutes les races » NR. a. 10-11, et de même *prᵘuznanam, paruzanānām* « qui ont beaucoup de races (dans plusieurs passages).

Loc. *-ā(x)uvā*, cf. skr. *-āsu*, zd *-āhu*, avec postposition *-ā* : *mškauva, maškā(x)uvā* « dans les peaux » ; [*an*]*iyauva*, [*an*]*iyā(x)uvā* « dans les autres » (B. I, 35 ; la restitution est sûre).

§ 308. Des noms en *-ī-*, on n'a clairement que le nominatif singulier en *-iš* (cf. skr. *-īḥ*), l'accusatif singulier en *-im*, cf. skr. *-īm*, zd *-īm* : *bumⁱim, bumim* « terre », et le locatif singulier en *-iyā* : *bumⁱiya, bumiyā* « sur la terre » ; *baxtriya, bāxtriyā* « en Bactriane » ; *baxtriš, bāxtriš* « Bactriane ».

C. Thèmes consonantiques.

§ 309. Sur les formes de thèmes consonantiques, on a peu

de données. L'accusatif singulier est en *-am,* cf. skr. *-am,* zd *-əm*. Le génitif-ablatif-datif sg. est en *-a,* cf. gén.-abl. sg., skr. *-aḥ,* gāth. *-ō*. Le locatif singulier est en *-iyā,* cf. skr. *-i,* zd *-i,* avec la postposition *-ā,* usuelle dans tous les noms communs au singulier. L'instrumental singulier est en *-ā,* cf. skr. *-ā,* zd *-ā,* et l'instrumental pluriel est en *-biš,* cf. skr. *-bhiḥ,* zd *-bīš* ; l'accusatif pl. masc.-fém. est en *-a,* cf. skr. *-aḥ,* zd *-ō*. Les alternances vocaliques sont mal connues, faute de formes attestées.

a. Thèmes en *-r-*.

§ 310. Des noms d'agent en *-tar-,* on n'a que le nominatif et l'accusatif singuliers, tous deux avec le vocalisme prédésinentiel attendu *-ā-* : nom. sg. *ǰta, ǰatā* « tueur » ; *dušta, dauštā* « ami », cf. skr. *-tā,* zd *-tā* ; acc. sg. *frmtarm, f^aramātāram* « celui qui commande », cf. skr. *-tāram,* zd *-tārəm*.

§ 311. Des noms de parenté, on a le nominatif sg. *pita, pitā* « père », cf. skr. *pitā,* zd *pita,* et *brata, b^arātā* « frère », cf. skr. *bhrātā,* zd *brāta,* et le génitif-ablatif sg. *piç, piça,* formation nouvelle du perse, faite sur le thème *pitr-,* tel qu'il figure par exemple dans le datif skr. *pitre*.

b. Thèmes en *-n-*.

§ 312. Le nominatif sg. *xšçpava, xšaçapāvā* « satrape » appartient probablement à un thème en *-n-,* dont on n'a pas d'autres cas ; pour la forme, cf. skr. *-ā,* zd *-a*. L'accusatif masculin est bien attesté par *asmanm, asmānam* « ciel », de *asman-,* cf. skr. *açmānam,* zd *asmānəm,* avec vocalisme prédésinentiel *ā*.

Les formes neutres sont obscures. En face de skr. *nāma,* zd *nąma* « nom », on attendrait **nama, nāmā* ; or, en fait, ce mot ne figure que dans un seul tour, près de noms propres, et alors il est de la forme *nam, nāma* quand il se rapporte à des masculins et à des neutres, ainsi *kbuǰ^iy nam, ka(n)bujiya*

nāma « un nommé Cambyse » B. I, 28 ; *zazan nam vrdnm, zāzāna nāma vardanam* « une citadelle nommée Zāzāna » B. I, 92, etc., et sous la forme *nama, nāmā* quand il se rapporte à des féminins : *kpd nama dhyauš, ka(n)pada nāmā dahyāuš* « une province nommée Ka(n)pada » B. II, 27, etc. La forme *nāmā,* employée au féminin, peut être l'ancienne forme du mot, qui aurait été affectée au féminin à cause de son *-ā* final. La forme *nāma,* employée au masculin et au neutre, suppose **nāman,* avec restitution de la nasale du thème qui ne figurait pas d'une manière visible au nominatif-accusatif indo-iranien ; ce serait une forme comparable au type slave *vrěmę* « temps », en face du génitif *vrěmene.*

De l'autre mot qui semble un neutre en *-n-,* on ne saurait rien dire ; car on n'en a que la forme *učšm, učašma* (cf. zd *čašma*), qui paraît indiquer les « deux yeux », et où l'élément *u* est inexpliqué. En tout cas, on y a aussi *-ā* final, ce qui semble supposer un ancien **-an* et ce qui confirmerait par suite l'hypothèse faite sur *nāma.*

c. Anciens thèmes en **-s-*(iran. *-h-*).

§ 313. On a le nominatif-accusatif sg. neutre en *-a,* cf. skr. *-aḥ,* zd *-ō* dans *ruč, rauča* « jour », cf. zd *raočō,* dans *zur, zura* « mal, faute », cf. zd *zūrō,* et dans *dry, d^a^raya* « mer » ; et le nominatif-accusatif sg. n. en *-iš,* cf. skr. *-iḥ,* zd *-iš* dans *hd^i^iš, hadiš* « siège ». — Les autres formes connues sont le locatif sg. *dryhya, d^a^rayahyā* « dans la mer », et l'instrumental pluriel *ručbiš, raučabiš* « (par) les jours » (cf. § 370).

§ 314. Du masculin, on a surtout la flexion du thème *mazdāh-,* principalement dans *a(h)uramazdāh-* : nom. *aurmzda, a(h)uramazdā,* cf. skr. *medhāḥ,* zd *mazdå* ; acc. *aurmzdam, a(h)uramazdām,* cf. skr. *medhām,* zd *mazdąm* ; gén.-abl. *mzdah, mazdāha* (Xerx. Pers. c.), cf. zd *mazdåńhō,* et *aurmzdah, a(h)uramazdāha,* toujours à Behistun et dans une

partie des inscriptions de Xerxès à Persépolis, à Suse et à Van ; mais les inscriptions de Darius à Naxš-i-Rustam et à Persépolis et l'inscription a de Xerxès à Persépolis (dans les quatre exemplaires) ont *aurmzdaha, a(h)uramazdāhā,* avec un *-ā* final qui rappelle le type en *-ahyā* (cf. § 301) ; il serait risqué de supposer qu'un ancien **mazdāhah* aurait été dissimilé en **mazdāha,* ce qui entraînerait la notation *-mazdāhā.* — Le nominatif est aussi attesté par les noms propres *v'idfrna, vi(n)dafarnā* et sans doute *aspčna, aspačanā.*

§ 315. On voit d'ordinaire dans le nom de Xerxès un thème en *-n-* ; le nominatif *xšyarša, xšayāršā* est ambigu ; mais 'accusatif *xšyaršam, xšayāršām* indique plutôt la même flexion que *aurmzda, a(h)uramazdā.* Le génitif n'est pas attesté, sauf dans des inscriptions d'Artaxerxès, où il apparaît sous une forme analogique *xšayāršahyā,* qui n'enseigne rien.

Du thème radical *nāh-* « nez », on a l'acc. sg. *nahm, nāham,* qui pourrait être une forme thématique ; de *māh-* « mois », on a le loc. sg. *mahya, māhyā.*

d. Thèmes terminés par une occlusive ou une spirante.

§ 316. De *napāt-* « petit-fils », on a le nom. sg. *npa, napā,* cf. skr. *napāt.*

De θ*ard-* (féminin) « année », on a l'acc. sg. θ*rdm,* θ*ardam* et le gén.-abl. sg. θ*rd,* θ*arda* ; le p. *sāl* indique la lecture θ*ard-* ; toutefois, d'après le correspondant sanskrit *çarad-* « automne », on pourrait supposer une lecture *θ*aradam* à l'accusatif ; tout ce qu'exige la forme persane, c'est qu'il y ait eu à certains cas, notamment au génitif, une forme telle que θ*arda.*

De *raut-* « rivière », on a le gén.-abl. sg. *rut, rauta* ; le thème sanskrit correspondant est *sravat-* ; la forme *rauta* du génitif-ablatif n'exclut pas qu'il y ait eu un accusatif tel que **ravatam* par exemple.

De *vi*θ*-* « famille », cf. skr. *viç-,* zd *vīs-,* on a acc. sg.

v^{i}iθm ou *v^{i}θm, viθam,* cf. skr. *viçam* ; instr. sg. *v^{i}θa, viθā* ; loc. sg. *v^{i}iθiya* et *v^{i}θiya, viθiyā.*

e. Thèmes en *-i-* et en *-u-*.

§ 317. Les flexions des thèmes en *-ĭ-* et en *-ŭ-* sont parallèles ; les formes qu'on en possède répondent assez exactement à ce qu'on attend d'après le sanskrit et l'avestique. On notera l'alternance de la voyelle prédésinentielle au degré zéro, exprimé par *-i-* et *-u-* au nominatif et à l'accusatif singuliers, et au degré *a,* exprimé par *-ai-, -au-* au génitif-ablatif singulier.

§ 318. Singulier.

Nom. *-iš* et *-uš,* cf. skr. *-iḥ* et *-uḥ,* zd *-iš* et *-uš* : *šiyatiš, šiyātiš* « bien être », *mg^{u}uš, maguš* « mage » ; *babir^{u}uš, bābairuš* « Babylone » ; etc.

Acc. *-im* et *-um,* cf. skr. *-im* et *-um,* zd *-īm* et *-ūm* : *pθim, paθim* « chemin » ; *ušbarim, ušabārim* « monté sur chameau » ; *mg^{u}um, magum* « mage » ; *gaθum, gāθum* « siège, trône » ; *babir^{u}um, bābairum* « Babylone » ; etc.

Gén.-abl. *-aiš* et *-auš,* cf. skr. *-eḥ* et *-oḥ,* zd *-ōiš* et *-aoš* (*-əuš*) : le génitif de *k^{u}r^{u}uš, kuruš* « Cyrus » est *k^{u}uruš, kurauš* ; le génitif de *Bābairuš* est *babiruš, bābairauš* ; le génitif de *daryvuš, dārayava(h)uš* « Darius » est *dryv^{v}huš, dārayavahauš* ; le génitif du nom de mois *bāgayādi-* est *bagyadiš, bāgayādaiš.* Là où il n'y a pas de caractère consonantique permettant d'exprimer nettement la diphtongue, on a parfois noté *a* pour distinguer le génitif du nominatif ; on rencontre ainsi *čišpaiš* B. I, 5-6 et *čišpiš,* B. a. 8, dans une même phrase ; il faut lire les deux fois *ča(h)išpaiš,* et jamais *-āiš* ; on rencontre de même *čičixraiš, či(n)čixraiš,* avec *a* exprimé ; mais cet usage n'est pas constant, et malgré l'ambiguïté du caractère notant la consonne, l'*a* n'est pas exprimé dans le nom de mois *θaigrčiš, θāigrčaiš,* non plus que dans le génitif *frvrtiš, f^{a}ravartaiš* de *frvrtiš, f^{a}ravartiš* ; acc. *frvrtim, f^{a}ravartim.*

Locatif. Le locatif perse des thèmes en *-u-* est à désinence zéro et avec vocalisme prédésinentiel *a* ; dans les noms de lieux, sans postposition, on a *babiruv, bābairauv* « à Babylone » ; *mrguv, margauv* « en Margiane ». — Du thème *gāθu-* « siège, trône » on a, avec la postposition attendue (cf. § 301), *gaθva, gāθavā,* l'*u* final se prononçant *v* (c.-à-d. *w*) devant la voyelle *ā*.

On n'a pas de locatif singulier sûr de thème en *-i-*. On suppose un locatif en *-ā* dans *ufrštadiy, (h)ufraštādiy* « en bonne punition » B. IV, 69 (*hufraštā + adiy* ?).

Cas indéterminé. On ne saurait déterminer d'une manière certaine à quel cas — génitif ou instrumental — on a affaire dans *anuv ufratuva anuv, ufrātuvā* « sur l'Euphrate » B. I, 92, ni s'il s'agit d'un thème en *-ŭ-* ou en *-ū-*.

§ 319. Pluriel.

Du pluriel, on n'a que le génitif pluriel *prunam* qui figure dans la formule *aivam parunām xšāyaθiyam aivam parunām framātāram* « seul roi de beaucoup, seul chef de beaucoup » Dar. Elv. 9 et 10, et de même Xerxès Pers. a, b, c et d. La même forme sert de locatif féminin pluriel Dar. Pers. e. 4 (sur le *-uv-* de certains textes, v. § 92).

§ 320. Duel.

La forme *ušibiya, ušibiyā* de l'inscription mutilée NR. b. 37 n'est pas claire pour le sens. Si elle signifie « par les deux oreilles », on est sans doute en présence d'une forme faite sur un nominatif-accusatif duel **uši,* comme v. sl. *ušima* l'est sur *uši*.

§ 321. Un mot anomal.

Il y a un vocalisme prédésinentiel anomal dans le type en *-u-*, dans le mot *dhyauš, dahyāuš* « province », acc. sg. *dhyaum, dahyāum* ; acc. plur. *dhyav, dahyāva*. Le loc. pl. *dhyušuva, dahyušuvā* a un vocalisme normal, comme aussi le gén.-plur. *dhyunam, dahyunām*. Le loc. sg. *dhyuva* est sans doute à lire *dahyuvā* ; *dahyauvā* n'est pas exclu ; en tout cas la forme n'est pas la même que dans *gāθavā*.

III. Démonstratifs, interrogatifs, indéfinis.

§ 324. La flexion des démonstratifs est en partie distincte de celle des autres noms. Mais on n'a les formes que pour une assez faible part. L'ancien datif en **-sm-* n'est pas attesté, puisque les datifs ne sont jamais conservés.— La distinction du masculin et du féminin est en général bien marquée ; les masculins sont des thèmes en *-ă-,* les féminins des thèmes en *-ā-* (cf. § 257). Le neutre est aussi bien distingué au nominatif-accusatif, le seul cas où il ait des formes propres dans la flexion indo-iranienne. — La forme du nominatif plur. masc. en *-aiy,* cf. zd *-e,* skr. *-e* sert aussi d'accusatif d'après l'analogie des substantifs thèmes en *-ă-* (v. § 302).

Une particularité curieuse de la déclinaison des principaux démonstratifs consiste en ceci que le nominatif singulier masculin et féminin est emprunté à une racine autre que celle qui fournit toutes les autres formes.

A. Démonstratifs.

§ 325. *a. hauv, ava-.*

Le nominatif-accusatif singulier masculin-féminin est *huv, hauv,* cf. skr. *asau.* Il est probable que *huvm* B. I, 29 est *hauv* + une particule *-am.*

Toutes les autres formes de ce démonstratif appartiennent au thème *ava-,* dont on a les formes suivantes (on rapprochera le type skr. *ta-* pour la flexion) :

Acc. masc. sg. *avm, avam* ; cf. skr. *tam.*

Nom.-acc. sg. *av, ava* « ceci », cf. skr. *tat.*

La dentale finale est sensible dans le juxtaposé *avšč̌iy, avaščiy* « ceci », où *š* devant *č* est la trace d'une ancienne dentale (cf. § 166). — C'est aussi le neutre qu'on a dans *avp̱ra, avaparā* « vers cela, vers cet endroit » (*ava* + *parā*).

Le nominatif-accusatif pl. masc. est *aviy, avaiy.*

Gén. sg. masc.-n. *avhya, avahyā*; l'*a* final était bref, à en juger par *avhyrad'iy, avahyarādiy* « à cause de ceci » (cf. du reste § 152).

Acc. pl. masc. *aviy, avaiy* B. II, 77; cf. le nominatif skr. *te.*

Gén. pl. masc. *avišam, avaišām* B. IV, 51.

Les adverbes *avθa, avaθā* « ainsi », *avda, avadā* « là, ici » (*ava, avā* B. IV, 51 n'est qu'une graphie incomplète au lieu de *avθa, avaθā* « ainsi »). — Comme on l'attend d'après les formes parallèles skr. *iha, kuha,* v. sl. *sĭde, kŭde,* etc., la voyelle finale de *avadā* est une ancienne brève, qui apparaît devant les enclitiques : *avdšim, avada-šim* B. I, 59; *avdšiš, avada-šiš* B. III, 52; toutefois la graphie du mot isolé *avda, avadā* a entraîné *avdašim, avadāšim* B. III, 74. Au contraire l'*ā* de *avaθā* est ancien : *avθašam, avaθā-šām* B. II, 20, 27; etc.; *avθašiy, avaθā-šaiy* B. II, 50; etc.; cf. skr. *-thā.* — A la question unde, on a *hča avdš, hačā avadaša* « de là »; la lecture est incertaine, et l'on ne sait s'il faut poser *avadaš* ou *avadaša.*

Le démonstratif *hauv, ava-* servait anciennement à désigner l'objet éloigné, et il a encore cette valeur dans une formule religieuse où *avam asmānam* « le ciel, là-haut » s'oppose à *imām bumim* « la terre, ici-bas » NR. a 2 (v. § 13); mais, dans l'usage courant, *hauv, ava-* renvoie à ce dont il vient d'être question, et ce démonstratif a pris la place de **ha, ta-,* qui a aussi été éliminé dans l'Avesta (cf. § 329).

§ 326. *b. iyam, a-, ima-.*

Le démonstratif *iyam, a-, ima-* (féminin *ā-, imā-*), qui anciennement s'opposait au précédent, désigne d'une manière expresse ce qui est proche.

Sauf le nominatif singulier féminin *iyam,* toutes les formes sont tirées d'un thème *a-,* fém. *ā-,* auquel se substitue *ima-,*

fém. *imā-* dans les cas où les formes tirées de *a-* seraient monosyllabiques.

Nom. sg. fém. *iym, iyam,* cf. skr. *iyam* ; comme exemple sûr, on peut citer Dar. Pers. d. 6 *iyam dahyāuš pārsa tyām manā A(h)uramazdā f^{a}rābara* « cette province-ci, la Perse, qu'Ahuramazdā m'a procurée ». — On ne peut faire état de *iy, iya* B. IV, 90, dans un passage mutilé, tout à fait inintelligible. — Il est aussi difficile de se servir du fait que, dans les indications de peuples inscrites sur les bas-reliefs de Naxš-i-Rustam, à côté de *iyam* annonçant un singulier, ainsi *iyam Pārsa* « voici un Perse » NR. I, on a *iyam* annonçant des pluriels : XV *iyam sakā tigraxa[udā]* « voici des Saces à la coiffure pointue », et XXIX, *iyam Mačiyā* « voici des Maciyens ». Dès lors, les exemples de *iyam* dans les petites inscriptions de Behistun ne sauraient être attribuées d'une manière valable au masculin singulier (v. Salemann, *Izvêstija* de l'Académie de Saint-Pétersbourg, 1914, p. 795 et suiv.), et la forme perse du nominatif masculin singulier qui correspond à zd *aēm* (dissyllabique), skr. *ayam* est inconnue. Il y a une construction tout autre, B. IV, 80 par exemple, avec le pluriel *imaiy.*

Acc. sg. masc. *imm, imam,* cf. skr. *imam,* zd *iməm.*

Acc. sg. fém. *imam, imām,* cf. skr. *imām,* zd *imąm.*

Nom. acc. sg. n. *im, ima,* cf. zd *imaṯ* (le védique a *idam*).

Loc. sg. fém. *ahyaya, ahyāyā,* B. IV, 47 ; cf. skr. *asyām* ; il y a eu influence du locatif des substantifs en *-ā-,* du type *Arbairāyā.* — Dar. Sus. b. 8 la fin de forme *-hyāy* est énigmatique ; si l'on y cherche un locatif féminin de *a-* se rapportant à *bumiyā,* la forme est aberrante.

La forme *ahyaya, ahyāyā* Dar. toujours, Xerxès, Pers. a et c; aussi écrite *ahiyaya, ahiyāyā* Xerxès Pers. b et d, Elv., dans la formule souvent répétée *xšāyaθiya ahyāyā bumiyā,* est ambiguë; ce peut être un génitif, mais aussi un locatif, cf. B. I, 2, *xšāyaθiya pārsaiy* « roi en Perse », et l'on traduirait « roi dans

cette terre-ci ». Si c'est un génitif, on comparera skr. *asyāḥ*; la forme a subi l'influence du féminin en *-āyā* du type des substantifs en *-ā-, tau(x)māyā*.

Instr. sg. masc. *ana, anā* Dar. Pers. e 8 et Xerx. Pers. a. 14 (dans les 4 exemplaires) ; cf. zd *ana*.

Nom.-acc. plur. masc. *imiy, imaiy*; cf. skr. *ime* (nom. pl.) ; nom. B. IV, 34, 80, 82 ; acc. B. IV, 31, 71, 73, 77.

Nom.-acc. pl. fém. *ima, imā,* cf. skr. *imāḥ* (nom.-acc. pl.) ; nom. B. I, 13, etc. ; acc. B. I, 21.

Nom.-acc. pl. n. *ima, imā,* cf. véd. *imā́* ; acc. B. IV, 32.

Gén. pl. masc. *imišam, imaišām,* B. IV, 87 ; le védique a *eṣām,* et le zend *aēšąm* ; il s'agit d'une forme analogique sans doute récente.

Un seul adverbe appartient à ce groupe de démonstratifs : *ida, idā* « ici », cf. skr. *iha* ; par exception, il est tiré du thème du nominatif; le fait est indo-iranien.

Remarques sur l'emploi des démonstratifs *hauv, ava-* et *iyam, a-, ima-*.

§ 327. Le démonstratif accolé à un substantif précède toujours celui-ci; il n'y a aucune exception: B. IV, 33 *dahyāva imā tyā hamiçiyā abava d^a^rauga di[š hamiçiy]ā akunauš* doit se traduire « telles sont les provinces qui sont devenues rebelles ; le mensonge les a rendues rebelles ».

§ 328. Le sens de *iyam, ima-, a-* est très précis : c'est le démonstratif qui indique l'objet le plus proche. Par exemple B. IV, 70 *tuvam kā hya aparam imām dipim vaināh(i)y tyām adam niyapai[ša]m [i]maivā patikarā* « toi qui par la suite verras cette inscription que j'ai écrite ou ces images » : il s'agit de « la présente inscription » et des bas-reliefs qui accompagnent l'inscription. Au-dessous des personnages de Naxš-i-Rustam est écrite la désignation de chacun : *iyam pārsa* « celui-ci est le Perse », etc. A Persépolis, dans Dar. a, *imam tačaram* désigne

« le présent palais ». Il se crée ainsi une sorte de rapport entre *iyam, ima-* et la 1re personne : B. I, 25 *a(h)uramazdāma[iy] ima xšaçam f^a^rābara* « Ahuramazdā m'a remis cette royauté (que j'ai) ». Et c'est *iyam, ima-* qui accompagne le nom de la Perse, pays de Darius : Dar. Pers. e 8 *hadā anā pārsā kārā* « avec cette armée perse (celle de mon pays) », 21 *imam pārsam kāram pādiy* « protège cette (mienne) armée perse ». Là où il y a énumération, *iyam, a-, ima-* désigne ce qui suit ou ce qui précède immédiatement ; ainsi Darius allant résumer ce qu'il a fait la première année de son règne dit : B. IV, 3 *ima tya akunavam* « voici ce que j'ai fait » ; puis il énumère les neuf rois qu'il a faits prisonniers et les batailles qu'il leur a livrées ; ceci fait, il conclut : B. IV, 31 *imaiy 9 xšāyaθiyā [ada]m agrbāyam a(n)tar imā hamaranā* « tels sont les 9 rois que j'ai pris dans ces combats (que je viens de dire) ». Le démonstratif *iyam, a-, ima-*, a donc toujours sa pleine force.

§ 329. Il en est tout autrement de *hauv, ava-*. Sauf dans l'exemple de la langue religieuse cité § 325, il sert simplement à renvoyer à quelque chose de connu. Toutefois il ne tombe jamais à la valeur anaphorique pure et simple : c'est *šim, šaiy, šiš, šām* qui sert d'anaphorique (v. § 344) ; et *hauv, ava-* a toujours une valeur démonstrative sensible. On a ainsi *avahyarādiy* « à cause de ceci » (*avahya* + *rādiy*) et *pasāva* « ensuite » (*pasā* + *ava* « après ceci »). Après que la révolte d'Açina a été indiquée B. I, 74-77, puis qu'il a été question de celle de Nadi(n)tabira, Darius reprend : B. I, 82 *hauv Açina basta anayatā a[biy m]ām adamšim avājanam* « cet Açina a été amené lié vers moi ; je l'ai tué » ; on voit bien ici le contraste entre le démonstratif *hauv* et l'anaphorique *šim*. L'exemple suivant montre la répétition, et aussi l'absence de répétition, de *hauv* en certains cas : B. I, 46 *gaumāta hya maguš adinā ka(n)bujiyam utā pārsam utā mādam utā aniyā dahyāva hauv ayasata (x)uvāipašiyam akutā hauv xšāyaθiya abava* « Gaumāta le mage

a enlevé à Cambyse et la Perse et la Médie et les autres provinces ; celui-là se les est attribuées, les a faites siennes ; celui-là est devenu roi ». Le démonstratif *hauv, ava-* s'applique souvent à ce qui vient d'être nommé : B. II, 18 *kāra pārsa u[tā m]āda hya upā mām aha hauv kamnam aha* « l'armée perse et mède qui était près de moi, elle était peu de chose ». Mais cela ne va pas jusqu'à désigner expressément ce qui est près du sujet, et même il y a souvent un rapport assez net avec la 3[e] personne : B. II, 20 *paraitā avam kāram tyam mādam jatā hya manā naiy gaubataiy* « allez, battez cette armée mède qui ne se dit pas mienne ». On a vu, § 21, une longue série d'exemples d'emplois très courants de *hauv, ava-*. L'adverbe *avadā* « là » a des emplois parallèles à ceux de *hauv, ava-*. En somme, *hauv, ava-* a pris la place de *sa, ta-* de l'indo-iranien.

§ 330. Quant à *avaθā* « ainsi », cet adverbe peut servir éventuellement à annoncer ce qui suit immédiatement, ainsi B. I, 38 *hauv kārahyā avaθā adurujiya adam Bardiya amiy* « celui-ci a menti ainsi à l'armée : c'est moi qui suis Bardiya ». Cet emploi, qui sépare *avaθā* de *ava-*, tient sans doute à ce qu'il n'existe pas d'adverbe de manière rattaché à *iyam, a-, ima-*; il n'y a rien de pareil pour *avadā* « là », parce que l'on a *idā* « ici ».

c. *hya, tya-*.

§ 331. Le démonstratif *hya, tya-* est un dérivé du démonstratif indo-iranien représenté par skr. *sa, ta-* au moyen du suffixe *-iya-* (cf. § 261), réduit à *-ya-* dans un mot accessoire (v. § 146); cf. véd. *s(i)ya-, t(i)ya-*. Il en a gardé le trait caractéristique : forme à *s* au nominatif singulier masculin et féminin: skr. *sa, sā*, forme à *t-* à toutes les autres formes : skr. nom.-acc. sg. n. *tat*, acc. sg. masc. *tam*, etc. On a donc :

Nom. masc. sg. *hy, hya*, cf. véd. *sya, s(i)ya*.

Nom. fém. sg. *hya, hyā*, cf. véd. *syā, s(i)yā*.

Partout ailleurs, on a *tya-, tyā-*.

Acc. sg. masc. *tym, tyam,* cf. véd. *tyam, t(i)yam.*

Acc. sg. fém. *tyam, tyām,* cf. véd. *tyām, t(i)yām.*

Nom.-acc. sg. n. *ty, tya,* cf. véd. *tyat, t(i)yat.* Cette forme sert de conjonction (v. § 410).

Instr.-abl. sg. *tyna, tyanā,* B. I, 23 (en fonction d'ablatif).

Nom.-acc. masc. pl. *tyiy, tyaiy,* cf. véd. *tyé, t(i)ye* (nom. pl.) : nom. B. I, 15, etc. ; acc. *t[y]iy, t[ya]iy* B. III, 73.

Nom.-acc. fém. pl. *tya, tyā,* cf. véd. *tyāḥ, t(i)yāḥ*: nom. B. I, 13, etc. ; acc. Dar. Pers. e. 7 ; NR. a. 17, 40.

Nom.-acc. n. pl. *tya, tyā,* cf. véd. *tyā, t(i)yā.*

Gén. fém. pl. *tyišam, tyaišām* Dar. Pers. e 3-4.

On n'essaiera pas d'analyser ici *hyaprm, hyāparam,* qui semble signifier « de nouveau » B. III, 43 et 64-65 (v. M. S. L. XIX, 55).

Le démonstratif *hya-, tya-* n'a presque plus jamais une valeur proprement démonstrative ; l'exemple restitué *t[ya]iy* B. III, 73 est le seul qu'on puisse citer. En revanche il y a deux usages fréquents :

1° *hya, tya-* sert de relatif (v. § 480).

2° *hya, tya-* sert à relier deux éléments d'un groupe de noms (v. § 380 et suiv.).

d. aita-.

§ 332. Du démonstratif représenté par zd *aēša, aēta-* on n'a en perse que le nominatif-accusatif n. sg. *ait, aita,* cf. skr. *etat,* zd *aētaṯ.*

C'est une forme dont la valeur est forte ; on la lit B. I, 44 *aita xšaçam tya gaumāta hya maguš adinā ka(n)bujiyam aita xšaçam hačā paruviyata amāxam tau(x)māyā aha* « cette royauté que Gaumāta le mage a enlevée à Cambyse, cette royauté était depuis les premiers temps à notre famille ». — NR. a. 48 (après un résumé de ce qu'a fait Darius) *aita t[ya] krtam ava visam vašnā a(h)uramazdāha akunavam* « cela qui a été fait, je l'ai fait par la grâce d'Ahuramazdā », puis, après énumération des

vœux faits, 53 *aita adam a(h)uramazdām jadiyāmiy aitamaiy a(h)uramazdā dadātuv* « cela, moi je le demande à Ahuramazdā ; cela, qu'Ahuramazdā me le donne ». — Dar. Pers. d 20 (après une série de vœux) *aita adam yānam jadiyāmiy a(h)uramazdām... ai[tamai]y [a(h)u]ramazdā dadātu[v]* « c'est la faveur que moi je demande à Ahuramazdā ; cela, qu'Ahuramazdā me le donne ». — En dehors de ces trois passages caractéristiques, on ne trouve pas *aita*.

e. Adjectifs qui suivent la flexion des démonstratifs.

§ 333. Certains adjectifs, signifiant « un, tout, même » suivaient dès l'époque indo-européenne la flexion des démonstratifs en tout ou en partie. Les adjectifs perses qui appartiennent à cette série sont *aiva-* « un, unique », *aniya-* « autre », *haruva-* « tout, entier », *visa-* « tout », *hama-* « même ». Mais il y a peu de formes instructives.

§ 334. Le mot *aniya-* « autre », cf. skr. *anya-,* zd *anya-* est le seul qui admette la caractéristique de nominatif-accusatif sg. n. des démonstratifs, et, de même que l'on a skr. *anyat,* on a, avec la particule *čiy* qui a pour effet de conserver le *-t* précédent sous la forme de *š,* v. p. *aniyšćiy, aniyašćiy* « autre chose » B. IV, 46 et Xerxès, Pers. a 13 ; l'abl.-instr. sg. masc. n. est *aniyna, aniyanā* Dar. Pers. d 11 et e 20-21 (avec valeur d'ablatif). — En perse comme ailleurs, les formes suivantes sont les mêmes que dans les substantifs : nom. sg. masc. *aniy, aniya* ; acc. sg. masc. *aniym, aniyam* ; gén. sg. masc. *aniyhya, aniyahyā* ; nom.-acc. pl. fém. *aniya, aniyā* (nom. B. I, 41 ; acc. B. I, 47 et 67) ; loc. fém. pl. *aniyauva, aniyā(x)uvā.* — Sur le nom. pl. masc. *aniyāha,* cf. § 302.

§ 335. Les autres adjectifs de cette série ont le nominatif-accusatif neutre sg. en *-am* comme les substantifs ; leur flexion devait être du reste celle des démonstratifs pour autant que les démonstratifs ont des formes propres.

De *aiva-*, on n'a que l'acc. sg. masc. *aivm, aivam*; ailleurs, « un » est toujours écrit à l'aide d'un chiffre, et même là où il n'a presque que la valeur d'un article indéfini, ainsi B. I, 74 *I martiya Açina nāma* « il y a un homme, nommé Açina » ; etc.

De *visa-*, on a *av v^i ism, ava visam* « tout ceci » NR. a 49 et Xerxès Pers. a et b, avec une forme caractéristique de nominatif-accusatif sg. n., qui s'oppose bien à celle de *ava*.

De *haruva-*, on n'a que le nom. masc. sg. *hr^u uv, haruva* et, dans une forme adverbiale, *frhrvm, f^a raharvam* « en tout », le nominatif-accusatif sg. n.

Enfin on lit sans doute le nominatif masc. sg. *hm, hama* B. IV, 92, et sûrement le génitif sg. fém. *hmhyaya, hamahyāyā* B. IV, 4, 41, 45, 52, 60, dont la forme est pareille à celle de *ahyāyā* § 326.

Au contraire *paruva-* « premier » semble avoir la flexion nominale; le nom.-acc. sg. n. *pr^u uvm, paruvam* « d'abord », employé adverbialement, est la forme attendue ; mais le nominatif masc. pl. *pr^u va, paruvā* « premiers » B. IV, 52 a la flexion des noms ordinaires, non celle des démonstratifs. — Du dérivé *paruviya-* on n'a qu'une forme adverbiale, obtenue au moyen du suffixe *-ta* (cf. skr. *-taḥ*) dont c'est le seul exemple en perse, soit *hačā paruviyata* « depuis le premier temps ».

B. Interrogatif et indéfini.

§ 336. Du thème de l'interrogatif-indéfini, on n'a que le nominatif masc. sg. de *ka-* dans l'indéfini *kščiy, kaščiy* « quelqu'un », cf. skr. *kaçcit* et le nominatif-accusatif sg. n. de *či-* dans l'indéfini *čiščiy, čiščiy* « quelque chose » (cf. § 166); les exemples, tous dans des phrases négatives, sont B. I, 49 *naiy amāxam tau(x)māyā kaščiy* « ni personne de notre famille » et B. I, 53 *kaščiy naiy adršnauš čiščiy θastanaiy* « personne n'osait rien dire ».

La particule indéfinie enclitique *čiy*, qui répond à skr. *cit*,

se trouve souvent dans d'autres groupements ; outre *kaščiy* et *čiščiy,* on a : *aniyaščiy* « autre chose » (cf. § 334) ; *avaščiy* « ceci » (servant à résumer un ensemble : *utamaiy xšaçam utā tya manā krtam utā tyamaiy piça krtam avaščiy a(h)uramazdā pātuv* « et mon royaume et ce que j'ai fait et ce qu'a fait mon père, tout cela qu'Ahuramazdā le protège » Xerx. Pers. a. 19-20; de même Xerx. Pers. c.) ; *paruvamčiy* « auparavant » B. I, 63, 67, 69 ; et même *hauvčiy* « celle-ci » Dar. Pers. e 23-24, où *čiy* sert à donner à l'ensemble de la phrase une valeur légèrement indéfinie.

La particule *ka, kā* sert de même à donner une valeur indéfinie au pronom *tuvm, tuvam* « toi » dans une série de phrases telles que B. IV, 70 *tuvam kā hya aparam imām dipim vaināh(i)y ... imaivā patikarā mātya vikanāh(i)y* « toi qui par la suite verras cette inscription ... ou ces images, ne les détruis pas » ; de même B. IV, 37 et 41, et aussi 67 et 87, où il faut restituer *kā.*

L'adverbe *čita, čitā* sert de corrélatif indéfini à *yātā* « jusqu'à ce que » dans B. II, 48 *čitā mām amānaya arminiyaiy yātā adam arasam mādam* « il m'a attendu en Arménie jusqu'au moment où je suis arrivé en Médie » ; de même B. II, 63.

Enfin on a l'enclitique *kaiy* dans *adkiy, adakaiy* « alors » (cf. *adtiy, ada-taiy* « alors à toi »), B. II, 11, 24 ; IV, 81, 82.

C. Relatif.

§ 337. L'ancien relatif, attesté par skr. *ya-,* zd *ya-,* est remplacé en perse par le démonstratif *hya, tya-* (cf. § 331 et 409) Mais le thème *ya-* sert de base à une série d'adverbes, qui en conservent le souvenir :

yθa, yaθā « comme », souvent attesté : cf. *avaθā* « ainsi » (§ 325) ; cf. skr. *yathā,* zd *yaθa* ; l'*ā* final est ancien, ainsi *yθašam, yaθā-šām* B. I, 23 ; etc.

yata, yātā « jusqu'à ce que », souvent attesté ; cf. *čitā,* § 336.

ydiy, yadiy « quand (B. I, 38), si (B. IV, 38-39; etc.) »; cf. skr. *yadi*, zd *yeδi*.

yniy, yanaiy (ou *yaniy* ?) Xerx. Van 22 ; sens peu net.

yava, yāvā « jusqu'à ce que », B. IV, 71, 74, 78 ; V, 19 ; cf. skr. *yāvat*; l'*ā* final reste à expliquer (v., en dernier lieu, Wackernagel, K. Z. XLVI, 275 et suiv.).

IV. Pronoms personnels.

§ 338. Le pronom personnel conserve ses formes anciennes ; le datif y est comme partout confondu avec le génitif, et ce sont les anciennes formes de génitif qui servent de génitif-datif tonique. Les formes attestées sont :

Singulier.

	1re pers.	2e pers.
Nom.	*adm, adam.*	*tuuvm, tuvam.*
Acc.	*mam, mām.*	*θuvam, θuvām.*
Gén.-dat. tonique	*mna, manā.*	
Gén.-dat. atone	*miy, maiy.*	*tiy, taiy.*
Abl.	*m, ma.*	

Pluriel.

Nom. *vym, vayam.*

Gén.-dat. tonique *amaxm, amāxam.*

Observations.

§ 339. Nom. *adam* répond à skr. *aham*, zd *azəm* ; ce pronom se trouve fréquemment parce que le roi insiste sur son « moi » ; mais il n'est pas nécessaire à l'expression de la 1re personne, à laquelle la forme personnelle du verbe suffit certainement. Toutefois *adam* ne semble pas avoir conservé toute la valeur du pronom indo-iranien, valeur qui était forte;

et, au lieu de figurer en tête de la phrase, *adam* se trouve souvent à l'intérieur, mais toujours avant le verbe.

tuvam répond à véd. *t(u)vam,* zd *tūm* (dissyllabique).

vayam répond à skr. *vayam,* zd *vaēm* (dissyllabique ; lire **vayam*).

§ 340. Acc. *mām* répond à skr. *mām,* zd *mąm.* Le mot est d'ordinaire isolé, ainsi B. II, 48 ; IV, 35 ; et même en évidence, au début de la phrase, ainsi NR. a. 51. Mais il y a un exemple où *mām* est lié au mot précédent : B. I, 52 *mātyamām xšnāsātiy* « qu'il ne me reconnaisse pas » ; ici *mām* est traité comme un mot accessoire et enclitique.

θuvām répond à skr. *tvām,* zd *θwąm,* avec *w* consonne (cf. § 103) ; c'est un mot autonome et sans doute tonique dans les quatre exemples qu'on en a en perse.

§ 341. Le génitif-datif tonique *manā* répond au génitif zd *manā,* cf. v. sl. *mene* (skr. *mama* résulte d'une altération secondaire) ; cette forme est donc un ancien génitif, et l'ancien datif n'est pas représenté. L'*a* final est une ancienne brève : *mnča, mana-čā* « et de moi » Dar. Pers. d 9. *Manā* joue le rôle de génitif dans des phrases comme B. I, 4 = B. a. 5 *manā pitā vištāspa vištāspahyā pitā aršāma* « mon père est Vištāspa ; le père de Vištāspa est Aršāma » ; B. II, 27 *hauv [kā]ra hya manā* « cette mienne armée » ; B. I, 23 *tyanā manā dātā* « par ma loi » ; B. III, 9 *dahyāuš manā abava* « la province est devenue mienne » : aucun adjectif possessif n'est attesté en perse. Il s'agit aussi d'un ancien génitif dans B. III, 32 *hya aniya kāra pārsa pasā manā ašiyava* « l'autre armée perse est allée derrière moi ». Mais c'est le rôle d'un datif de l'avestique ou du sanskrit que joue l'ancien génitif *manā* dans : B. I, 12 *a(h)ura-mazdā manā xšaçam [f^{a}r]ābara* « Ahuramazdā m'a remis la royauté » ; Dar. Pers. d 13 *manā a(h)uramazdā upastām baratuv* « qu'Ahuramazdā me prête secours » ; et aussi dans B. II, 91 *ima tya manā krtam* « voici ce que j'ai fait » (litt. ce qui a été

fait par moi, lat. *mihi factum est*). L'indistinction du génitif et du datif se voit bien dans B. I, 19 *ma(n)ā ba(n)dakā aha(n)tā manā bājim abara(n)tā* « elles ont été mes servantes ; elles m'ont apporté tribut ».

Le génitif de *vayam* est *amāxam* (p. *mā*), cf. skr. *asmākam*, zd *ahmākəm* ; c'est une formation parallèle, mais différente, avec un élément suffixal *-xa-*, propre au perse, et non *-ka-*. Le pronom *amāxam* signifie « notre » dans B. I, 8 = B. a 12 *hyā amāxam tau(x)mā xšāyaθiyā aha* « notre race était des rois » (et de même B. I, 28, 45, 49, 61) et dans B. I, 69 et 71 *viθam tyām amāxam* « notre famille ».

§ 342. Le génitif-datif atone *maiy* répond à skr. *me*, zd *me*, et *taiy* à skr. *te*, zd *te*. Les emplois de ces formes sont exactement les mêmes que ceux de *manā*. Dans l'emploi du génitif ancien, on a par exemple : B. II, 75 *duvarayāmaiy basta adāriy* « il a été tenu attaché à ma porte » ; B. IV, 64 [*naiy a*]*da*[*m na*]*imaiy tau(x)mā* « ni moi, ni ma famille » ; NR. a. 52 *utāmaiy viθam* « et ma famille » ; Xerx. Pers. a 18 *mām a(h)uramazdā pātuv utamaiy xšaçam utā tya manā krtam utā tyamaiy piça krtam* « qu'Ahuramazdā protège moi et mon royaume et ce que j'ai fait et ce qu'a fait mon père ». Toutefois ce rôle de génitif n'est pas le plus ordinaire, et le plus souvent *maiy, taiy* servent de datifs anciens, ainsi : B. I, 24 *a(h)uramazdāma*[*iy*] *ima xšaçam f^arābara a(h)uramazdāmaiy upastām abara* « Ahuramazdā m'a remis cette royauté ; Ahuramazdā m'a porté secours » ; B. II, 79 *hauvmaiy hamiçiya abava* « celui-ci est devenu rebelle contre moi » ; B. IV, 46 [*ap*]*imaiy aniyašciy vasaiy astiy krtam* « et il y a encore bien autre chose de fait par moi » ; NR. a 54 *aitamaiy a(h)uramazdā dadātuv* « qu'Ahuramazdā me donne ceci » ; B. IV, 58 *a(h)uramazdātay jatā biyā utātaiy tau(x)mā mā biyā* « qu'Ahuramazdā te tue et que tu n'aies pas de postérité » ; NR. a. 43 et 45 *adataiy azdā bavātiy* « et qu'il y ait nouvelle pour toi » ; NR. a. 57 *hauvtaiy gastā*

mā θadaya « que celle-ci ne te semble pas dégoûtante ». L'indistinction du génitif et du datif est du reste complète : Xerx. Pers. b. 29 *utāmaiy xšaçam utā tyamaiy krtam* « et mon royaume et ce que j'ai fait ».

§ 343. L'ablatif *ma*, cf. skr. *mat*, zd *mat̰*, est toujours accolé à la préposition *hačā*, sans séparation de mots, ainsi *hačāma* B. I, 19. La lecture *duvitiyama* de *d*[u]*uv*[i]*itiym* B. III, 24, qui a été proposée, est à écarter ; on peut lire *duvitiyam* et traduire « en second lieu ».

Anaphoriques.

§ 344. Aux pronoms personnels se rattachent les anaphoriques, qui, comme les pronoms personnels, sont dénués de genre grammatical et qui sont le plus souvent enclitiques. Le principal est acc. sg. *šim, šim* ; gén.-dat. sg. *šiy, šaiy*, cf. gāth. *hōi*, zd *hē, šē* ; acc. pl. *šiš, šiš* ; gén.-dat. pl. *šam, šām*, dont toutes les formes sont enclitiques. Sur le *š*- initial, cf. § 122.

Les exemples suivants montreront l'emploi :

B. I, 61 *xšaçam tya hačā amāxam tau(x)māyā parābrtam aha adam patipadam akunavam adamšim gāθavā avāstāyam* « la royauté qui avait été enlevée à notre famille, moi je l'ai restaurée ; je l'ai mise en sa place ». On voit ici *-šim* rapporté au neutre *xšaçam* ; dans NR. a. 36 *-šim* se rapporte au féminin *bumim*.

B. II, 27 *avaθāšām hamaranam krtam* « c'est ainsi qu'ils ont combattu » (après le récit d'une bataille).

B. II, 73 *f*[a]*ravartiš agrbita anayatā abiy mām adamšai*[*y*] *utā nāham utā gaušā utā h(iz)bānam f*[a]*rājanam utāšaiy* [*učaš*]*ma avajam duvarayāmaiy basta adāriy haruvašim kāra avaina* « Phraorte a été amené lié vers moi ; je lui ai coupé et le nez et les oreilles et la langue, et je lui ai crevé (?) les yeux ; il a été tenu attaché à ma porte ; toute l'armée l'a vu ».

B. II, 81 *adam kāram pārsam utā mādam f*[a]*rāišayam taxmas-*

pāda nāma māda manā ba(n)daka avamšām maθištam akunavam [a]vaθāšām aθaham « j'ai envoyé l'armée perse et mède ; il y a un Mède nommé Taxmaspāda, mon serviteur ; j'en ai fait leur chef ; je leur ai commandé ainsi ».

B. III, 50 *adam avam vahyazdātam utā martiyā tyaišaiy f^{a}ratamā anušiyā aha(n)tā uvādaičaya nāma vardanam pārsaiy avadašiš uzmayāpatiy akunavam* « ce Vahyazdāta et les hommes qui étaient ses principaux partisans — il y a en Perse une citadelle nommée Uvādaicaya — là moi je les ai mis　　　».

B. IV, 5 XIX *hamaranā akunavam vašn[ā a(h)ura]mazdāha adamšiš ajanam* « j'ai livré 19 batailles ; par la grâce d'Ahuramazdā, moi je les ai gagnées » (*šiš* se rapporte ici au pluriel neutre *hamaranā*).

§ 345. L'autre anaphorique acc. sg. *d^{i}im, dim,* acc. pl. *d^{i}iš, diš* ne semble pas différer essentiellement du précédent (pour un essai d'explication, v. § 166 et M. S. L., XIX, 53). L'emploi est exactement le même. Le singulier se trouve une seule fois, après *pasāva* : NR. a. 31 *a(h)uramazdā [va]θā avaina imām bumim yau[　　] pasāvadim manā f^{a}rābara* « quand Ahuramazdā a vu cette terre　　　, ensuite il me l'a remise » ; immédiatement après NR. a 35-36 a *adamšim gāθavā niyašādayam* « je l'ai établi en sa place » ; au contraire Behistun a *-šim* partout, même après *pasāva*. Partout ailleurs on a *diš*, à savoir dans 10 exemples, alors que *šiš* se trouve seulement 3 fois : on a visiblement évité la forme *šiš* dont les deux *š* étaient choquants. En général *dim* et *diš* sont accolés au mot précédent ; toutefois, dans un passage comprenant trois exemples, il y a le signe de séparation de mots avant *diš* : B. IV, 33 *dahyāva imā yā hamiçiyā abava d^{a}rauga di[š hamiçiy]ā akunauš ..... pasāva di[š a(h)uramaz]dā manā dastayā akunauš yaθā mām kāma avaθā di[š akunavam]* « ces provinces qui sont devenues rebelles, le mensonge les a rendues rebelles ..... ; ensuite Ahuramazdā les a mises dans ma main ; comme j'ai voulu, je leur

ai fait » (dans la même phrase finale, on a [*ava*]*θādiš* en un mot B. V, 17).

Dans presque tous les cas, *-šim* (*dim*) et *-šiš* (*diš*) ont la valeur d'accusatifs ; toutefois ces formes ne paraissent pas avoir eu une valeur casuelle bien définie ; dans B. I, 50 *-šim* équivaut manifestement à un ablatif (cf. § 366), et dans NR. a 21 *dātam tya manā avadi*[ ] *adāriy* « une loi, elle a été tenue par eux », *di*[ ] (sans doute *-diš*) paraît avoir la valeur d'un datif (cf. § 363) ou d'un ablatif sans *hačā* (cf. § 365). Il est probable que *šim* n'était pas une ancienne forme d'accusatif singulier, mais une forme sans flexion définie ; de même *īm* sert en védique pour le masculin, le féminin et le neutre, au singulier et au pluriel.

V. Emploi des formes nominales.

A. Nombre.

§ 346. On a vu § 303 les rares formes de duel qui sont dans les textes ; il convient d'ajouter qu'aucune forme nominale de pluriel n'est positivement attestée en un cas où le sens fait attendre le duel ; pour le verbe, cf. § 234.

§ 347. Le singulier et le pluriel sont employés régulièrement. Mais le collectif *kāra* « peuple, armée » est senti comme valant un pluriel, et l'anaphorique qui s'y rapporte est au pluriel : *-šām*, ainsi B. II, 20 et 82-83, *diš-*, B. I, 65 ; etc.

§ 348. Ceci concorde avec le fait que les noms désignant un Iranien bien connu des Perses ont au singulier une valeur collective et désignent l'ensemble des gens du pays, le pays même : *pars, pārsa* « un Perse, les Perses, la Perse » ; *mad, māda* « un Mède, les Mèdes, la Médie » ; *prθv, parθava* « un Parthe, les Parthes, la Parthie » ; il y a flottement pour *sk, saka* « un Sace, les Saces, la Sacie », car on a aussi un féminin

skam, sakām (acc.) pour « Sacie ». Dans la liste B. I, 14 et suiv., tous les noms de peuples ou de pays sont au singulier, sauf la désignation périphrastique: *tyaiy d^{a}rayahyā* « ceux qui sont dans la mer »; dans la liste Dar. Pers. e 10 et suiv., tout est au singulier, sauf *yaunā tyaiy (h)uškahyā utā tyaiy d^{a}rayahyā* « les Grecs du continent et ceux de la mer »; *sakā* « les Saces » dont il y a plusieurs sortes. Dans la liste NR. a. 22 et suiv., les quatre derniers noms sont au pluriel; mais tous les premiers sont au singulier, quand ils sont seuls, et au pluriel quand ils ont une épithète; il est distingué trois espèces de Saces: *sakā haumavargā, sakā tigraxaudā, sakā tyai[y ta]radraya,* et, ce qui est plus net encore, le Grec sans épithète, *yauna,* est opposé aux *yaunā takabarā* (B. I, 15, il faut peut-être restituer *yauna* plutôt que *yaunā*). Ces noms de peuples au singulier ont si bien une valeur collective que les auteurs des inscriptions les annoncent par *dahyāva* « provinces ».

Cette valeur générale du singulier se voit aussi dans un tour comme NR. a. 43 *pār[sa]h[yā] martiyahyā duraiy arštiš parāgmatā* « la lance de l'homme perse est allée au loin ». De même *martiya* a une valeur générale, collective dans Dar. Elv. 4 *hya martiyam adā hya šiyātim adā martiyahyā* « qui a créé l'homme, qui a créé le bien-être pour l'homme »; et même le collectif *martiya* est repris par un démonstratif au pluriel dans B. IV, 68 *marti[ya] [hya] d^{a}raujana ahatiy hyavā [zu]rakara ahatiy avaiy mā dauštā [biy]ā* « l'homme qui est menteur ou qui est malfaisant, ne leur sois pas ami ».

Dans la phrase suivante, le singulier *dahyuvā* à valeur collective est développé au moyen d'une énumération: B. I, 34 *d^{a}rauga dahyuvā vasaiy abava utā pārsaiy utā mādaiy ut[ā an]iyā(x)uvā dahyušuvā* « le mensonge est devenu en abondance dans le pays, et en Perse, et en Médie, et dans les autres provinces ». — La valeur collective du singulier se retrouve parfois dans l'Avesta (v. Reichelt, § 418).

B. Genre.

§ 349. Le neutre a ses caractéristiques dans la déclinaison, et il a des formes propres seulement au nominatif-accusatif; encore ces formes ne sont-elles pour la plupart distinctes en perse qu'au singulier. — Le féminin se reconnaît seulement à la forme des adjectifs et démonstratifs qui accompagnent un substantif donné.

§ 350. Tous les noms d'hommes sont du masculin. Le masculin d'un démonstratif, d'un indéfini désigne un homme, ainsi *kaščiy* « quelqu'un ».

§ 351. Le neutre d'un démonstratif, d'un indéfini désigne « une chose » ; ainsi B. I, 19 [*tya*]*šām hačāma aθah*(*i*)*y* ... *ava akunavayatā* « ce qui leur a été commandé par moi, ceci a été fait » ; B. I, 27 *ima tya manā krtam* « voici ce que j'ai fait » ; B. I, 67 *adam tya parāb*[*rta*]*m patiyābaram* « j'ai rapporté ce qui avait été enlevé » ; Xerx. Pers. a 13 *vasaiy aniyaščiy naibam krtam* « beaucoup d'autre bien a été fait » ; B. I, 46 *gaumāta hya maguš adinā ka*(*n*)*bujiyam utā pārsam utā mādam utā aniyā dahyāva hauv ayasatā* (*x*)*uvāipašiyam akutā* « Gaumāta le mage a enlevé à Cambyse et la Perse et la Médie et les autres provinces ; il se les est attribuées ; il en a fait son bien propre (*xuvāipašiyam*) ». On a de même : B. II, 18 *kāra pārsa u*[*tā m*]*āda hya upā mām aha hauv kamnam aha* « l'armée perse et mède qui était près de moi, elle était peu de chose (*kamnam*) ».

§ 352. Comme substantifs neutres bien établis on peut citer *xšaçam* « royauté, royaume » (*ima xšaçam* ; *aita xšaçam* ; *xšaçam* au nominatif) ; *yānam* « faveur » (*aita yānam* Dar. Pers. d. 20) ; *stānam* « place » (*ima stānam* Xerx. Van, 20-21); *hamaranam* « combat » (nominatif) ; *dušiyāram* « mauvaise récolte » (nominatif) ; *d^{a}raya* « mer » (*d^{a}raya tya* Dar. Sz. c. 10) ;

hadiš « siège » (*ima hadiš* Xerx. Pers. c.) ; *rauta* « de la rivière » (gén.-abl. ; d'après le relatif *tya,* Dar. Sz. c. 9).

§ 353. Le féminin ne se reconnaît en principe qu'à la forme de l'adjectif qui accompagne le substantif (cf. § 257) ; et seuls des thèmes en *-a-* masculins-neutres ont en face d'eux un féminin en *-ā-* ; l'adjectif thème en *-n-* *paru-* fait au génitif féminin pluriel *parunām* Dar. Pers. e 4, qui ne se distingue pas de ce que serait la forme correspondante du masculin. Toutefois tous les thèmes en *-ā-* autres que les thèmes racines de racines en *-ā-* sont féminins en indo-iranien ; il est donc naturel de trouver des adjectifs ou démonstratifs au féminin près de *tau(x)mā* « famille », *f^aramānā* « ordre », *hadugā* « », *yauviyā* « canal ». — Pour les autres mots, on, a par des adjectifs, la preuve du genre féminin dans : *dahyāuš* « province » (*imā dahyāuš,* etc.) ; *viθ-* « famille » (*imām viθam,* etc.) ; *dipi-* « inscription » (*imām dipim,* etc.) ; *bumi-* « terre » (*imām bumim,* etc.) ; *šiyātiš* « bien-être » (*hyā šiyātiš*) ; *arštiš* « lance » (*arštiš hyā*) ; *paθi-* « chemin » (*paθim tyām rāstām* ; le mot correspondant est aussi féminin dans l'Avesta, tandis que skr. *panthāḥ* et v. sl. *pǫtĭ* sont masculins ; cf. gr. ὁδός féminin, quoique thème en *-o-*).

§ 354. En revanche, sont masculins des mots comme *patikara-* « image » (nom. plur. *imaiy patikarā*) ; *tačara-* « palais » (*imam tačaram*) ; *ardastāna* (nom. ; *ardastāna aθa(n)gaina*) ; *duvarθi-* « portique » (*imam duvarθim*). Le nom propre *Bābairuš* est masculin (*Bābairuš hamiçiya abava* « Babylone est devenue rebelle » B. I, 80).

C. Cas.

§ 355. Les cas grammaticaux, nominatif, vocatif, accusatif, génitif-datif, ont conservé toute leur valeur. Au contraire, les cas à valeur concrète ont besoin d'être précisés le plus souvent par des prépositions ou postpositions. On a vu que, dans les noms

communs au singulier, et dans tous les noms au pluriel, le locatif reçoit une postposition *-ā*. L'ablatif et l'instrumental, dont la forme est confondue au singulier des thèmes en *-a-*, sont d'ordinaire précisés par des prépositions.

Nominatif.

§ 356. On met au nominatif le sujet de la phrase et tous les éléments prédicatifs qui s'y rapportent, ainsi : B. I, 12 *adam xšāyaθiya amiy* « moi, je suis roi » ; B. I, 43 *ka(n)bujiya (x)uvāmršiyuš amariyatā* « Cambyse est mort de sa propre mort » ; B. II, 66 *f*[a]*ravartiš hya mādaiy xšāyaθiya agaubatā aiš* « Phraorte, qui se disait roi en Médie, est allé ».

Vocatif.

§ 357. On sait par *martiyā* « o homme » NR. a. 56 que le vocatif avait encore une forme propre.

Accusatif.

§ 358. Le principal emploi de l'accusatif est de marquer le complément direct d'un verbe, ainsi : B. I, 19 *manā bājim abarantā* « elles m'ont apporté tribut » ; B. II, 48 *mām amānaya* « il m'a attendu » ; Dar. Sz. c. 8 *ni[yaš]tāyam imām [yauviyā]m ka(n)tanaiy* « j'ai fait creuser ce canal » ; B. IV, 41 *tuvam kā hya aparam imām dipi[m] patiprsāh(i)y tya manā krtam vrnavatām θuvām* « toi qui par la suite interrogeras cette inscription, que ce que j'ai fait te persuade » (il y a ici un accusatif dans chaque phrase : *imām dipim* et *θuvām*) ; etc. L'accusatif complément direct peut recevoir un prédicat : B. I, 86 *aniyam ušabārim akunavam* « j'en ai rendu un autre monté sur chameaux » ; Dar. Pers. d. 2 *hauv dārayava(h)um xšāyaθiyam adadā* « il a fait roi Darius ». Certains verbes admettent un double complément à l'accusatif, l'un indiquant une personne, l'autre une chose : Dar. Pers. d 20 *aita adam yānam*

ǰadiyāmiy a(h)uramazdām « je demande cette faveur à Ahuramazdā » ; B. I, 46 *gaumāta hya maguš adinā ka(n)bujiyam utā pārsam utā mādam utā aniyā dahyāva* « Gaumāta le mage a enlevé à Cambyse et la Perse et la Médie et les autres provinces » ; de ces deux accusatifs, l'un subsiste alors si l'on substitue un tour passif à l'actif : B. I, 49 *hya avam gaumātam tyam magum xšaçam ditam caxriyā* « qui ferait le royaume enlevé à ce Gaumāta le mage ».

L'accusatif neutre de certains adjectifs est employé adverbialement : B. IV, 56 *dargam ǰivā* « vis longtemps » ; B. III, 24 *hauv duvitiyam udapatatā* « il s'est soulevé une seconde fois » ; B. I, 9 = B. a 14 VIII *manā tau(x)māyā tyaiy paruvam xšāyaθiyā aha* « 8 de ma famille, d'autrefois, ont été rois » ; B. I, 10 = B. a 17 *duvitāparnam* « en deux branches (?) ».

Certains substantifs verbaux admettent un complément à l'accusatif (cf. § 277) : B. IV, 55 *a(h)uramazdā θuvām dauštā biyā* « qu'Ahuramazdā t'aime » (litt. « soit amateur toi »), tandis que le nom d'agent tout pareil *ǰatā* « tueur » se construit avec le génitif-datif dans la phrase parallèle ib. 58 : *a(h)uramazdātay ǰatā biyā* « qu'Ahuramazdā te tue » (litt. « soit tueur de toi »). Le tour qu'on lit par exemple B. IV, 35 *yaθā mām kāma avaθā di[š akunavam]* « comme il y a eu volonté à moi, je leur ai fait », est plus surprenant ; on le retrouve NR. a. 36 (et Sz. c. 12).

L'accusatif indique le lieu vers lequel on se dirige ; les exemples qu'on a de cet emploi sont des accusatifs de noms propres ; aucune préposition n'accompagne alors l'accusatif : B. I, 33 *ka(n)bujiya mudrāyam ašiyava* « Cambyse est parti pour l'Égypte » ; B. II, 28 *adam arasam mādam* « moi je suis allé en Médie » ; ib. 30 *avam adam f^{a}rāišayam arminam* « moi, j'ai envoyé celui-ci en Arménie » (dans cet exemple, il y a un complément direct et un accusatif de direction dépendant d'un même verbe).

§ 359. Enfin l'accusatif se trouve souvent avec des prépositions, sans qu'il y ait nécessairement un mouvement indiqué :

abiy : B. I, 40 *hačā ka(n)bujiyā abiy avam [a]šiyava* « il s'est écarté de Cambyse pour aller vers lui » ; Dar. Pers. d 18 *abiy imām dahyāum mā ajamiyā*... « que vers cette province ne vienne... ».

a(n)tar : B. I, 21 *a(n)tar imā dahyāva martiya hya agar[ ] aha avam (h)ubrtam abaram* « dans ces (miennes) provinces, l'homme qui était , je l'ai soutenu bien soutenu » ; B. IV, 31 *imaiy IX xšāyaθiyā [ad]am agrbāyam a(n)tar imā hamaranā* « j'ai pris ces 9 rois dans ces combats ».

aθiy : B. I, 91 *a[da]m bābairum ašiyavam aθiy bābairu[m yaθā naiy u]pāyam* « je suis parti pour Babylone ; comme je n'étais pas parvenu jusqu'à Babylone... » (exemple unique).

upā : B. II, 18 *kāra... hya upā mām aha* « l'armée qui était près de moi » (de même III, 29 et suiv.).

upariy : B. IV, 64 *upariy arštām upariy[āyam]* « je suis allé suivant la justice » ; NR. b. 4 *ar^{u}uvstm upariy [dāraya]va(h)um xšāyaθiyam niyasaya* « il a étendu sur le roi Darius ».

tara (?) : Dar. Sz. c. 11 *aya(n)tā hačā mudrāyā ta[ra imā]m yauviyām abiy pār[sam]* « ils sont allés d'Égypte, au delà de ce canal, vers la Perse » (dans une restitution assez incertaine ; ailleurs on a *tara* dans le juxtaposé *[ta]radraya* « au delà de la mer » NR. a 28-29, mais écrit sans séparation de mots).

patiy (préposé ou postposé) : B. I, 20 *xšapavā raučapativā* « de nuit (gén.) ou le jour (*rauča* + *patiy*) » ; B. II, 57 *patiy duvitiyam hamiçiyā ha(n)gmatā* « pour la seconde fois les rebelles se sont réunis » ; B. II, 43 *patiy çitiyam* « pour la troisième fois » ; Xerx. Pers. a. 15 *tyapatiy krtam vaina(n)tiy naibam* « ce que (*tya* + *patiy,* litt. « vers quoi ») l'on voit de beau qui a été fait ».

patiš : B. II, 58 *paraitā patiš va(h)umisam hamaranam čarta-*

naiy « ils sont partis livrer bataille contre Vahumisa » ; B. II, 67 *aiš* ... *patiš mām hamaranam čartanaiy* « il est allé ... livrer bataille contre moi » ; etc.

parā : B. II, 72 *avaparā ašiyava* « il est allé de ce côté » ; de même III, 72-73.

pariy : B. I, 53 *kaščiy naiy adršnauš čiščiy θastanaiy pariy gaumātam tyam magum* « personne n'osait rien dire au sujet de Gaumāta le mage » (exemple unique).

pasa : *pasāva* (*pasā* + *ava*) « après ceci, ensuite » ; jamais en dehors de ce juxtaposé ; mais on lit *pasā manā* « après moi, derrière moi » B. III, 32.

Génitif-datif.

§ 360. Pour la forme, ce cas repose tout entier sur le génitif indo-iranien ; seules les formes ambiguës de pronoms personnels atones *maiy, taiy, šaiy* pourraient passer pour d'anciens datifs ; mais dès l'époque indo-iranienne, leurs emplois sont en partie confondus avec ceux du datif. Pour le sens, ces formes casuelles jouent le rôle à la fois de l'ancien génitif et de l'ancien datif.

§ 361. Le génitif complément d'un substantif se trouve nettement et souvent : B. I, 1 = B. a. 1 *xšāyaθiya xšāyaθiyānām* « roi des rois » ; B. I, 2 = B. a *xšāyaθiya dahyunām* « roi des provinces » (cf. § 371) ; B. I, 2 = B. a. 3 *vištāspahyā puça aršāmahyā napā* « fils de Vištāspa, petit-fils d'Aršāma » ; B. I, 37 *viyaxnahya māh*[*yā*] « au mois de Viyaxna » ; etc. On notera l'emploi prédicatif : B. I, 45 *aita xšaçam hačā paruviyata amāxam tau(x)māyā aha* « cette royauté était dès les temps anciens à notre famille ».

A ce type se rattachent la locution fréquente *avahyarādiy* « à cause de ceci » (*avahya* + *rādiy*) et le tour *pasā manā* « derrière moi » dans B. III, 32 *hya aniya pārsa kāra pasā manā ašiyava mādam* « le reste de l'armée perse est parti

pour la Médie avec moi ». Il n'y a pas d'emploi du génitif avec préposition ; car *rādiy, pasā* ne sont pas des prépositions proprement dites : ces formes ne servent pas de préverbes, comme les véritables prépositions ; on a vu pourtant *pasā* avec l'accusatif, § 359 ; cet emploi rappelle celui de lat. *post*.

§ 362. L'emploi partitif n'est pas moins fréquent ; ainsi B. I, 9 = B. a. 14 VIII *manā tau(x)māyā* « 8 de ma famille » ; B. I, 49 *naiy amāxam tau(x)māyā kaščiy* « ni personne de notre famille » ; B. II, 13 *hyašām maθišta aha* « qui était le plus grand d'entre eux (leur chef) » ; Dar. Pers. d 1 *hya maθišta bagānām* « le plus grand des dieux » ; etc. C'est au groupe du génitif partitif que se rattachent les génitifs indiquant le temps : B. IV, 3 *ima tya adam akunavam ... hamahyāyā θarda* « voici ce que j'ai fait ... en une seule et même année » ; B. I, 20 *xšapavā raučapativā* « de nuit (*xšapa,* gén.) ou le jour (cf. § 359) ». — Le génitif (partitif) servant de complément direct à un verbe est rare ; il y a un exemple NR. a. 18 *adamš[ām] patiyaxšayaiy* « je me suis rendu maître d'eux ».

§ 363. En fonction de datif, on peut citer B. I, 75 *kārahyā avaθā aθaha* « il a ordonné ainsi à l'armée » ; B. I, 38 *hauv kārahyā avaθā [a]durujiya* « il a ainsi menti à l'armée » (il y a flottement ici sur le cas employé ; cf. B. I, 78 *kāram avaθā adurujiya* « il a ainsi trompé l'armée », avec l'accusatif) ; B. IV, 49 *avahyā paruv θada[yā ?]* « qu'il lui paraisse beaucoup » ; B. I, 31 *kārahy[ā naiy] azdā abava* « il n'a pas été connu à l'armée » ; etc. — Le génitif complément de participe servant à exprimer l'action accomplie a la valeur d'un ancien datif, ainsi Xerx. Pers. a 19 *utā tya manā krtam utā tyamaiy piça krtam* « et ce que j'ai fait, et ce qu'a fait mon père ».

§ 364. Il serait vain d'essayer de déterminer partout si un génitif-datif donné a la valeur d'un ancien génitif ou d'un ancien datif, ainsi B. I, 29 *avahyā ka(n)bujiyahyā b^{a}rāt[ā bardi]ya nāma aha hamapitā hamātā ka(n)bujiyahyā* « ce Cambyse avait un

frère, nommé Bardiya, de même père et de même mère que Cambyse ».

On a vu § 344 beaucoup d'exemples du génitif-datif des pronoms personnels et anaphoriques, qu'il faut ajouter aux précédents.

Ablatif.

§ 365. Même pour les noms propres, l'ablatif ne s'emploie que précédé de la préposition *hča, hačā* « de », cf. p. *az*, zd *hača* ; la longue de *hačā* est ancienne, comme on le voit par *hčam, hačāma* « de moi » (*hačā* + *ma*). Au singulier, l'ablatif a dans les thèmes en *-ă-* (y compris les démonstratifs masculins-neutres), une forme identique à celle de l'instrumental, et dans les thèmes en *-ā-* et les thèmes consonantiques une forme identique à celle du génitif-datif. Seule la forme de pronom personnel *ma* est spéciale à l'ablatif. Ceci explique la nécessité de la préposition pour caractériser l'ablatif.

L'ablatif indique le point de départ : B. II, 64 *adam nijāyam hačā bābairauš* « je suis parti de Babylone » ; Dar. Sz. c. 11 *aya(n)tā hačā mudrāyā* ... *abiy pār[sam]* « ils sont allés d'Égypte vers la Perse » ; NR. a. 16 *im[ā] dahyāva tyā adam agrbāya[m] apataram hačā pārsā* « voici les provinces que j'ai prises, en dehors de la Perse » ; B. I, 61 *xšaçam tya hačā amāxam tau(x)-māyā parābrtam aha* « la royauté qui avait été enlevée à notre famille » ; B. II, 16 *hačāma hamiçiya abava* « il s'est révolté contre moi » (litt. « loin de moi ») ; etc.

§ 366. Le nom de personne complément d'un passif à forme personnelle se met ainsi à l'ablatif : B. I, 19 *[tya]šām hačāma aθah(i)y* « ce qui leur a été ordonné par moi » ; de même par exemple NR. a. 20 ; *avadi*[ ] *adāriy* NR. a. 21 n'est pas clair. On a aussi l'ablatif avec *pā-* « protéger » : Dar. Pers. d. 15 *imām dahyāum a(h)uramazdā pātuv hačā haināyā hačā dušiyārā hačā d^{a}raugā* « qu'Ahuramazdā garde cette province de l'armée ennemie, de la mauvaise récolte, du mensonge ». L'ancien

usage de l'ablatif avec « craindre » est aussi conservé : Dar. Pers. e 9 *tyā hačāma atrsa* « qui ont eu peur de moi » ; ib. 20 *hačā aniyanā mā [t]rsam* « que je ne craigne pas un autre » ; dans B. I, 50 *kārašim hačā dršm atrsa* « le peuple avait grand'-peur de lui », il faut évidemment tenir *šim* pour une forme équivalente à l'ablatif (cf. § 344) ; on n'a pas l'équivalent exact de *dršm* ailleurs, et la lecture est incertaine ; mais en aucun cas ce mot ne peut être un ablatif ; on lira sans doute *daršam* ou *dršam* « fort », cf. la racine de *adršnauš* « il osait » ; ce mot se retrouve avec le sens de « fortement » B. IV, 37.

§ 367. Même les adverbes indiquant le point de départ sont précédés de *hačā* : l'adverbe *pr^{u}uv^{i}iyt, paruviyata,* dérivé de **paruviya-* au moyen du suffixe *-ta* (cf. skr. *-taḥ*), ne se trouve qu'avec *hačā* : *hačā paruviyata* « depuis les premiers temps » B. I, 7 et 8 = B. a. 11 et 12, et B. I, 45. De même, avec *avdš, avadaš* (ou *avadaša*), on a toujours *hačā* : *hačā avadaš* « de là » B. I, 37 ; III, 42 et 80.

Instrumental.

§ 368. En tant qu'il indique l'accompagnement, l'instrumental est toujours précédé de *hda, hadā,* cf. skr. *saha,* gāth. *hadā,* pehlvi manichéen *'d* (*ad*), adverbe formé sur *ha-* = skr. *sa-,* avec le même élément suffixal indo-iran. **-dha* qu'on a dans *idā, avadā.* Ainsi : B. I, 56 *adam hadā kamnaibiš martiyaibiš avam gaumātam tyam magum avājanam* « moi avec un petit nombre d'hommes, j'ai tué ce Gaumāta le mage » ; B. I, 93 *aiš hadā kārā* « il est allé avec l'armée » ; B. II, 85 *hamaranam akunauš hadā čiça(n)taxmā* « il a combattu avec (c.-à-d. contre) Ciçantaxma » ; Xerx. Pers. b, c et d *mām a(h)uramazdā pātuv hadā bagaibiš* « qu'Ahuramazdā avec les dieux me protège ».

§ 369. L'instrumental indiquant le moyen, l'instrument s'emploie sans préposition : B. I, 13 *vašnā a(h)uramazdāha [a]damšām xšāyaθiya aham* « par la grâce d'Ahuramazdā j'ai

été leur roi » ; B. I, 23 *imā dahyāva tyanā manā dātā apr^{i}yay* « ces provinces d'après ma loi » ; Dar. Pers. e, 23 *hauvčiy a(h)urā nirasātiy* « qu'elle descende par Ahura » ; Xerx. Pers. a 13 *vasaiy aniyašciy naibam krtam anā pārsā* « beaucoup d'autre bien a été fait sur cette Perse » (instrumental indiquant sur quelle étendue quelque chose se fait).

§ 370. Le sens de *viθāpatiy* (*viθā,* instrumental de *viθ-* « famille » + *patiy* postposition, qu'on trouve aussi avec l'accusatif, v. § 359), n'est pas net. On ne sait pas analyser ni même traduire sûrement *uzmayāpatiy akunavam* « j'ai crucifié (?) », qui se lit plusieurs fois.

Dans le tour fréquent qui sert à indiquer les dates, ainsi B. I, 42 *garmapadahya māhyā* IX *raučabiš θakatā aha* « dans le mois de garmapada, neuf jours étaient passés », on ne sait pas faire l'analyse grammaticale de *raučabiš* et de *θakatā*. Ce qui rend les choses encore plus obscures, c'est qu'avec le nom de nombre « un » on a les formes *rauča* et *θakatam,* qui ont l'air de nominatifs-accusatifs singuliers : B. III, 8 *garmapadahya māhyā* I *rauča θakatam aha* « dans le mois de garmapada, un jour était passé ». Les choses se passent donc comme si l'instrumental pluriel *raučabiš* valait un nominatif dans ce tour particulier; on peut rapprocher l'obscur *viθbiš* qui est construit parallèlement à des accusatifs B. I, 65. Aucun autre fait connu du vieux perse ne permet d'interpréter cet usage, dont on rapprochera une série de faits de l'Avesta (v. Reichelt, *Awestiches Elementarbuch,* § 427).

Locatif.

§ 371. Le locatif indique le lieu où l'on est, où l'on établit quelque chose : B. I, 34 *d^{a}rauga dahyuvā vasaiy abava utā pārsaiy utā mādaiy ut[ā an]iyā(x)uvā dahyušuvā* « le mensonge abondait dans le pays, en Perse, en Médie et dans les autres provinces » ; B. I, 2 *xšāyaθiya pārsaiy* « roi en Perse » (il est à

noter que Darius est roi « en Perse », mais « roi des provinces » *xšāyaθiya dahyunām ;* il dit aussi NR. a. 11 qu'il est « roi dans cette terre » *xšāyaθiya ahyāyā bumiyā;* les usurpateurs nommés dans les petites inscriptions de Behistun s'expriment de même, ainsi B. e. 8 *adam xšāyaθiya amiy mādaiy* « c'est moi qui suis roi en Médie ») ; B. II, 23 *hya mādaišuvā maθišta aha* « celui qui était le chef chez les Mèdes » ; B. I, 15 *tyaiy d^a^rayahyā* « ceux qui sont dans la mer » (les Grecs des îles) ; B. I, 42 (et souvent) *māhyā* « au mois » ; B. I, 62 *adamšim gāθavā avāstāyam* « je l'ai mis en place » (de même NR. a. 36 avec *niyašādayam*) ; B. II, 75 *duvarayāmaiy basta adāriy* « il a été tenu attaché à ma porte ». — La postposition *-ā* est de rigueur au pluriel toujours, et, au singulier, dans tous les noms communs (v. § 301, 302 et 318). — Sauf peut-être dans *(h)ufraštādiy* « en bonne punition » (v. § 318), le locatif ne se rencontre avec aucune postposition ou préposition autre que *ā*.

VI. Groupement des noms.

§ 372. Les noms groupés ensemble peuvent être soit juxtaposés immédiatement soit reliés par *hya, tya-*. Ils ne sont en principe séparés que par des mots accessoires, d'ordinaire enclitiques.

A. Juxtaposition immédiate.

a. Complément.

§ 373. Le génitif se place d'ordinaire avant le nom qu'il détermine ; on a régulièrement *manā pitā* « mon père », *kurauš puça* « le fils de Cyrus », *aršāmahyā napā* « le petit-fils d'Aršāma », *ka(n)bujiyahyā b^a^rātā* « le frère de Cambyse », *amāxam tau(x)mā* « notre famille », *bāgayādaiš māhyā* « au mois de

bāgayādi », *(x)uvaxštrahyā tau(x)māyā* « de la famille de Cyaxare », *aivam parunām xšāyaθiyam* « seul roi de beaucoup », etc.

Il en est de même quand le complément est complexe : *avahyā ka(n)bujiyahyā* b^{a}*rātā* « le frère de ce Cambyse », *dārayavahauš xšāyaθiyahyā viθiyā* « dans la famille du roi Darius », *naiy amāxam tau(x)māyā kaščiy* « ni personne de notre famille », etc.

Le génitif fait même parfois corps si étroitement avec un nom suivant dont il dépend que le traitement ordinaire des finales n'a pas lieu, et qu'on a *-hyă* au lieu de *-hyā* (v. § 152).

Il est exceptionnel que le génitif soit séparé de son substantif par un autre mot, comme il arrive NR. a. 43 *pār[sa]h[yā] martiyahyā duraiy aršt[i]š parāgmatā* « la lance de l'homme perse est allée au loin ».

§ 374. Le génitif ne suit le mot qu'il détermine que dans des formules fixées : *xšāyaθiya xšāyaθiyānām* « roi des rois », *xšāyaθiya dahyunām* « roi des provinces », *vašnā a(h)uramazdāha* « par la grâce d'Ahuramazdā », ou dans certains cas tout particuliers : VIII *manā tau(x)māyā* « huit (hommes) de ma famille », *hamapitā hamātā ka(n)bujiyahyā* « de même père, de même mère que Cambyse ». Il y a une seconde affirmation plutôt qu'un complément dans une phrase comme : B. II, 80 *adam xšāyaθiya amiy asagartaiy (x)uvaxštra[hyā] tau(x)māyā* « moi je suis roi en Sagartie, de la famille de Cyaxare ». Le pronom *manā* a une valeur forte dans : B. IV, 82 *imaiy martiyā hamataxša(n)tā anušiyā manā* « ces hommes ont collaboré en alliés avec moi ».

§ 375. Le complément au locatif est après le nom qu'il détermine dans des formules fixées : *xšāyaθiya pārsaiy* « roi en Perse », *xšāyaθiya ahyāyā bumiyā* « roi dans cette terre ». Mais on a le locatif devant dans B. f. = B. II, 10 *adam imaniš amiy (x)uvajaiy xšāyaθiya* « moi je suis Imaniš, roi en Susiane » ; les

formules des autres petites inscriptions de Behistun sont construites autrement ainsi B. d. 6 *adām xšāyaθiya amiy bābairauv* « c'est moi qui suis roi à Babylone ».

b. Adjectif.

§ 376. Les adjectifs peuvent ou précéder ou suivre le nom qu'ils qualifient.

§ 377. Les adjectifs qui se fléchissent d'une manière pareille aux démonstratifs précèdent, comme ceux-ci, le substantif : *aniyā dahyāva* « les autres provinces » ; B. II, 75 *haruvašim kāra avaina* « toute l'armée l'a vu » (avec le mot accessoire *šim* après le premier mot de la phrase, cf. § 431) ; B. IV, 4 *hamahyāyā θarda* « en une même année ». Dans B. I, 40 *kāra haruva hamiçiya abava,* on traduira « l'armée est devenue tout entière rebelle », en donnant à *haruva* une valeur prédicative. — Même le mot *kamna-* « petit, peu » se comporte de cette manière : B. I, 56 *hadā kamnaibiš martiyaibiš* « avec peu d'hommes » ; etc.

Les noms de nombre précèdent les substantifs : NR. a 6 *aivam paruvnām xšāyaθiyam aivam paruvnām f^aramātāram* « seul roi de beaucoup, seul chef de beaucoup » ; B. (souvent) I *martiya* « un homme » ; B. I, 38 XIV *raučabiš* « 14 jours » et ainsi toujours dans les dates ; B. IV, 5 XIX *hamaranā* « 19 combats » ; B. IV, 7 IX *xš[āyaθiy]ā* « 9 rois ». — Il y a une exception : B. I, 17 *f^aharvam dahyāva* XXIII « en tout, des provinces (au nombre de) 23 » ; mais ceci vient après une énumération, et cet ordre de mots insolite sert à appeler l'attention sur un total.

§ 378. Les adjectifs dont le rôle est plus autonome suivent en général le substantif qu'ils qualifient : B. II, 16 *kāra māda* « l'armée mède » ; III, 26 *kāra pārsa* « l'armée perse » ; II, 18 *kāra pārsa u[tā m]āda* « l'armée perse et mède » ; cet ordre n'est abandonné dans les cas de ce genre que deux fois, et les deux

fois un démonstratif précède : Dar. Pers. e 8 *hadā anā pārsā kārā* « avec cette armée perse », 21 *imam pārsam kāram* « cette armée perse », en regard de *kāra pārsa* « l'armée perse » ib. 22. Le démonstratif n'exerce pas pareille action ailleurs : B. III, 85 *[ava]m kāram bābairuviyam* « cette armée babylonienne ». — On notera encore : *xšāyaθiya vazrka* « roi puissant », *a(h)uramazdā vazrka* « Ahuramazdā puissant », *dahyunām paruzanānām* « des provinces à races nombreuses » et *dahyunām vispazanānām* « des provinces de toutes races », *ahyāyā bumiyā vazrkāyā* « en cette terre puissante », le tout dans des formules ; et B. I, 77 I *martiya bābairuviya* « un homme babylonien » ; des épithètes de noms de peuples : *yaunā takabarā* « les Grecs porteurs de », *sakā tigraxaudā* « les Saces à la coiffure pointue » ; une épithète de matière Dar. Pers. c. *ardastāna aθa(n)gaina* « de pierre » ; etc.

On notera l'ordre : NR. a. 49 *ava visam* « tout cela » ; Xerx. Pers. a 16 *naibam ava visam* « tout ce bien ».

Dans la phrase : B. I, 57 *tyaišaiy f^aratamā martiyā anušiyā aha(n)tā* « ceux qui étaient ses principaux alliés », *anušiyā*, traité comme adjectif, est placé après *martiyā* « hommes », et *f^aratamā* « les premiers » est placé avant, sans doute en qualité de nom de nombre ordinal.

c. Apposition.

§ 379. L'apposition n'est pas rare ; ainsi B. I, 36 *martiya maguš aha gaumāta nāma* « il y avait un homme mage, nommé Gaumāta ; B. II, 29 *dādršiš nāma arminiya manā ba(n)daka* « il y a un Arménien, mon serviteur, du nom de Dādrši » ; B. IV, 83 *vi(n)dafarnā nā[ma] vā[ya]sp[āra]hyā puça pār[sa]* « un nommé Vindafarnāh, fils de Vāyaspāra, perse » ; etc. Ce type est fréquent dans les formules : B. I, 1 = B. a 1 *dārayava(h)uš xšāyaθiya vazrka xšāyaθiya xšāyaθiyānām xšāyaθiya pārsaiy xšāyaθiya dahyunām vištāspahyā puça aršāmahya napā haxāmanišiya* « Da-

rius, roi puissant, roi des rois, roi en Perse, roi des provinces, fils de Vištāspa, petit-fils d'Aršāma, Achéménide » ; etc. — Sur la forme de *nāma* dans les appositions, v. § 312.

B. Groupements avec *hya, tya-*.

§ 380. Le démonstratif *hya, tya-* sert souvent à relier à un nom une détermination : complément, adjectif ou apposition. Il est traité comme un mot isolé, toujours précédé et suivi de la marque de séparation de mots. Ce n'est pas un simple élément de jonction, et il garde quelque chose de sa valeur démonstrative, en ceci qu'il intervient là seulement où le groupe de noms est déterminé. Il équivaut ainsi à une sorte d'article déterminé.

a. Complément.

§ 381. Il n'est pas fréquent qu'un génitif soit relié par *hya, tya-* au nom qu'il détermine.

Le génitif suit d'ordinaire le nom qu'il détermine : B. I, 69 et 71 *viθam tyām amaxam* « notre famille » (la famille bien connue de Darius) ; B. I, 88 *avam kāram tyam nadi(n)tabirahyā* « cette armée de Nidintubel (dont il a déjà été question) » (de même 95, sans *avam*) ; B. III, 45 *kāra hya manā avam kāram tyam vahyazdātahyā aja* « mon armée a battu cette armée de Vahyazdāta » (il a été question précédemment de ces deux armées).

Il est plus rare que le génitif précède : B. I, 23 *tyanā manā dātā* « par ma loi » (tandis qu'on a l'ordre plus ordinaire dans NR. a. 21 *dātam tya manā* « ma loi ») ; B. IV, 87 *tyām imaišām martiyānā[m] [ta]u(x)mām* « la famille de ces hommes » (les chefs perses qui ont soutenu Darius et qu'il vient d'énumérer) ; NR. a 56 *hyā a(h)uramazdāha f^a^ramānā hauvtaiy gastā mā θadaya* « le commandement (bien connu) d'Ahuramazdā, qu'il ne te semble pas répugnant ».

On a un complément au locatif dans : B. I, 80 *bābairuš hamiçiya abava xšaçam tya bābairuviyam hauv agrbāyatā* « Babylone

s'est révoltée; celui-ci s'est emparé de la royauté de Babylone ». Le génitif et le locatif sont côte à côte dans : Dar. Pers. e 13 *yaunā tyaiy (h)uškahyā utā tyaiy d^arayahyā* « les Grecs du continent et (les Grecs) dans la mer ». On a d'autres cas dans : B. III, 26 *kāra pārsa hya viθāpatiy* « l'armée perse, près de la famille » (il en a été question avant) ; NR. a. 25 *sakā tyaiy taradraya* « les Saces d'au delà de la mer » (désignation d'une province) ; sans doute aussi Dar. Pers. e 22 *hyā duvaiš[ta]m šiyātiš* « le bien-être pour longtemps (?) ».

b. Adjectif.

§ 382. L'adjectif avec *hya, tya-* suit d'ordinaire le substantif; toutefois *aniya* garde sa place avant : B. III, 32 *hya aniya kāra pārsa* « le reste de l'armée perse » (l'autre partie dont il vient d'être question s'est révoltée). Les autres adjectifs suivent le substantif : B. I, 79 *kāra hya bābairuviya haruva ahiy avam nadi(n)tabiram ašiyava* « l'armée babylonienne est allée tout entière vers ce Nidintubel » (cette armée a déjà été indiquée) ; B. II, 20 *avam kāram tyam mādam* « cette armée mède » (déjà indiquée) ; B. II, 25 *kāra [hya ma]nā avam kāram tyam hamiçiyam aja* « mon armée a battu cette armée rebelle » (les deux armées sont celles dont il a été question dans tout le récit précédent) ; Dar. Pers. e. 3 *xšāyaθiya dahyunām tyaišām parunām* « roi des provinces nombreuses » (les provinces bien connues de l'Empire) ; NR. a. 58 *paθim tyām rāstām* « la voie droite » (par excellence) ; etc. On notera *hya* près du superlatif dans la formule Dar. Pers. d (et ailleurs) *a(h)uramazdā vazrka hya maθišta bagānām* « Ahuramazdā puissant, le plus grand des dieux ».

La présence de *hya, tya-* permet de séparer l'adjectif de son substantif : Dar. Pers. d 6 *iyam dahyāuš pārsa tyām manā a(h)uramazdā f^arābara hyā naibā (h)uvaspā (h)umartiyā ... hačā aniyanā naiy trsatiy* « cette province, la Perse, qu'Ahuramazdā

m'a remise, la belle, aux bons chevaux, aux bons hommes, ... ne craint personne » (on notera l'apposition, sans *hyā,* de *pārsa,* laquelle ne comporte pas notation du genre féminin); Dar. Sz. c. 3 *hya d[ā]rayavahauš X.yahyā xšaçam f^arābara tya vazrkam tya [(h)uvaspam (h)u]martiyam* « qui a remis au roi Darius le royaume puissant, aux bons chevaux, aux bons hommes ».

c. Apposition.

§ 383. C'est dans le cas de l'apposition que la valeur déterminée de la forme à *hya* se voit le mieux. Après que *Gaumāta* a été annoncé par *martiya maguš* « un homme mage », il est désigné : B. I, 46 *gaumāta hya maguš* « Gaumāta le mage » ; 49 *avam gaumātam tyam magum* « ce Gaumāta le mage » ; etc.

On peut encore noter : Xerx. Van 17 *dārayava(h)uš xšāyaθiya hya manā pitā* « le roi Darius mon père » ; B. I, 39 *adam bardiya amiy hya kurauš puça ka(n)bujiyahyā b^ar[ā]tā* « moi je suis Bardiya, le fils de Cyrus, le frère de Cambyse » (l'apposition est séparée par le mot accessoire *amiy* du nom auquel elle se rapporte ; *hya* commande une double apposition, sans être répété) ; B, I, 78 *adam nabukudračara amiy hya nabunaitahyā puça* « moi, je suis *Nabukuduri-uṣur,* le fils de Nabunaïd » (aussi avec insertion de *amiy*); Xerx. Pers. c. *ima hadiš dārayava(h)uš X. akunauš hya manā pitā* « le roi Darius, mon père, a fait ce siège » (*akunauš* est inséré entre le mot et l'apposition).

Avec une sorte d'adverbe on a : B. I, 9 = B. a 14 VIII *manā tau(x)māyā tyaiy paruvam xšāyaθiyā aha* « huit (hommes) de ma famille, deux (hommes) d'autrefois ont été rois » ; Dar. Pers. e. 14 *dahyāva tyā parauvaiy* « provinces de l'Est ».

d. hya, tya- sans substantif.

§ 384. On trouve *hya, tya-* avec des adjectifs pris substanti-

vement : B. I, 67 *adam tya parāb[rta]m patiyābaram* « moi, j'ai rapporté ce qui était enlevé » (allusion au *xšaçam parābrtam* indiqué 61-62) ; Xerx. Van 18 *hauv ... vasaiy tya naibam akunauš* « il a fait le bien (qu'on voit réalisé) en quantité » ; B. I, 15 *tyaiy d^{a}rayahyā* « les gens de la mer » (litt. « dans la mer ») pour désigner une province.

VII. Mots accessoires.

§ 385. Les mots accessoires, fléchis ou non fléchis, sont écrits les uns près des mots sur lesquels ils portent, sans marque de séparation de mots, les autres isolément.

§ 386. Les anciens mots enclitiques sont toujours notés sans séparation de mots. Il en est ainsi de *čā* « et » (cf. skr. *ca,* gr. τε, lat. *que*), dont l'emploi n'est du reste pas fréquent, tandis que le mot nouveau *utā,* à sens plus fort, est toujours écrit isolément : B. I, 65 *abičariš gaiθāmčā māniyamčā viθbiščā* « le , et les biens et la maison et les » ; B. I, 66 *pārsam[č]ā mādam[č]ā utā aniyā dahyāva* « et la Perse et la Médie et les autres provinces » ; Dar. Pers. d 9 *vašnā a(h)uramazdāha manačā dārayavahauš xšāyaθiyahyā* « par la volonté d'Ahuramazdā et de moi Darius roi ».

De même *vā* « ou » (cf. skr. *vā,* gr. -Ϝε, lat. *ue*) : B. I, 20 *xšapavā raučapativā* « ou de nuit ou le jour » ; B. IV, 77 *im[ā]m dipim imaivā patikarā* « cette inscription ou ces images » (de même IV, 70-71 et 73) ; *vā* relie deux phrases B. IV, 68 *[hya] d^{a}raujana ahatiy hyavā [zu]rakara ... ahatiy* « qu'un menteur ou qui sera faisant le mal ... ».

La particule *čiy* (cf. skr. *cit*) est aussi enclitique ; et il en est probablement de même de *kaiy,* dont on n'a pas le correspondant ailleurs. Mais *kā* est un mot autonome (sur ces particules, v. § 336).

Aux pronoms enclitiques skr. *me, te,* gr. μοι, τοι, ʽοι, le perse répond par *maiy, taiy, šaiy* (cf. § 342 et 344), qui sont toujours ajoutés à un mot précédent sans marque de séparation. De même *šim, šiš, šām* sont enclitiques. Mais *diš* ne l'est pas toujours (v. § 345). L'accusatif *mām* qui répond à la forme tonique skr. *mām* est en général écrit isolément; mais il est une fois lié à un mot précédent (v. § 340). Le cas de *hačāma* « de moi » est à part : *-ma* y répond à la forme tonique skr. *mát*; mais p. *-ma* n'est pas attesté en dehors de ce groupe; et *-ma* fait corps avec *hačā*.

§ 387. En principe, les postpositions sont ajoutées au nom qu'elles déterminent, sans séparation de mots, tandis que les prépositions sont écrites isolément. La postposition *-ā* du locatif fait toujours corps avec le mot précédent; il en est de même de *patiy* dans *raučapati-vā* « ou le jour », dans *hyapatiy* « vers quoi » et dans *viθāpatiy*; de *parā* dans *avaparā* « de ce côté »; de *adiy* dans *(h)ufraštādiy* B. IV, 69; il faut rappeler aussi *avahyarādiy* « à cause de ceci ». Il est probable que *pdiy, padiy* est également une sorte de postposition, signifiant « à la suite de » (sans doute ancien locatif de *pad-* « pied »; cf. gr. πεδα, arm. *het* « après ») dans B. III, 73 *nipadi[y] t[ya]iy ašiyava* « il est parti à leur suite » (pour le poursuivre) et dans *yadipad^i[i]y* NR. a. 38.

En revanche les prépositions ne sont liées au mot suivant que dans des locutions toutes faites: *pasāva* « après ceci, ensuite » (*pasā* + *ava*); *f^arahavam* (*f^ara-* + *harvam*) « en tout »; [*ta*]*radraya* « au delà de la mer », *patipadam* « en place ». Dans tous les autres cas, elles sont notées isolément et orthographiées comme des mots isolés, ainsi *upā mām* (v. les exemples § 359, 365, 366 et 368).

§ 388. Le mot *apiy* « même », d'ordinaire ajouté à *duraiy* « au loin », s'écrit isolément, ainsi Dar. Elv. 18-19; le fait qu'il y a là un groupe de mots usuel a peut-être entraîné

l'absence de marque de séparation dans un cas, où l'orthographe est du reste visiblement incorrecte, NR. a. 12 *d*^{u}*uria-piy, duraiapiy,* et où l'on est par suite tenté de voir un lapsus accidentel.

§ 389. Le mot invariable qui sert d'ordinaire à coordonner des noms est *uta, utā* « et aussi, et », qui s'emploie volontiers sous forme répétée : B. I, 40 *pasāva kāra haruva hamiçiya abava hačā ka(n)bujiyā abiy avam [a]šiyava utā pārsa utā māda utā aniyā dahyāva* « ensuite l'armée est tout entière devenue rebelle ; de Cambyse elle est passée à lui, et aussi la Perse, et aussi la Médie, et aussi les autres provinces » ; B. II, 74 *adamšai[y] utā nāham utā gaušā utā h(i)<z>bānam f*^{a}*rājanam* « je lui ai coupé et le nez et les oreilles et la langue ». Mais ce n'est pas chose nécessaire : B. II, 81 *kāram pārsam utā mādam* « l'armée perse et mède ». Dans Dar. Pers. e 10 et suiv., les provinces sont énumérées par simple juxtaposition ; mais les Grecs dont il est distingué deux espèces sont désignés par *tyaiy (h)uškahyā utā tyaiy d*^{a}*rayahyā* « les Grecs du continent et ceux de la mer » ; puis, après l'énumération de toutes les provinces occidentales de l'empire, les autres provinces sont annoncées par *utā dahyāva tyā parauvaiy* « et aussi les provinces à l'Orient », et l'énumération par juxtaposition : *asagarta, parθava* ... « la Sagartie, la Parthie, ... », reprend.

CHAPITRE VI

LA PHRASE

Trop peu nombreux et d'une nature trop particulière, les textes ne permettent pas de faire une théorie complète de la phrase. On ne trouvera donc ici que des indications toutes fragmentaires.

I. Phrase nominale.

§ 390. Il n'y a jamais de copule là où celle-ci serait à la 3ᵉ personne de l'indicatif; la copule figure en principe dans tous les autres cas.

Le participe en *-ta-* étant encore nettement un adjectif, les phrases où le verbe se présente sous la forme du participe (v. § 214) ont le caractère grammatical de phrases nominales.

Voici quelques types de la phrase nominale régulière sans copule : B. I, 4 = B. a 5 *manā pitā Vištāspa* « mon père est Vištāspa » (et de même dans les autres cas pareils) ; B. I, 13 *imā dahyāva tyā manā patiyāiša* « voici les provinces qui sont venues à moi » (et de même dans les cas pareils) ; B. I, 27 *ima tya manā krtam* « voici ce qui a été fait par moi » (deux exemples dans cette courte phrase) ; B. II, 19 [*vi*]*darna nāma pārsa manā ba*(*n*)*daka avamšām maθištam akunavam* « un

nommé Vidarna, Perse, est mon serviteur ; j'en ai fait leur chef » (type de phrase fréquent) ; B. II, 27 *avaθāšām hamaranam krtam pasāva hauv [kā]ra hya manā ka(n)pada nāmā dahyāuš mādaiy avadā mām amāniya* (lire *amānaya*) « un combat a été ainsi livré par eux ; ensuite cette mienne armée — il y a en Médie une province du nom de Kanpada — là elle m'a attendu » (deux exemples; il s'en trouve beaucoup d'analogues) ; B. II, 38 *hamiçiyā ha(n)gmatā* « les rebelles se sont réunis » ; etc.

§ 391. Il n'y a que deux exemples de *astiy* et un de *ha(n)tiy* dans les inscriptions ; dans les trois cas, il s'agit d'exprimer l'existence : B. IV, 46 *[ap]imaiy aniyaščiy vasaiy astiy krtam* « et il y a bien autre chose de fait par moi » ; de même IV, 51 *avaišām av<aθ>ā naiy astiy krtam yaθā* ... « il n'y en a pas autant de fait par eux que ... » (le fait que *naiy* précède *astiy,* et non le prédicat *krtam,* suffit à marquer que *astiy* indique l'existence, et n'est pas une copule ; cf. § 404) ; B. IV, 61 *an[iyāha ba]gāha tyaiy ha(n)tiy* « les autres dieux qui existent ».

§ 392. Là où des formes du verbe « être » servent de copule, elles se placent d'ordinaire immédiatement après le prédicat ou, si le prédicat est un groupe de plusieurs mots, après le premier mot du prédicat : B. I, 11 *vašnā a(h)uramazdāha adam xšāyaθiya amiy* « par la volonté d'Ahuramazdā, moi, je suis roi » ; B. I, 14 *[a]damšām xšāyaθiya aham* « moi, j'ai été leur roi » ; B. I, 19 *ma[n]ā ba(n)dakā aha(n)tā* « elles ont été mes servantes » ; B. I, 45 *aita xšaçam hačā paruviyata amāxam tau(x)māyā aha* « cette royauté était à notre famille dès le principe » ; B. II, 18 *kāra pārsa u[tā m]āda hya upā mām aha hauv kamnam aha* « l'armée perse et mède qui était près de moi, elle était peu de chose » ; B. III, 70 *pasāva hauv mart[iya] hya avahyā kārahyā maθ[išta a]ha tyam vahyazdāta f^{a}rāišaya* « ensuite cet homme qui était le chef de cette armée

que Vahyazdāta a envoyée ... » ; B. e. 5 *adam xšaθrita amiy (x)uvaxštrahya tau(x)māyā* « je suis Xšaθrita, de la famille de Cyaxare » ; B. IV, 39 *dahyāušmaiy duruvā ahatiy* « ma province sera solide » ; etc.

§ 393. L'absence de copule dans les cas de ce genre a des raisons particulières : B. I, 1 = B. a, 1 *adam dārayava(h)uš xšāyaθiya* « c'est moi le roi Darius » est une formule officielle ; et B. I, 10 = B. a, 16 *adam navama* « je suis le neuvième » vient après une phrase ainsi conçue : « huit de ma famille ont été rois », où figure la copule ; c'est le mouvement général de la phrase qui dispense ici de l'emploi de la copule.

§ 394. Quand le verbe « être » est en tête de la phrase, c'est qu'il indique l'existence : B. I, 48 *naiy aha martiya naiy pārsa naiy māda naiy amāxam tau(x)māyā kaščiy hya* ... « il n'y avait pas d'homme ni perse ni mède ni personne de notre famille qui ... ».

§ 395. Le thème de présent *bava-* « devenir » se comporte comme la copule exprimée ; le verbe suit immédiatement le prédicat : B. I, 60 *adam xšāyaθiya abavam* « moi, je suis devenu roi » ; B. II, 79 *hauvmaiy hamiçiya abava* « il est devenu rebelle contre moi » ; B. III, 9 *pasāva dahyāuš manā abava* « ensuite la province est devenue mienne » ; NR. a. 43 *adataiy azdā bavātiy* « et que tu saches » ; etc. Il y a des flottements quand le prédicat est complexe : B. III, 78 *bābairuviyā hamiçiyā abava hačāma* « les Babyloniens sont devenus rebelles contre moi » (même ordre B. II, 92) ; mais B. III, 81 *kāra bābairuviya hačāma kamiçiya abava* « l'armée babylonienne est devenue rebelle contre moi » (même ordre B. II, 6 ; III, 26-27). On lit B. III, 83 *hauv xšāyaθiya abava bābairauv* « il est devenu roi à Babylone » ; même ordre B. I, 76-77 (à côté de B. I, 75 *adam (x)uvajaiy xšāyaθiya amiy* « moi, je suis roi en Susiane ») et II, 17.

II. Phrase verbale.

§ 396. Dans la phrase verbale, il faut tenir compte du sujet, du verbe et des divers compléments que le verbe peut éventuellement recevoir.

§ 397. L'ordre usuel est : sujet, complément direct, verbe. Il arrive que certains compléments autres que ceux mis à l'accusatif suivent le verbe. Mais en principe le verbe ne commence par la phrase.

Le verbe ne précède les autres éléments de la phrase que dans un seul cas, la formule souvent répétée : *θātiy dārayava(h)uš xšāyaθiya* « le roi Darius proclame » ; et de même *θātiy xšayāršā xšāyaθiya* « le roi Xerxès proclame » ; mais on sait que la langue des formules présente des archaïsmes et des dialectismes (v. § 8 et suiv.).

§ 398. L'ordre le plus usuel est celui qu'on observe dans des phrases comme B. I, 30 *pasāva ka(n)b[ujiya a]vam bardiyam avāja* « ensuite Cambyse a tué ce Bardya », ou, même avec un adjectif indiquant la direction, I, 32 *pasāva ka(n)bujiya mudrāyam [ašiya]va* « ensuite Cambyse est parti pour l'Égypte » ; B. IV, 5 *XIX hamaranā akunavam vašn[ā a(h)ura]mazdāha adamšiš ajanam utā IX xš[āyaθiy]ā agrbāyam* « j'ai livré 19 batailles ; par la volonté d'Ahuramazdā je les ai gagnées ; et j'ai pris 9 rois » ; B. II, 73 *adamšai[y] utā nāham utā gaušā utā h(i)<z>bānam f^a^rājanam* « moi je lui ai coupé et le nez et les oreilles et la langue ». Il arrive qu'un démonstratif ou un pronom personnel suive le complément direct au lieu de le précéder : B. III, 82 *bābairum hauv agrbāyatā* « celui-ci s'est emparé de Babylone ». Mais il est rare qu'un complément direct suive le verbe ; c'est sans doute le parallélisme des deux verbes (v. § 406) qui a entraîné cet ordre exceptionnel : B. III, 4

pasāva vištāspa ayasatā avam kāram ašiyava « ensuite Vištāspa a pris avec lui cette armée ; il est parti ». Même deux accusatifs sont mis avant le verbe NR. a 53 *aita adam a(h)uramazdām jadiyāmiy* « je demande ceci à Ahuramazdā » ; une grosse addition, groupée avec *a(h)uramazdām*, détermine sans doute le changement de cet ordre usuel dans : Dar. Pers. d 20 *aita adam yānam jadiyāmiy a(h)uramazdām hadā v^{i}iθbiš bagaibiš* « je demande cette faveur à Ahuramazdā avec les dieux » ; enfin tous les compléments sont après dans B. I, 46.

§ 399. Les compléments autres que le complément direct peuvent se trouver soit avant soit après le verbe, de sorte que le verbe figure souvent à la fin, mais aussi parfois à l'intérieur de la phrase. Des phrases comme les suivantes sont courantes : B. II, 4 *pasāva avam nadi(n)tabairam adam bābairauv avāja-[nam]* « ensuite j'ai tué ce Nidintubel à Babylone ». Le mot de la phrase qui est à l'initiale semble être en évidence ; c'est sur Ahuramazdā qu'insiste Darius dans : B. I, 11 *va[šnā] A(h)uramazdāha adam xšāyaθiya amiy a(h)uramazdā xšaçam manā f^{a}rābara* « par la volonté d'Ahuramazdā, je suis roi ; Ahuramazdā m'a remis la royauté » ; et c'est sur « moi » qu'insiste Darius dans : B. I, 18 *vašnā a(h)uramazdāha ma[n]ā ba(n)dakā aha(n)tā manā bājim abara(n)tā* « par la volonté d'Ahuramazdā, elles ont été mes servantes ; à moi elles ont apporté tribut ». Le fait de placer un complément après le verbe paraît être aussi un moyen de le mettre en relief ; ainsi *gāθavā* « en place », qui est inexpressif, précède le verbe dans B. I, 62 *adamšim gāθavā avāstāyam* « je l'ai mis en place » (de même NR. a 36 avec *niyašādayam*) ; dans l'exemple cité de B. II, 4, *bābairauv* n'a pas d'importance ; c'est au contraire un mot essentiel dans B. I, 78 *hauv udapatatā bābairauv* « il s'est soulevé à Babylone ». On a de même B. II, 64 *pasāva adam nijāyam hačā bābairauš ašiyavam mādam yaθā mādam parārasam* ... « ensuite j'ai quitté Babylone ; je suis parti pour la

Médie ; quand j'ai été arrivé en Médie ... » (on notera la place différente de *mādam* dans la première phrase, où une chose nouvelle est indiquée, et dans la seconde, où la conséquence du fait précédent est donnée). Dans B. IV, 3 *ima tya adam akunavam vašnā a(h)ura[mazd]āha hamahyāyā θarda* « voici ce que j'ai fait par la volonté d'Ahuramazdā en une même année », *ima* sert à annoncer le résumé qui suit et dit quelque chose de nouveau ; l'ordre est autre, moins expressif, dans la conclusion B. IV, 40 *ima tya adam akunavam vašnā a(h)uramazdāha [ha]ma[h]yāyā θarda akunavam* « voilà ce que j'ai fait ; je l'ai fait par la volonté d'Ahuramazdā en une même année ». Deux compléments de lieux essentiels suivent le verbe dans : B. III, 1 *pasāva adam kāram pārsam f^arāišayam abiy vištāspam hačā ragāyā* « ensuite j'ai envoyé l'armée perse de Ragā vers Vištāspa ». Ce n'est pas seulement la présence d'une phrase relative, c'est sans doute aussi l'importance de l'indication qui décide de la place du second complément dans B. I, 83 *pasāva adam bābairum ašiyavam abiy avam nadi(n)tabairam hya nabukudračara aga[uba]tā* « ensuite je suis parti pour Babylone vers ce Nidintubel qui se disait Nabukudurri-uṣur ». Le mot expressif *vasaiy* se trouve plusieurs fois en fin de phrase, ainsi B. I, 88 *[a]vadā avam kāram tyam nadi(n)tabairahyā adam ajanam vasaiy* « là j'ai battu cette armée de Nidintubel beaucoup ».

Toutefois il ne faut pas chercher des raisons d'expression dans tous les cas où un complément est après le verbe ; on ne voit pas quelles raisons autres que l'équilibre de la phrase ont pu décider de l'ordre dans : B. IV, 31 *imaiy IX xšāyaθiyā [ada]m agrbāyam a(n)tar imā hamaranā* « j'ai pris ces 9 rois dans ces combats ».

§ 400. Un adjectif prédicat apposé au verbe dans la phrase verbale précède le verbe : B. I, 43 *ka(n)bujiya (x)uvāmršiyuš amariyatā* « Cambyse est mort de sa propre mort » ; B. I, 82 *hauv aç[i]na basta anayatā a[biy m]ām* « cet Açina m'a été

amené lié » ; Xerx. Van 22 *dipim naiy nipištām akunauš* « il n'a pas fait écrire l'inscription ».

Observation générale.

§ 401. Soit dans la phrase nominale, soit dans la phrase verbale, l'ordre des mots est réglé par des usages sensiblement constants. Mais il n'y a guère de règles absolues ; l'ordre des mots ne sert en rien à exprimer les fonctions grammaticales. Une différence très menue de l'effet expressif cherché suffit à faire changer l'ordre des mots. Dans des phrases qui semblent exactement comparables, on observe parfois des ordres différents : B. IV, 72 *ya[diy] imām di[pim] vaināh(i)[y] imaivā patikarā naiydiš vikanāh(i)[y]* « si tu vois cette inscription ou ces images, et que tu ne les détruises pas », et B. IV, 77 *yadiy im[ā]m dipim imaivā patikarā vaināh(i)y vikanāh(i)diš* « si tu vois cette inscription ou ces images, et que tu les détruises ».

III. Mots accessoires de la phrase.

1° *Règle de la place des petits mots accessoires.*

§ 402. Les pronoms personnels atones et les anaphoriques ont conservé la place qu'ils avaient en indo-iranien, immédiatement après le premier mot de la phrase, ainsi : B. II, 75 *haruvašim kāra avaina* « toute l'armée l'a vu ».

On ne voit pas qu'aucune particule portant sur toute la phrase vienne encore occuper cette place après le premier mot. Toutefois l'ordre *imaivā patikarā* « ou ces images », avec *vā* tombant sur le premier élément du groupe de mots, est ancien. *Aparam* « par la suite » vient après le relatif *hya* « qui » dans tous les cas où l'on rencontre cet adverbe.

Il arrive que le nominatif *adam* « moi » figure à l'intérieur de la phrase comme s'il était un mot accessoire ; mais ceci

marque seulement que ce « moi » n'est pas en évidence, et qu'il est faiblement accentué ; cela ne va pas jusqu'à en faire un petit mot accessoire comme les pronoms atones enclitiques indiqués ci-dessus.

2° *Négations.*

§ 403. Il y a deux négations, l'une *niy, naiy* (cf. zd *nōiṭ*, skr. *net,* p. *ni*) pour la phrase déclarative, et l'autre *ma, mā* (cf. skr. *mā,* zd *mā,* p. *mā*) pour la prohibition.

§ 404. *naiy.*

naiy est une négation forte, toujours autonome et qui est précédée et suivie d'un signe de séparation de mots. La force de *naiy* se marque en ceci que c'est le mot employé pour signifier « ni ». Toutefois la négation est par nature un mot accessoire ; elle précède le verbe dans les phrases verbales, le prédicat dans les phrases nominales et ne tombe sur le sujet ou sur un complément qu'au sens de « ni ». Voici quelques exemples :

B. I, 48 *naiy aha martiya naiy pārsa naiy māda naiy amāxam tau(x)māyā kaščiy hya* ... « il n'y avait pas d'homme ni perse, ni mède, ni personne de notre famille, qui ... ».

B. I, 52 *adam naiy bardiya amiy hya kurauš puça* « je ne suis pas Bardiya, le fils de Cyrus ».

B. I, 53 *kaščiy naiy adršnauš čiščiy θastanaiy* « personne n'osait rien dire ».

B. II, 20 *avam kāram tyam mādam jatā hya manā naiy gaubataiy* « battez cette armée perse qui se déclare non mienne » (la négation précède, non *manā* sur laquelle elle porte pour le sens, mais le verbe *gaubataiy*).

La négation *naiy* s'emploie avec le subjonctif aussi bien qu'avec l'indicatif, ainsi :

B. IV, 73 *ya[diy] imām dip[im] vaināh(i)[y] imaivā patikarā naiydiš vikanāh(i)v* « si tu vois cette inscription ou ces images, et que tu ne les détruises pas ».

§ 405. *mā*.

La négation *mā* se trouve avec l'injonctif (v. § 222) et avec l'optatif (v. § 231-232). On notera le tour Dar. Pers. d 18 *abiy imām dahyāum mā ajamiyā mā ha[i]nā mā dušiyāram [m]ā d^a^rauga* « que sur ce pays ne vienne ni l'armée ennemie ni la mauvaise récolte ni le mensonge ». Avec le subjonctif, on ne rencontre que le groupe *mātya* (v. § 411), et alors la négation est reprise le cas échéant par *naiy*, ainsi B. IV, 49.

3° *Coordination.*

§ 406. Le perse use peu de moyens de coordination entre les phrases ; d'ordinaire les phrases sont simplement juxtaposées ; le lien, quand il y en a un, est le plus souvent exprimé par le démonstratif *hauv, ava-* ou par ses formes adverbiales *avadā, avaθā* (v. § 329), ou par *pasāva* (*pasa* + *ava*) « après ceci, ensuite ». Voici des exemples caractéristiques de phrases juxtaposées sans aucun élément de jonction :

B. II, 2 *pasāva nadi(n)tabaira hadā kamnaibiš asabāraibiš am[uθa bā]bairum ašiyava* « ensuite Nidintubel avec peu de cavaliers est parti ; il s'est mis en marche vers Babylone ».

B. IV, 8 [*hauv ad*]*urujiya avaθā aθaha* « il a menti ; il a parlé de la manière suivante ».

B. IV, 77 *yadiy im*[*ā*]*m dipim imaivā patikarā vaināh(i)y vikanāh(i)diš* « si tu vois cette inscription ou ces images, si tu les détruis ».

Il y a toute une série de phrases négatives parallèles dans B. IV, 63 *naiy ari*[*ka*] *aham naiy d^a^raujana aham naiy zurakara aham* [*naiy a*]*da*[*m na*]*imaiy tau(x)mā* « je n'ai pas été hostile, je n'ai pas été menteur, je n'ai pas été malfaisant, ni moi, ni ma famille » ; on observe ici une série de juxtapositions, et la façon dont *naimaiy tau(x)mā* est ajouté est caractéristique.

§ 407. Le seul mot non fléchi qui serve à la coordination des phrases est celui qui signifie « et » avec force (l'ancien *čā,*

enclitique, étant faible) : *uta, utā* « et aussi, et », ainsi : B. II, 3 *pasāva adam bābairum ašiyavam [vašnā a(h)ura-mazd]āha utā bābairum agrbāyam utā avam nadi(n)taba[iram agrbāya]m* « ensuite je suis parti pour Babylone par la volonté d'Ahuramazdā, et j'ai pris Babylone et j'ai pris ce Nidintubel ».

L'exemple suivant montre comment *utā* sert à distinguer deux séries d'événements :

B. II, 87 *kāra hya manā avam kāram tyam hamiçiyam aja utā čiça(n)taxmam agrbāya anaya abiy mām pasāvašaiy adam utā nāham utā gaušā f^{a}rājanam* « mon armée a battu cette armée rebelle ; et aussi elle a pris Ciçantaxma, elle me l'a amené ; ensuite je lui ai coupé et le nez et les oreilles ». On notera ici les deux événements contemporains réunis par *utā* « et aussi », les deux faits liés, marqués par simple juxtaposition ; enfin la succession marquée par *pasāva*.

En somme *utā* est un mot à sens fort, et ne peut être traduit par « et » que d'une manière un peu inexacte.

Le mot *ada, adā* « alors » est au début de quelques phrases, ainsi NR. a 43 et 45 (*ada-taiy* « alors à toi »), et, avec *-kaiy* B. II, 11, etc. ; mais il a son sens plein de « alors » ; on trouve du reste le groupe *adakaiy* « alors » à l'intérieur d'une phrase relative B. IV, 81.

IV. Subordination.

§ 408. La subordination est marquée soit par *hya, tya-* (cf. § 331) en fonction de relatif et par le neutre *tya* au sens de « que », soit par des conjonctions appartenant au thème de l'ancien relatif *ya-* (v. § 337).

1° *Phrases relatives.*

§ 409. Les phrases relatives du perse sont de types très divers.

Il y en a de toutes simples, comme dans le type très fréquent :

B. IV, 3 *ima tya adam akunavam* « voici ce que j'ai fait ».

Ou :

B. I, 51 *kāram vasaiy avājaniyā hya paranam bardiyam adānā* « il pourrait tuer en quantité le peuple qui connaissait Bardiya auparavant ».

Très souvent l'antécédent est accompagné du démonstratif *hauv, ava-* ; et alors l'antécédent peut ou suivre ou précéder la phrase relative :

NR. a. 20 *tyašām hačāma aθah(i)y ava [a]kunava* « ce qui leur a été commandé par moi, ils l'ont fait » ; de même ib. 36 [*tya*]-*šām adam aθaham ava akunava* « ce que je leur ai commandé, ils l'ont fait ».

B. III, 58 *vivānam jatā utā avam kāram hya dārayavahauš xšāyaθiyahyā gaubataiy* « battez Vivāna et cette armée qui se dit l'armée du roi Darius ».

B. II, 20 *avam kāram tyam mādam jatā hya manā naiy gaubataiy* « battez cette armée mède qui ne se dit pas mienne ».

Le substantif antécédent est exprimé près de la phrase relative, et au nominatif, puis repris par le démonstratif dans la phrase principale dans des cas tels que le suivant :

B. II, 30 *kāra hya hamiçiya manā naiy gaubataiy avam [jad]iy* « l'armée rebelle qui ne se dit pas mienne, bats-la » (cf. § 242).

Souvent la phrase relative est enchâssée dans la principale :

B. II, 66 *avadā hauv fravartiš hya mādaiy xšāyaθiya agaubatā aiš* « là est allé ce Phraorte qui se disait roi en Médie ».

Là où le démonstratif figure après la phrase relative, l'antécédent peut être tenu pour appartenir à la relative dans un cas tel que :

B. II, 18 *kāra pārsa u[tā m]āda hya upā mām aha hauv*

kamnam aha « l'armée perse et mède qui était près de moi, elle était peu de chose ».

Le verbe de la phrase relative peut être un subjonctif :

B. IV, 38 *mart[iya hya d^a rau]jana ahatiy avam (h)ufraštam prsā* « l'homme qui sera menteur, punis-le bien puni ».

B. IV, 41 *tuvam kā hya uparam imām dipi[m] patiprsāh(i)y tya manā vrnavatām θuvām* « toi qui à l'avenir interrogeras cette inscription, crois à ce que j'ai fait ».

Dans la phrase suivante, le pronom accessoire *maiy,* ajouté à *utā*, premier mot de la phrase (§ 407), se trouve précéder *tya* :

Xerx. Pers. a 13 *vasaiy aniyaščiy naibam krtam anā pārsā tya adam akunavam utamaiy tya pitā akunauš* « beaucoup d'autre bien a été fait dans cette Perse, que j'ai fait et que mon père a fait ».

La conjonction *tya.*

§ 410. La forme *tya* de nominatif-accusatif neutre singulier du relatif *tya-* sert en quelque sorte de conjonction équivalant à « que » dans trois ou quatre exemples ; le sens ancien de « ceci » est toujours visible, et l'équivalence avec « que » est un fait de traduction plus qu'elle n'exprime la valeur exacte de *tya* dans la langue.

B. I, 31 *kārahy[ā naiy] azdā abava tya bardiya avajata* « il n'a pas été connu de l'armée que Bardiya avait été tué » (littéralement : « à l'armée il n'y a pas eu nouvelle, ceci : Bardiya a été tué »).

B. I, 52 *mātyamām xšnāsātiy tya adam naiy bardiya amiy* « qu'elle ne me reconnaisse pas (et ne voie pas) que je ne suis pas Bardiya (litt. « qu'elle ne me reconnaisse pas, ceci, je ne suis pas Bardiya »).

B. IV, 34 *d^a rauga di[š hamiçiy]ā akunauš tya imaiy kāram adurujiyaša* « le mensonge les a rendus rebelles en ce qu'ils ont trompé l'armée ».

Il y a sans doute aussi un exemple dans une phrase mutilée NR. a 38-39 ; on y voit *tya* annoncer une proposition directe.

§ 411. La forme *tya* est liée à *mā*, sans séparation de mot, et le subjonctif suit, dans certaines phrases prohibitives :

B. I, 52 *mātyamām xšnāsātiy* « qu'elle ne me reconnaisse pas ».

B. IV, 43 *mātya [d^{a}rau]jiyāh(i)y* « ne le tiens pas pour un mensonge ».

B. IV, 71 *mātya vikanāh(i)y* « ne (les) détruis pas » est construit parallèlement à l'impératif *pari[ba]rā* « conserve (les) ».

Il y a encore un exemple B. IV, 48 et suiv., mais où la forme du verbe est mutilée.

Il n'y a de subjonctif avec *mā* que si *tya* suit ainsi *mā* immédiatement.

2° *Phrases précédées de conjonctions.*

§ 412. Les conjonctions, dont aucune n'a survécu en persan, mais qui sont ou indo-iraniennes ou de type indo-iranien (cf. § 337), sont toutes dérivées de l'ancien relatif *ya-* ; leur caractère relatif est encore visible partout.

§ 413. *a. yaθā.*

yaθā « comme » a pour corrélatif *avaθā* « ainsi », qui se trouve souvent dans la phrase principale.

B. I, 23 *yaθāšām hačāma aθah(i)y [a]vaθā akunavayatā* « comme il leur a été ordonné par moi, ainsi il a été fait ».

B. I, 70 *avaθā adam hamataxšaiy* ... *yaθā gaumāta hya maguš viθam tyām amāxam naiy parābara* « j'ai fait en sorte ... que Gaumāta le mage n'ait pas eu supplanté notre famille ».

La présence du corrélatif *avaθā* n'est pas de rigueur :

B. V, 28 *avadā aniyam maθiš[tam ak]unavam ya[θā mām k]āma aha* « j'ai fait là d'un autre leur chef comme je l'ai voulu ».

La conjonction *yaθā* sert à exprimer la succession dans le

temps (comme le fr. *comme*), souvent avec *pasāva* « après ceci, ensuite » :

B. II, 32 *yaθā arminam parārasa pasāva [hamiç]iyā ha(n)gmatā* « lorsqu'il a été arrivé en Arménie, ensuite les rebelles se sont réunis ».

B. IV, 3 *ima tya adam akunavam ... pasāva yaθā x[šāyaθiya] abavam* « voici ce que j'ai fait après que je suis devenu roi ».

Mais *pasāva* n'est pas nécessaire :

B. I, 31 *yaθā ka(n)bujiya bardiyam avāja kārahy[ā naiy] azdā abava tya bardiya avajata* « quand Cambyse a tué Bardiya, le peuple n'a pas su que Bardiya avait été tué ».

§ 414. *b. yadiy.*

Au sens de « lorsque », *yadiy* se construit avec l'indicatif dans un exemple :

B. I, 37 *viyaxnahya māh[yā] XIV raučabiš θakatā aha yadiy udapatatā* « c'était le 14 du mois de viyaxna quand il s'est révolté ».

Mais *yadiy* signifie « si » et se construit avec le subjonctif dans la plupart des exemples clairs qu'on possède, lesquels sont du reste peu nombreux :

B. IV, 57 *yadiy imām hadugām apagaudayāh(i)y naiy θāh(i)y [k]āra[hyā] a(h)uramazdātay jatā biyā* « si tu caches cette , que tu ne la proclames pas au peuple, qu'Ahuramazdā te détruise ».

B. IV, 77 *yadiy im[ā]m dipim imaivā patikarā vaināh(i)y vikanāh(i)diš ... [nai]ydiš paribarāh(i)y a(h)uramazdātaiy jatā biyā* « si tu vois cette inscription ou ces images, que tu les détruises, ... que tu ne les conserves pas, qu'Ahuramazdā te détruise ».

Dar. Pers. e. 19 *yadiy avaθā maniyāhay hačā aniyanā mā [t]rsam imam pārsam kāram pādiy yadiy kāra pārsa pāta ahatiy hyā duvaiš[ta]m šiyātiš axšatā hauvčiy a(h)urā nirasātiy abiy imām viθam* « si tu penses ainsi : je ne veux craindre personne autre,

protège cette armée perse ; si l'armée perse est protégée, que ce bien-être indestructible descende sur cette famille ».

Peut-être y a-t-il *yadiy* avec l'optatif *vināθayaiš* NR. b. 20-21, dans un parrage très mutilé. Les exemples de *yadiy* avec le subjonctif, tous dans des phrases exprimant un vœu, ne permettent pas d'affirmer qu'il n'y ait pas d'autre construction.

§ 415. *c. yātā.*

On a *yātā* « jusqu'à ce que, tant que », avec l'indicatif, dans plusieurs exemples ; ainsi :

B. I, 25 *a(h)uramazdāmaiy upastām abara yātā ima xšaçam ha*[*ma*]*dārayai*[*y*] « Ahuramazdā m'a prêté secours jusqu'à ce que j'aie eu pris possession de cette royauté ».

B. II, 6 *yātā adam bābirauv aha*[*m imā dahyāva*] *tyā hačāma hamiçiyā abava* « durant le temps que j'étais à Babylone, voici les provinces qui se sont révoltées contre moi ».

B. II, 48 *pasāva dādršiš čitā mām amānaya ar*[*mi*]*ni*[*ya*]*iy* [*y*]*ātā adam arasam mādam* « ensuite Dādrši m'a attendu en Arménie jusqu'à ce que j'aie été arrivé en Médie ».

B. IV, 50 *tyaiy paruvā xšāyaθ*[*iyā y*]*ātā aha avaišām av*[θ]*ā naiy astiy krtam yaθā* ... « tant qu'ont été ces anciens rois, il n'y a pas eu autant de fait par eux que ... ».

§ 416. *d. yāvā.*

Les exemples avec *yāvā* « jusqu'à ce que » sont peu variés ; ils se trouvent près de phrases principales au subjonctif ou à l'impératif ; dans les exemples clairs, peu nombreux, on a le subjonctif, qui peut dépendre du mouvement général de la phrase, ainsi :

B. IV, 77 *yadiy* ... *utātaiy yāvā tau*[*m*]*ā ahati*[*y*] [*nai*]*ydiš paribarāh*(*i*)*y* « si ... et que, tant que tu en auras la force, tu ne les conserves pas ».

§ 417. *e. yanaiy.*

L'exemple qu'on possède, Xerx. Van 22, ne permet pas de tirer des conclusions précises.

V. Infinitif.

§ 418. L'infinitif est toujours dépendant d'un verbe ; tous les exemples qu'on a sont d'un seul type :

B. I, 53 *kaščiy naiy adršnauš čisčiy θastanaiy pariy gaumātam tyam magum* « personne n'osait rien dire contre Gaumāta le mage ».

B. II, 32 et 38 *hamiçiyā ha(n)gmatā paraitā patiš dādršim hamaranam čartanaiy* « les révoltés se sont réunis, ils sont allés livrer bataille contre Dādrši ».

Dar. Sz. c. 8 *ni[yaš]tāyam imām [yauviyā]m ka(n)tanaiy* « j'ai fait creuser ce canal ».

Xerx. Van 23 *adam niyaštāyam imām dipim nipaištanaiy* « j'ai fait écrire cette inscription ».

INDEX DES MOTS ÉTUDIÉS

Les thèmes verbaux sont cités sous la racine.
Les verbes munis de préverbes se trouvent aussi sous la racine.
Les noms et pronoms sont cités sous la forme du nominatif singulier, ou, à défaut du nominatif, sous l'une des formes attestées : accusatif singulier, génitif singulier, etc.
L'ordre alphabétique adopté est celui de l'alphabet sanskrit ; les spirantes figurent après les occlusives correspondantes. Les diphtongues sont rangées sous les voyelles simples : *aiva* est donc sous *ă*.
Il n'est tenu compte que des consonnes attestées en fait ; *(h)u-* et *(x)u-* figurent donc sous *u-*.
On n'a pas renvoyé à toutes les citations de chaque mot, mais seulement aux pages où quelque indication particulière est donnée sur le mot cité.
Les chiffres renvoient aux pages.

A

ERRATA

P. 8, § 16. La racine *mar-* « mourir » qui, dans l'Avesta, n'est employée qu'en parlant d'êtres mauvais, sert pour le roi Cambyse ; l'usage avestique de cette racine ne se retrouve donc pas en perse, et, en effet, le verbe *murdan* a subsisté en persan.

P. 12, l. 10 du bas. La façon dont les choses sont présentées B. I, 48 et suiv. est aussi un bel exemple du caractère de « langue parlée » du texte des inscriptions perses.

P. 14, l. 23, lire 371, au lieu de 400; et, l. 4 du bas, 418, au lieu de 447.

P. 23, l. 8 du bas, lire linguiste, au lieu de linguistique.

P. 36, l. 5 du bas. Un nom tel que *patišuvriš* est à lire *pātiš(x)uvariš*, comme on le voit par bab. *pa-id-di-iš-hu-ri-iš* et par grec Πατεισχορεῖς (chez Strabon).

P. 56, l. 12, lire *(h)ufraštam*, au lieu de *(hu)fraštam*.

P. 83, l. 14 du bas, lire *patiyāiša*, au lieu de *patiyaiša*.

P. 109, l. 4, ajouter : Dans certaines racines, il n'y a pas de degré vocalique zéro ; ainsi la racine *pā-* « protéger » a pour adjectif en *-ta-* la forme *pat*, *pāta* « protégé ».

P. 109, l. 15, supprimer les mots : du singulier.

P. 114, l. 8 du bas, lire *agaubatā*, au lieu de *agaubata*.

P. 119, l. 17, lire *agrbāyatā*, au lieu de *agrbāyata*.

P. 122, l. 8, ajouter *bvatiy*, *bavātiy* « qu'il devienne ».

P. 146, l. 9-10, et p. 161, l. 13 et suiv., lire *hučašma*, littéralement « le bon œil », avec le premier terme de composés *hu-* « bien » ; M. Weissbach a rapproché justement zd *hu-xšnaoθre hu-paitištāne* Yt. XIV, 13.

P. 171, l. 18, lire 408, au lieu de 480.

P. 197, l. 15, lire *abiy*, au lieu de *ahiy*.

P. 202, l. 14 du bas, lire : de l'indicatif présent, au lieu de l'indicatif.

P. 203, l. 8, lire : pas, au lieu de : par.

TABLE DES MATIÈRES

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

